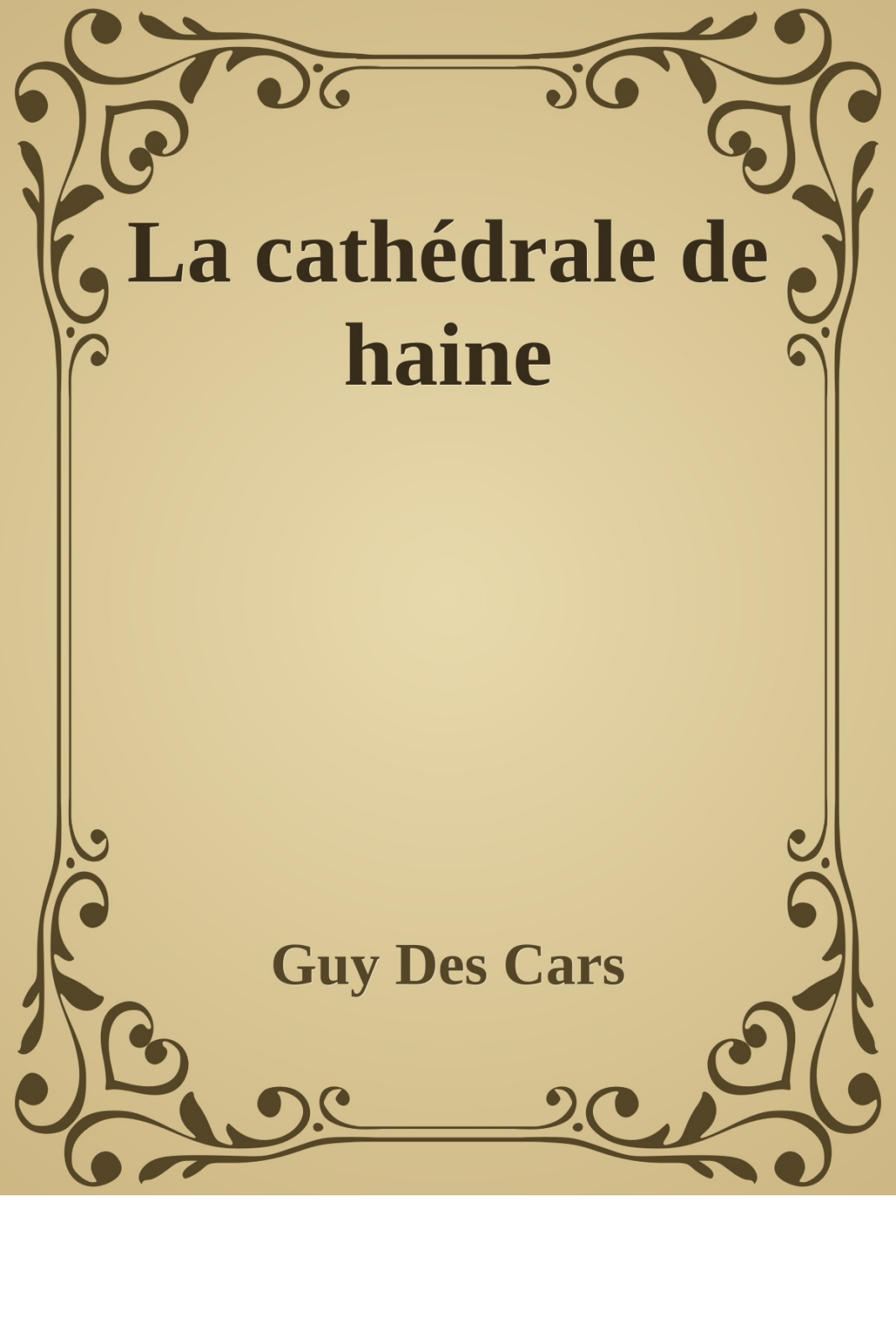


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

La cathédrale de haine

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA CATHÉDRALE DE HAINE

L'INTEGRALE DE

31 **C** Guy DES
cars

Guy Des Cars

La cathédrale
de haine

Editions J'ai Lu

© Jeheber, 1956

En 1943, l'auteur de cet ouvrage avait publié un roman intitulé Le Maître d'œuvre, dont la vente fut épuisée en quelques semaines. La France envahie vivait à cette époque l'un des moments les plus douloureux de son histoire. Douze années ont passé depuis, prouvant que notre pays ne voulait pas, ne pouvait pas mourir...

Mais le retour à la vie a été lent. Il l'est encore. N'aurait-il pas été plus rapide, plus riche aussi de joie profonde, si l'idée dominante — développée alors dans les pages de ce roman disparu — avait été réalisée ? Certes, on reconstruit un peu partout en France, mais où se trouve, dans le fracas des chantiers innombrables ou même dans les projets de plus en plus audacieux des architectes, l'ébauche du monument grandiose ? Où voyons-nous s'élever vers le ciel la Cathédrale, le Temple, le Panthéon concrétisant la synthèse de toutes les aspirations nobles et de tous les arts modernes ? Où est la construction de notre époque que notre génération pourrait léguer sans crainte à celles qui la suivront en se disant : « Au moins nous avons bâti là quelque chose de durable qui pourra donner dans vingt siècles de belles ruines ! » Ne doit-on pas craindre que les ruines en fibro-ciment ou en béton ne soient hideuses ?

Où est l'édifice gigantesque dont la seule construction nécessiterait la collaboration — et donc l'union — de toutes les classes sociales du pays ? Où est la preuve architecturale que la France n'a rien perdu de son sens de la grandeur allié à sa noblesse héréditaire ? Où est, enfin, le Haut-Lieu dans lequel le poète de notre temps pourrait se recueillir avant de chanter les progrès de la civilisation ?

Partout, pendant ces douze années écoulées, nous avons cherché en France ce monument nécessaire et nulle part nous ne l'avons trouvé... Le monument n'est toujours que dans l'imagination... Ne pourrait-il pas sortir enfin du roman pour entrer dans la réalité ? Ne dit-on pas aussi que seules les idées mènent le monde ? Axiome un peu usé, mais toujours vrai, auquel il faut continuer à croire, malgré tout... Puisque l'idée directrice de l'ouvrage paru en 1943 était belle, l'auteur a pensé qu'il devait la reprendre pour la développer et lui donner une forme définitive. Les douze années n'ont pas été de trop pour « creuser » l'idée, pour modifier complètement la construction du récit, pour approfondir l'étude psychologique de chaque personnage, pour transformer surtout le style qui ne savait pas encore — à l'époque de la première publication — allier la forme à la simplicité. Chaque nouveau roman n'est-il pas une aventure méritant son style approprié ? L'idéal, pour

récrire de la première à la dernière ligne cette histoire, aurait été de pouvoir aiguïser la plume sur le granit avant de la tremper dans une encre d'azur. Mais comme l'auteur n'eut ni le granit ni l'azur, sa tâche fut difficile.

C'est donc une œuvre toute nouvelle qui est livrée aujourd'hui au jugement du critique et à l'appréciation du lecteur. Le temps seul — donnant aux écrits comme aux pierres de cathédrales la patine qui embellit — dira si l'auteur avait enfin acquis, après les années de réflexion et d'attente nécessaires, la maîtrise lui permettant de s'attaquer à un tel sujet.

Le titre même a changé. Il le fallait. La Cathédrale de haine semble mieux convenir au nouvel aspect du récit.

Paris, le 1^{er} septembre 1956.

LE FAIT DIVERS

Ce fut le plus banal des faits divers, le plus étrange aussi... L'homme avait été tué parce qu'il voulait construire une cathédrale ! Cela semblait incroyable... Incroyable qu'il eût été assassiné pour une telle raison, insensé aussi qu'il existât encore à une époque matérialiste un homme ne vivant que pour une grande idée. Mais c'était vrai : Moreau en avait maintenant la conviction. Pour la vingtième fois, il venait de revivre, en pensée, le cours prodigieux des événements qui l'avait entraîné, presque malgré lui, dans l'étrange aventure...

Les événements ? Plutôt les règles immuables de sa profession. Car il était journaliste : un journaliste-né. Journaliste par vocation contre le gré de son père qui aurait préféré faire de lui un solide fonctionnaire. Mais le jeune homme avait toujours ressenti l'horreur instinctive de la vraie tranquillité. N'avait-il pas été mis à la porte de tous les lycées pour y avoir publié, dès l'âge de douze ans, de petits journaux clandestins entièrement rédigés de sa main ?

C'était avec impatience qu'il avait attendu le jour de sa majorité pour quitter une famille incompréhensive et vagabonder de journaux en journaux dans l'espoir insensé d'y imposer le « papier » ou le reportage sensationnel qui ferait en quelques heures de lui, l'inconnu obscur, l'homme dont les quotidiens du monde entier s'arracheraient la prose.

Dix années avaient passé et le grand garçon maigre commençait à désespérer... Comme tous les matins, depuis qu'il travaillait dans un journal paraissant l'après-midi, il flânait dans l'une des salles communes de rédaction en grillant cigarette sur cigarette et en se demandant quel sujet de « papier » le rédacteur en chef, Duvernier, allait lui donner à rédiger pour la première édition de midi. Les mots « article » et « écrire » ne venaient même plus à la pensée de Moreau qui savait que sa tâche consisterait à utiliser les ciseaux, le pot de colle et, à la rigueur, le stylographe. Les deux premiers instruments de « travail » lui permettraient de réduire à un entrefilet de cinq lignes un article interminable emprunté à quelque confrère... Le troisième, au contraire, serait indispensable pour faire du style autour d'une information banale puisée chez un concurrent ou dans une quelconque dépêche d'agence... Labor lamentable qui serait accompli sur un rythme accéléré et payé à un tarif syndical ! Aussi le jeune homme s'était-il souvent répété, quand il avait remis sa piètre copie à son supérieur hiérarchique : «

C'est la dernière fois que je viens dans cette maison ! » Mais toujours poussé par la fièvre secrète qui l'avait empoigné depuis sa petite jeunesse, il se retrouvait le lendemain matin à sa place habituelle dans la salle de rédaction enfumée.

Il était rare qu'il revînt du bureau de Duvernier sans avoir essuyé les foudres de ce gros homme égoïste et sans scrupules. La veille encore, les dernières paroles du rédacteur en chef avaient été lourdes de menaces :

— Je ne suis pas content... Le patron non plus ! On pourrait croire que vous profitez d'être l'un des plus anciens rédacteurs de ce service pour vous débarrasser de tout travail fastidieux sur vos camarades plus jeunes. Et, chose beaucoup plus grave, vous ne m'apportez plus une seule idée intéressante de reportage. Vous attendez passivement, chaque matin, que ce soit moi qui vous en donne une !

— Comment voulez-vous que j'aie « des idées » dans un journal où il y a un homme tel que vous qui en trouve dix à la minute ! D'abord vous ne voulez pas que vos rédacteurs aient des idées... Vous tenez beaucoup trop à votre place ! A chaque fois que je vous en ai apportée une, vous m'avez dit qu'elle ne valait rien, alors je préfère ne plus en avoir...

— Aucune de vos idées n'était publique ! Vous n'avez donc pas encore compris, depuis le temps que vous êtes « dans le métier », que si les gens n'ont plus le temps de rêver à notre époque, ce n'est certainement pas dans la Presse moderne que l'on fera de la poésie ! Votre cas est sérieux, Moreau... Je suis dans la pénible obligation de vous informer que, si vous ne m'avez pas donné d'ici un mois une excellente idée de reportage, la direction se verra contrainte à se passer de vos services... Ici, il faut du rendement !

Le jeune homme était ressorti, écœuré, du bureau de son chef. Et ce fut sans le moindre enthousiasme qu'il y revint le lendemain matin, après que la voix sèche de Duvernier lui eut dit dans un appel téléphonique :

— Venez tout de suite ! J'ai quelque chose pour vous.

Cinq minutes plus tard, accompagné d'un photographe, Moreau roulait dans un taxi vers la rive gauche...

*

— Je connais très bien la façade de l'immeuble où « ça » s'est passé, dit le photographe pendant le rapide trajet. C'est l'un des plus vieux de la rue de Verneuil.

Moreau ne prêta aucune attention aux paroles de son coéquipier. Il restait muet, perdu dans des pensées où dominait la rage impuissante et secrète : une fois de plus, Duvernier l'envoyait sur le lieu d'un crime ! Cela en devenait

presque risible ! Le crime n'intéressait plus Moreau depuis longtemps : pour lui ce n'était qu'un travail monotone. Il n'avait pas besoin d'être déjà arrivé rue de Verneuil pour savoir comment les choses « se passeraient », selon l'expression du photographe... En dix années, il avait peut-être fait les comptes rendus de cent crimes : crimes crapuleux, crimes d'intérêt, crimes sordides, crimes gratuits, crimes inexplicables, crimes passionnels surtout... De tout cela, il n'était resté, dans ses souvenirs, qu'une impression de dégoût pour la besogne qui lui était imposée et de mépris pour le lecteur affamé de sang « à la une ». Sur la centaine de meurtres, il y en avait à peine eu trois ou quatre d'intéressants dont le mécanisme psychologique aurait été passionnant à étudier, mais ceux-là, dès que Moreau avait rédigé son premier compte rendu en style de commissariat, avaient été confiés à un rédacteur soi-disant spécialisé qui en avait fait « son affaire » personnelle. Et le jeune homme était retombé dans la médiocrité rédactionnelle d'un autre fait divers. Il savait d'avance que, cette fois encore, ce serait la même chose.

Le seul renseignement que lui avait donné Duvernier, avant de l'expédier sur place, avait été :

— On vient de trouver, il y a une heure, un homme assassiné dans une mansarde d'un immeuble de la rue de Verneuil. Le corps a été transpercé de six balles de revolver : tout le chargeur a dû y passer ! Allez voir... On ne sait jamais ! Mais surtout ne vous attardez pas si l'affaire n'offre pas d'intérêt. De toute façon, si vous étiez retenu là-bas, téléphonez-moi quelques lignes pour la première édition.

Six balles de revolver ? C'était la marque typique du crime ordinaire. Si l'assassin avait utilisé l'arme blanche ou même s'il avait étranglé sa victime, le cas aurait risqué d'être moins banal, mais le revolver n'aurait guère droit à plus de vingt lignes dans le journal.

Quand le taxi stoppa devant l'immeuble, il y avait sur le trottoir, obstruant le porche gardé par deux agents, l'attroupement habituel de curieux et de gens du quartier. Il y avait aussi la concierge classique qui faisait, à qui voulait l'entendre, le récit de sa macabre découverte. Il y avait, enfin, le va-et-vient quotidien de la rue, le passage des voitures, celui des indifférents qui se moquaient complètement qu'il y eût un homme de moins sur terre... Il y avait, autour de l'immeuble silencieux, la vie qui continuait.

Après avoir exhibé son coupe-fil de presse, Moreau franchit le seuil interdit par les agents et s'engouffra, suivi du photographe, sous le porche. Le drame avait eu lieu au dernier étage, que l'on ne pouvait atteindre qu'en gravissant les marches vermoulues d'un escalier où toutes les odeurs nauséabondes s'étaient accumulées depuis des années.

Arrivé sur le palier du cinquième, Moreau vit un petit groupe d'hommes discutant devant une porte basse et prenant des notes sur des carnets ou des

blocs de poche. Tous les confrères des journaux concurrents l'avaient devancé mais cela lui était égal : que pourraient-ils raconter de plus que lui. Un crime est un crime, c'est tout.

— Veux-tu que je te prête les notes que j'ai déjà recueillies ? lui dit l'un d'eux. Cela t'évitera de perdre ton temps...

— Je te remercie, mais je préfère me rendre compte par moi-même.

Moreau était déjà sur le seuil de l'étrange pièce, assez longue et étroite, qui constituait tout l'appartement. Le mobilier en était des plus sommaires : à gauche de la porte, un petit lit de fer dont on se demandait comment un homme de taille normale pouvait s'y allonger. Près du lit, une table en bois blanc recouverte de dossiers volumineux et, devant la table, l'unique siège de la pièce : une chaise de cuisine en paille... Le mur opposé était caché par une penderie où l'on apercevait quelques pauvres vêtements à travers l'ouverture d'un rideau destiné à masquer cette misère... La lumière du jour venait d'une seule fenêtre mansardée, ouverte d'ailleurs, par laquelle on ne pouvait même pas apercevoir la rue cachée par une gouttière : la vue se limitait à une armée de cheminées se dressant sur un horizon de toits. Le soleil de juin pénétrait en obliques poussiéreuses pour caresser l'objet qui occupait le centre de la pièce et qui frappait tous les regards dès que l'on en avait franchi le seuil... Un objet ? Plutôt une curieuse construction en réduction : la maquette d'une étrange cathédrale de style moderne. Elle était posée sur une longue planche, supportée elle-même par deux chevalets. Eclairée par les rayons de soleil, la cathédrale-miniature étincelait de blancheur et apportait une note fantasmagorique dans la pauvre chambre. Au pied de l'un des chevalets, gisait le corps d'un homme allongé sur le dos, les bras en croix et dont le regard éteint semblait rester fixé sur les deux flèches harmonieusement ciselées qui surmontaient les tours de la cathédrale.

C'était un spectacle ahurissant. Moreau, qui avait cependant eu beaucoup de « premières impressions » de crime, n'en avait jamais connu une qui eut à la fois cette grandeur tragique et ce ridicule... Grandeur par la présence du mort qui semblait crucifié au pied de l'édifice religieux et dont la taille — le jeune homme fut frappé par ce détail — était immense : le corps approchait certainement des deux mètres. L'homme était fort également : c'était un colosse touché à mort... Ridicule par le manque de proportions entre la maquette, rappelant une admirable construction d'enfant, et l'homme étendu. Tout cela paraissait inimaginable en 1956, dans la mansarde d'un paisible immeuble de la rive gauche : on pouvait se demander si l'on rêvait ou si l'on se trouvait devant une mise en scène macabre inventée pour quelque film d'épouvante ?

— Qu'est-ce que tu en penses ? finit par dire Moreau au photographe qui demeurait, lui aussi, figé sur le seuil.

— Cela va me donner un fameux cliché !

Il y avait du monde dans la pièce : le juge d'instruction Duroc, que Moreau connaissait depuis des années, le commissaire de police de l'arrondissement, les services de l'anthropométrie et de l'identité judiciaire, le médecin légiste enfin, auquel Moreau demanda :

— Alors, docteur, quel est votre avis ?

— Mon avis, cher ami ? Il ne peut être plus simple : la mort a été pratiquement instantanée... Sur les six balles reçues, deux ont atteint le cœur.

— Mais où se trouvait l'assassin, selon vous, quand il a tiré ?

— De l'autre côté de ce « joujou » sans aucun doute. (Il venait de désigner la maquette.) D'après les premières constatations, il semble qu'il se soit caché dans la penderie d'où il a dû surgir pour tuer cet homme de face. Il n'a dû prendre aucune précaution et a déchargé froidement toute son arme... En ce qui me concerne, j'estime que mon rôle ici est terminé.

— Je ne veux pas de journaliste dans cette pièce pour le moment, dit le juge d'instruction. Vous pourrez revenir plus tard, monsieur Moreau.

— Plus tard ? Tel que je crois vous connaître, monsieur Duroc, vous aurez fait apposer les scellés sur la porte...

Il s'était retourné vers son photographe pour lui dire à voix basse :

— Prends vite un cliché avant qu'on ne nous expulse !

L'autre s'exécuta.

— Pas de photos ! hurla un agent.

— Pas de photos ? répondit Moreau. Qu'est-ce que vous faites de la liberté de la presse ? Si vous voulez que j'écrive que vous nous empêchez d'exercer notre métier, ce ne sera pas difficile !

— Ça va, ça va ! On la connaît la chanson... dit l'agent en le refoulant avec le photographe sur le palier.

— Sauvage ! grommela ce dernier quand la porte se fut refermée devant eux.

Les autres journalistes étaient toujours là, attendant.

— On se croyait plus malin que les autres ? dit l'un d'eux, goguenard.

— Sûrement ! répondit Moreau. Il nous a suffi de quelques instants pour découvrir tout ce qu'il y avait à voir ici... Et je me demande pourquoi vous restez là. Pour l'intérêt que cela offre ! Ce bonhomme-là devait être un cinglé, voilà tout...

Il commença à descendre l'escalier en entraînant le photographe, mais lorsqu'ils furent sur le palier désert du deuxième étage, il lui dit :

— File tout de suite au journal pour porter ton cliché qui a le temps de passer dans la première édition. Il fera un effet énorme, ce bonhomme étendu au pied d'une cathédrale... Duvernier va jubiler ! Dis lui en arrivant que je lui téléphonerai mon papier dans une heure au plus..

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Cela me regarde.

— Alors, elle t'intéresse, l'affaire ?

— Je ne sais pas encore. Elle se présente d'une façon moins banale que les autres...

— Il est certain que cette maquette, installée dans ce taudis, a quelque chose d'intrigant...

— Tu as trouvé le mot, vieux ! Intrigant... Au revoir, dépêche-toi !

Quand il fut seul, il ne fit pas de miracles parce qu'on n'en fait jamais dans la profession. Il se contenta d'être logique et d'employer les vieilles méthodes qui restent toujours les meilleures : la conversation seul à seul avec la concierge à qui l'on glisse un billet dans la main, la visite aux différents locataires de l'immeuble qui sont généralement flattés qu'un journaliste leur demande leur opinion, même s'ils n'ont rien vu, la phrase banale échangée avec le personnage anonyme qui erre silencieux dans les parages du crime et qui veut donner l'impression d'en savoir beaucoup plus que tout le monde, l'instinct, enfin, qui fait souvent commettre des erreurs mais auquel il faut se fier de temps en temps parce que l'on n'a pas d'autre moyen d'investigation... Moreau fit tout cela avec beaucoup plus de célérité que les confrères restés sur le palier du cinquième, dans l'espoir de recueillir les miettes que l'appareil judiciaire voudrait bien laisser tomber...

*

Quand il appela au téléphone, deux heures plus tard, son rédacteur en chef, ce fut pour lui raconter des choses assez étonnantes. Après l'avoir écouté pendant cinq bonnes minutes, Duvernier lui dit :

— J'ai passé un écouteur à ma secrétaire qui a tout noté en sténo, seulement j'ai l'impression que vous êtes complètement fou, mon pauvre garçon ! Si je laissais publier seulement le quart de ce que vous venez de me dire, on ne nous prendrait plus jamais au sérieux... Ce n'est pas parce que je vous ai déclaré hier matin que je voulais que vous m'apportiez un sujet de reportage sortant de l'ordinaire qu'il faut broder sur le premier crime qui se présente ! Méfiez-vous de votre imagination, Moreau ! Elle vous perdra !

Avec votre début d'histoire rocambolesque, nous voilà repartis en pleine fantaisie... Je vous le répète pour la dernière fois : pas de poésie dans le métier ! Des faits, voilà ce que veut le lecteur... Enfin ! heureusement que la photographie est bonne : je la mets en première et dessous, j'extraurai quelques lignes de votre prose... Comme cela, on ne pourra pas dire que nous n'avons pas parlé de l'affaire... Revenez le plus tôt possible : il faut que vous alliez à la Foire de Paris qui est inaugurée cet après-midi par le ministre du Commerce.

Un déclic sec avait mis fin à la conversation. Moreau, l'appareil encore en main, était blanc de rage. Son interlocuteur n'avait rien compris. Il en était d'ailleurs incapable. Comment ce rustre aurait-il eu assez de sensibilité pour découvrir que si le colosse avait été abattu devant la cathédrale-miniature, c'était uniquement parce qu'on ne voulait pas qu'il en fit bâtir une réelle, immense et admirable, dont la construction aurait fait passer pendant plusieurs années un souffle de grandeur et de paix sur le pays ? L'homme avait été tué parce que notre époque craint ceux qui voient grand... Qu'existe-t-il de plus grandiose qu'une cathédrale ?

*

La première décision du jeune homme fut de ne pas retourner au journal avant un mois : le délai que son chef lui avait accordé pour apporter ce qu'il appelait un reportage « sensationnel ». Bien entendu, il n'était pas question pour lui d'aller à la Foire de Paris ! N'importe quel rédacteur le remplacerait avantageusement pour donner le compte rendu de cette manifestation populaire et commerciale qu'il appelait avec ironie une « fête de l'esprit » et qu'il classait sur le même plan qu'un Tour de France cycliste ou qu'un salon des Arts ménagers.

Depuis qu'il avait recueilli les premiers renseignements sur l'étrange personnalité de l'homme assassiné, il estimait qu'il « tenait » peut-être l'une des affaires les plus curieuses de ces derniers temps. Il savait le nom de l'homme : André Serval. Il connaissait aussi son âge : quarante-cinq ans. C'était bien l'âge qu'il aurait donné au corps étendu les bras en croix : le visage était noble et les traits encore jeunes. La seule note curieuse pour cet homme en pleine force était apportée par la chevelure abondante qui était complètement blanche. Cela d'ailleurs ne vieillissait pas le personnage et lui donnait une sorte de douceur et de beauté. Debout et vivant, l'homme avait dû être impressionnant.

Moreau avait appris également que cet André Serval vivait en solitaire dans la même mansarde depuis vingt années. On ne lui connaissait aucune liaison. Une seule femme lui avait rendu plusieurs fois visite mais elle n'avait pas reparu depuis quatre années. Selon la concierge, cette femme élégante et belle ne semblait pas avoir cherché à se cacher : elle était toujours venue en

plein jour et ses visites n'avaient jamais été longues.

En dehors d'elle, André Serval avait reçu — et ceci jusqu'à la veille de sa mort — quelques visiteurs, tous des hommes et presque toujours les mêmes. La gardienne de l'immeuble estimait qu'il n'y en avait pas plus d'une dizaine qui passaient directement devant la loge sans jamais rien demander. Ces hommes, dont l'allure générale était assez modeste, paraissaient avoir tous l'âge de celui à qui ils allaient rendre régulièrement visite. L'un d'eux était même venu chaque matin depuis dix années : c'était celui dont la physionomie était la plus familière à la concierge qu'il saluait d'une simple inclinaison de tête sans prononcer une parole. C'était ce silence voulu qui avait dû le plus agacer la bonne femme. Moreau s'en rendit compte quand elle lui dit :

— Tous ces visiteurs, ça sentait le mystère, monsieur ! Ça devait se terminer mal !

Ces renseignements, la police les avait recueillis bien avant Moreau qui ne fut pas étonné, quand il revint de téléphoner à son journal, de trouver faisant les cent pas devant l'immeuble deux inspecteurs qu'il connaissait depuis longtemps : Berthet et Jalin.

— Alors, cher monsieur Moreau, dit le premier, on revient faire sa petite enquête personnelle après avoir transmis au journal un premier papier ?

— Je sais depuis longtemps qu'on ne peut rien vous cacher, inspecteur... Et vous-même ? Pourquoi n'êtes-vous pas là-haut ?

— Nous n'avons rien à y faire... le corps vient d'être enlevé par les services de la Préfecture et les scellés sont apposés.

— Dois-je en conclure que vous attendez encore un personnage intéressant dans cette rue ?

— Nous en espérons même plusieurs, répondit l'inspecteur en souriant. Ce bonhomme avait des relations... beaucoup de relations !

— Me permettrez-vous de les attendre en votre compagnie ?

— Je dois vous confier que, au fur et à mesure où nous mettrons la main sur ces messieurs, ils seront immédiatement acheminés quai des Orfèvres où nous serons plus à l'aise qu'en plein vent pour leur poser quelques menues questions...

— Vous ne pouvez donc pas les « cueillir » chez eux ?

— Figurez-vous que le défunt a complètement omis de noter leurs adresses respectives dans les dossiers volumineux qui encombraient l'unique table de sa chambre !

— Ne trouvez-vous pas que c'est curieux, inspecteur ? Peut-être possédait-il un petit carnet personnel ?

— Il n'avait même pas de petit carnet ! D'après ce que je crois savoir, il devait avoir une mémoire étonnante...

— En somme, je ferais beaucoup mieux d'aller patienter quai des Orfèvres ?

— Je n'osais vous le conseiller... Vous connaissez ces lieux enchanteurs aussi bien que moi, depuis le temps que les journaux vous y envoient fouiner... Vous avez même là-bas d'excellentes relations qui se feront certainement un plaisir de vous communiquer quelques « tuyaux » intéressants... Bien entendu, je ne vous ai rien dit !

— A bientôt, inspecteur. Et bonne chance ! Je suis quand même heureux pour vous que nous soyons au mois de juin : n'est-il pas plus agréable de monter la garde à la belle saison ? Nous vous aimons tellement, dans la Presse, qu'il nous arrive de penser à vos souffrances...

Il repartit d'un pas nonchalant comme s'il avait tout le temps devant lui pour faire son métier de reporter mais, dès qu'il eut tourné l'angle de la rue de Beaune, il s'engouffra dans un taxi en criant au chauffeur :

— Quai des Orfèvres ! En vitesse !

Là non plus, il ne perdit pas de temps. Dix minutes plus tard, il ressortait du sinistre bâtiment et se dirigea, sans trop se presser cette fois, vers le boulevard du Palais. Si les inspecteurs Berthet et Jalin étaient passés par-là à ce moment, ils auraient pu le voir tranquillement attablé à la terrasse du Café du Palais devant un demi et ingurgitant un confortable sandwich. Il fallait prendre des forces : l'attente risquait d'être longue. Avant de s'asseoir, le jeune homme avait informé de sa présence la téléphoniste de l'établissement. Il ne pouvait rien faire, ni bouger avant d'avoir reçu un certain coup de téléphone qui lui viendrait directement de la police judiciaire.

L'ami qu'il y avait vu tenait toujours ses promesses. D'ailleurs le modeste renseignement qu'il transmettrait au journaliste n'avait rien de compromettant pour le bon déroulement de l'enquête officielle. Moreau lui avait simplement dit :

— Peux-tu me rendre un service ? Je ne tiens pas trop à ce que l'on me voit rôder devant la porte du bureau du juge d'instruction, dans l'attente vaine d'une information que l'on ne me donnera jamais... Ce Duroc est un ours qui déteste les journalistes... Je crois donc plus sage d'aller m'installer le plus innocemment du monde au Café du Palais où tu m'appelleras au téléphone pour me communiquer, avant que les autres confrères ne le connaissent, le petit « tuyau » dont j'ai besoin. Je prends l'engagement de ne pas m'en servir pour mon journal avant un mois : d'ici là l'enquête judiciaire

aura eu tout le temps d'avancer et ce que je pourrai publier alors ne la gênera en rien... Voilà : Duroc a envoyé Berthet et Jalin dans Paris avec la mission de lui ramener différents personnages qu'André Serval, l'assassiné de la rue de Verneuil, avait l'habitude de recevoir chez lui... Je connais ces deux inspecteurs : ils sont adroits. Ce sont même de vieux renards ! La journée ne se passera pas sans qu'ils aient mis la main sur l'un ou l'autre des bonshommes. Dès que le premier d'entre eux aura été « cuisiné » dans le cabinet de Duroc, débrouille-toi pour tâcher de savoir son nom et surtout son adresse. C'est tout ce que je te demande. Tu vois que ce n'est pas terrible ?

Maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre à la terrasse du café en contemplant le spectacle éternellement renouvelé du boulevard. Ce ne fut qu'à 4 heures de l'après-midi qu'un garçon vint dire au journaliste qui commençait à se demander s'il n'aurait pas mieux fait de rester quai des Orfèvres :

— Monsieur Moreau ? On vous demande au téléphone.

Le jeune homme courut à la cabine et en ressortit rayonnant. Il possédait un nom et une adresse... Rodier, ainsi s'appelait le premier visiteur d'André Serval que le juge d'instruction avait réussi à interroger dans son cabinet, mais il ne semblait pas qu'il y eut contre cet inconnu un motif quelconque d'inculpation : Duroc l'avait laissé repartir après vingt minutes de conversation. « L'homme était assez âgé », avait affirmé au bout du fil l'informateur de Moreau. L'adresse, enfin, était imprécise : ce Rodier avait donné comme référence au juge d'instruction le lieu où il travaillait... « Les Galeries du Meuble », faubourg Saint-Antoine.

Comme tout le monde, Moreau connaissait de nom ce magasin grâce à la publicité intensive qui l'enfonçait dans la mémoire des gens quatre fois par jour à la radio, dans les films-annonces aux entractes des cinémas et dans des « placards » qui occupaient des pages entières de journaux. Qui aurait pu ignorer en France « Les Galeries du Meuble » ?

Moreau s'y rendit aussitôt, bien décidé à utiliser sa carte professionnelle pour arriver jusqu'au dénommé Rodier.

Quand il demanda au premier vendeur, rencontré dans l'immense hall d'exposition du magasin : « Pourriez-vous, monsieur, m'indiquer où se trouve M. Rodier ? », son interlocuteur répondit sans la moindre hésitation :

— M. Rodier ? C'est un nom que je ne connais pas ici, monsieur... Je ne pense pas que ce soit un employé de la maison... Vous devriez plutôt vous adresser au Chef du Personnel.

Ce que fit le journaliste sans plus de succès. Mais lorsqu'il montra sa carte, l'homme se fit plus aimable :

— Je vais vous accompagner chez notre directeur qui peut-être pourra vous renseigner.

Après un dédale d'escaliers et de couloirs, Moreau fut enfin introduit dans le confortable bureau de Jules Picassol, directeur - fondateur - animateur et principal actionnaire — un homme qui cumulait — des « Galeries du Meuble », ce temple moderne du contre-plaqué.

Jules Picassol était un tout petit monsieur à binocle, rondelet, affable et astucieux. Il avait inventé lui-même les slogans publicitaires qui lui avaient permis de vendre, sans trop de difficultés et depuis des années, des studios meublés débités à la tonne et garantis pour quelque temps. Il incarnait également une sorte de Providence pour les petites bourses grâce au paiement à tempérament : du moins les petites bourses le croyaient-elles, mais, en réalité, Jules Picassol s'engraissait sur le crédit.

Une fois encore la carte professionnelle eut les plus heureux effets.

— Vous appartenez à un très grand journal, monsieur Moreau, déclara le directeur des « Galeries du Meuble », en se levant à l'entrée du reporter.

Puis il ajouta, avec une exquise amabilité :

— C'est un réel plaisir pour moi de vous rencontrer... Mais asseyez-vous, je vous en prie : cigarette ? Puis-je connaître la raison de votre visite ?

Il n'était pas question d'avouer à ce petit homme bavard que « Les Galeries du Meuble » et leur directeur n'offraient qu'un intérêt tout à fait secondaire et que le seul personnage pour lequel le rédacteur du « très grand journal » s'était déplacé était un certain Rodier, ami ou, tout au moins une connaissance d'un homme qui venait d'être assassiné le matin même rue de Verneuil ! Jules Picassol avait sans doute déjà lu ce fait divers et vu l'extraordinaire photographie dans la première édition du journal. Si Moreau laissait entendre qu'il ne se passionnait que pour une énigme d'ordre criminel, il y aurait beaucoup de chances pour que le directeur des « Galeries du Meuble » le priât de s'adresser ailleurs mais si, au contraire, il lui faisait croire qu'il serait tout disposé à s'intéresser — sous forme d'un brillant reportage — à l'activité intense de la firme, il n'y avait aucune raison pour que Picassol ne lui donnât pas toutes facilités de se promener dans les différents services de la vaste entreprise, depuis les halls d'exposition et de vente jusqu'aux ateliers de fabrication en série.

— Mon journal m'a envoyé, monsieur Picassol, pour faire un article important sur votre remarquable organisation.

Après avoir rougi de plaisir, le petit homme s'empressa de répondre :

— Comme c'est amusant, monsieur Moreau !... Figurez-vous que, pas plus tard qu'hier, je disais à mon conseil d'administration que je m'étonnais que l'on n'ait pas encore fait un grand reportage sur notre prodigieuse activité... Je pense que cela pourrait être passionnant pour les lecteurs !

— Et excellent pour votre publicité ! ajouta gentiment Moreau.

— Excellent, en effet... Je dirais même : nécessaire ! J'estime que l'on a trop décrié, depuis quelque temps, la fabrication du meuble en série... C'est un véritable scandale et c'est injuste ! Vous-même, combien de fois n'avez-vous pas entendu cette phrase prononcée avec une pointe de mépris par beaucoup de gens devant un intérieur moderne : « C'est affreux ! On dirait que cela vient en droite ligne des Galeries du Meuble... » Eh bien, des jugements pareils sont indignes ! Je crois, moi, au meuble en série...

— Et pour cause !

— Après tout, il n'est pas plus laid qu'un autre ! Ses lignes simples et pratiques s'harmonisent parfaitement avec la décoration actuelle des appartements que l'on construit un peu partout... Aussi en ai-je assez de cette levée de boucliers contre mes cosy-corners ou mes lits pliants ! Je ne veux plus entendre toutes ces plaisanteries faciles de chansonniers, jaloux de ma réussite commerciale, à l'égard de ma fabrication ! C'est un scandale qui doit cesser immédiatement et ceci grâce au reportage que vous allez faire et qui remettra tout en place.

Jules Picassol, empoigné par une sainte colère, s'était dressé derrière son bureau. Il parut quand même très petit à Moreau.

— Je suis un chef d'industrie comme les autres, même plus consciencieux que beaucoup d'autres ! De nos jours, tout doit s'industrialiser ! L'ère du meuble d'art, dont la fabrication demandait des mois de travail à un ouvrier d'une autre époque, est révolue ! Ces méthodes archaïques doivent faire place nette devant les besoins d'une clientèle qui veut être servie tout de suite et qui ne prend même pas le temps de choisir... Franchement, monsieur Moreau, pensez-vous qu'à une époque où l'on peut gagner, sans rien faire, plusieurs millions à la Loterie nationale, l'acheteur consente à attendre le mobilier dont il a besoin pendant des années ? Que fait-il ?

— Il court aux « Galeries du Meuble »...

— Parfaitement !

Jules Picassol était parti à la Croisade : celle du meuble en série. Il continua avec véhémence :

— C'est cela que vous devez faire comprendre à vos lecteurs ! Il faut qu'ils se mettent une fois pour toutes dans la tête qu'acheter des meubles anciens ou passant pour tels... — vous savez aussi bien que moi que toutes les véritables antiquités sont vendues, revendues, connues et casées depuis longtemps ! — acheter de l'ancien est chez le client une preuve certaine de retard. C'est exactement comme si les gens de la Renaissance s'étaient entêtés à vivre dans des meubles du Moyen Age ! S'ils l'avaient fait, il n'y aurait pas eu de Renaissance, monsieur, ni rien ensuite ! Il n'y aurait eu que le néant !

J'estime que se meubler aujourd'hui avec du moderne, prouve que l'on est « dans le train », que l'on n'est pas sénile. Vous possédez, j'en suis sûr, assez de « patte » littéraire pour développer dans les colonnes de votre journal ce thème aussi inédit que grandiose... Pour vous faciliter la tâche, je vais me faire un plaisir de vous faire visiter moi-même mes ateliers. Vous pourrez voir comment Jules Picassol sait employer cinq cents travailleurs du meuble ! Cinq cents, monsieur Moreau ! Pas un de moins ! Cela ne vous dit rien ?

— Oh si ! Cela me dit beaucoup, au contraire...

— Et vous pourrez vous vanter auprès de vos confrères, qui n'ont même pas eu l'idée de venir me voir, d'être le seul journaliste au monde auquel j'aurai dévoilé tous les petits secrets de ma fabrication.

Il avait déjà entraîné un Moreau abasourdi, qui n'avait guère pu faire que la ponctuation dans ce flot de paroles. Un ascenseur final les déposa tous deux au sommet du temple du meuble, c'est-à-dire au huitième étage. Une grande porte vitrée s'ouvrit : Moreau pénétra dans le sanctuaire.

... Sous une immense verrière, ouvriers et apprentis allaient et venaient dans un nuage de poussière de bois, en piétinant des copeaux. Un bruit sourd et lancinant de machines montait de l'étage inférieur. Une vibration perpétuelle secouait la matière et ceux qui peinaient pour en tirer quelque chose. Les poulies tournaient, vertigineuses ; les courroies transmettaient le mouvement et les pièces de bois se débitaient en série, toutes identiquement les mêmes... C'était vraiment la première fois de sa vie que le journaliste pénétrait dans une « usine » du meuble : Il en était bouleversé. Les deux mots « usine » et « meuble » ne s'accordent guère : ils se détestent... Seule la fièvre insensée des temps modernes avait pu commettre le sacrilège de commercialiser à outrance l'une des industries artisanales qui, longtemps, avait su résister à toutes les attaques d'un prétendu progrès.

Moreau était cependant loin d'avoir l'esprit rétrograde. Il prêchait même, comme il le pouvait dans ses maigres articles, qu'il fallait être de son temps, mais il n'avait pu s'empêcher, comme beaucoup de gens, d'établir une juste comparaison entre les meubles « produits » en série de nos jours et la fabrication d'il y avait seulement une cinquantaine d'années. L'atelier de l'ébéniste ou du menuisier devaient être alors de véritables musées où se conservaient les traditions d'une corporation transmises de génération en génération de compagnons. On devait y aimer aussi le travail soigné tandis que, dans l'usine de

Picassol, il fallait produire coûte que coûte, contre la montre et dans le minimum de temps pour abaisser le prix de revient.

Le journaliste ne voyait pas grand-chose dans toute cette poussière ; aussi demanda-t-il au directeur :

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ici ?

— Des bras de fauteuils qui seront assemblés dans un autre atelier. Je pratique le travail à la chaîne exactement comme pour la fabrication des automobiles... Les pièces brutes arrivent par ce monte-charge et vous les retrouvez polies, vernies à l'autre bout de l'atelier. Elles sont toutes numérotées : il n'y a plus ensuite qu'à les emboîter sur les dossiers ou les sièges dont les numéros correspondent et qui sont « usinés » en ce moment dans les ateliers 8 et 9...

Jules Picassol contemplait son œuvre avec orgueil. Après avoir respiré longuement l'odeur de la sciure de bois, il déclara, superbe :

— Vous voyez tous ces hommes qui travaillent ? Si je n'avais pas été là, ils seraient tous au chômage ! Je suis leur Providence.

Moreau préféra ne pas répondre. Il regardait les ouvriers en cote bleue, alignés les uns à côté des autres, dégoulinant de sueur, imprégnés de poussière et courbés sur la chaîne de travail qui ne finirait jamais. Et il ne put s'empêcher de penser encore une fois aux artisans des temps révolus... Il s'imaginait, sans les avoir connues, les arrière-boutiques où les mains de ces créateurs d'un patrimoine artistique cisaient le bois de chêne avec plus de doigté et de délicatesse que les dentellières de Valenciennes travaillant sur des tissus. Il mesurait subitement l'abîme existant entre l'art véritable et le commerce, entre l'ancienne conception du travail et la nouvelle. Et il comprenait, enfin, pourquoi ce Picassol lui faisait définitivement horreur. Ce tout petit homme n'était pas la Providence, mais le Monstre du meuble ; celui qui commercialise et ôte toute personnalité à l'œuvre de l'homme.

Les gens de chez nous n'ont même plus le temps d'être artistes ! pensait Moreau avec mélancolie. Mais où se cachent donc les vrais, les derniers artistes ?

Les ouvriers qu'il avait devant lui étaient relativement jeunes et on devinait que leur travail ne les intéressait qu'une fois par semaine, le vendredi, jour de paye. En revanche, ils devaient se passionner pour le dernier film de gangsters ou un combat de catch...

Le journaliste restait songeur, écoutant d'une oreille distraite les explications de Picassol qui s'efforçait, sans grand succès, de le noyer sous un déluge de statistiques :

— Ce mois-ci, nous avons « sorti » cent quatre-vingt-cinq chambres à coucher en simili-acajou : ce qui nous fait quarante-deux de plus que le mois précédent. Notre cadence de production augmente...

Moreau ne l'écoutait toujours pas : il venait d'apercevoir, parmi les ouvriers, un homme sensiblement plus âgé que les autres, portant des lunettes, qui surveillait avec beaucoup d'attention la bonne marche d'une polisseuse.

— Ce travail vous intéresse ? lui demanda le journaliste.

Le vieil homme avait relevé brusquement la tête et le regardait avec surprise :

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Parce que je suis journaliste et quand je fais un reportage dans une usine, j'aime assez connaître l'opinion de l'ouvrier sur le travail qu'on lui fait exécuter...

— Tous mes ouvriers adorent leur travail ! affirma Picassol avec vivacité. D'ailleurs, tous sont hautement qualifiés ! N'est-ce pas, monsieur Rodier ?

Moreau resta interloqué pendant un instant : en voulant obtenir le témoignage direct du vieil ouvrier, le directeur des « Galeries du Meuble » venait de lui révéler l'identité de celui qu'il recherchait ! A moins qu'il n'y ait eu plusieurs Rodier dans la maison ? Mais cela paraissait assez peu vraisemblable : ce n'est pas un nom tellement courant. Moreau se pencha, comme s'il voulait examiner de très près la polisseuse, pour dire à voix basse à l'homme en cote bleue sans que Picassol pût l'entendre :

— Ils ne vous ont pas trop ennuyé quai des Orfèvres ?

— Pourquoi l'auraient-ils fait ? répondit l'ouvrier avec un calme absolu.

— Vous avez dû être bouleversé quand vous avez appris ce matin la nouvelle ?

L'homme ne répondit pas et Moreau, sentant que Picassol essayait d'écouter leur étrange conversation, revint à voix haute au sujet initial :

— Alors, sincèrement, ce travail vous intéresse ?

— Non ! répondit l'homme toujours aussi calme.

— Comment, mon ami, demanda Picassol, suffoqué. Vous regrettez d'être parmi nous, un ouvrier de votre valeur ?

— Je ne regrette pas de travailler, monsieur, parce que j'en ai besoin, mais ce serait mentir que de vous dire que j'aime ce que vous m'obligez à faire. Je ne pense pas être venu au monde pour accomplir ce genre de travail ! J'étais fait pour le premier métier que j'avais choisi par goût au moment d'entrer en apprentissage.

— Vraiment ? questionna Moreau intrigué. Quel fut donc ce premier métier ?

— Sculpteur sur bois... Quand on a commencé à l'âge de neuf ans, monsieur, et que l'on a suivi sans précipitation la filière pour être, vers la cinquantaine, en pleine possession du plus beau des métiers manuels — la

sculpture sur bois — on ne peut pas avoir du cœur à l'ouvrage pour polir du contre-plaqué pendant huit heures par jour !

Le visage jovial de Picassol s'était rembruni : il n'exprimait plus du tout la satisfaction.

— Si nous allions dans un autre atelier ? dit-il à Moreau. J'ai encore tellement de choses passionnantes à vous faire voir !

— Je vous suis, répondit le jeune homme volontairement aimable. (Mais il profita de ce que le directeur des « Galeries du Meuble » le précédait pour se retourner vers l'homme resté devant sa machine et lui dire vite :) Il faut absolument nous revoir ce soir, monsieur Rodier ! A quelle heure sortez-vous de votre travail ?

— Six heures.

— Je vous attendrai à la sortie du personnel.

Il avait déjà rejoint Picassol auquel il s'empessa de dire :

— Vous ne pouvez savoir le plaisir que vous venez de me procurer, cher monsieur Picassol, en me faisant visiter cet atelier ! Ne m'en veuillez surtout pas si je bavarde un peu avec certains de vos ouvriers... Il est indispensable de les faire parler. Ce sont ces petits dialogues, parsemés dans un reportage, qui lui donnent la vie indispensable... Il va de soi que je ne raconterai que ce qui montre l'ampleur de votre remarquable organisation... Je me garderai bien, par exemple, de dire à mes lecteurs que certains de vos ouvriers, comme ce Rodier, ne sont pas très enthousiasmés par leur labeur... Cela cadrerait mal avec l'admirable théorie du « travail dans la joie » !

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur Moreau, répondit le gros homme en lui serrant avec effusion les deux mains au moment où ils sortaient de l'atelier.

Leurs voix se perdirent dans un escalier. Après avoir réajusté ses lunettes, Rodier s'était penché à nouveau sur la machine qu'il exérait...

*

A 6 heures, Moreau, qui avait eu un mal infini à se débarrasser d'un Picassol désireux de lui faire admirer toute son organisation, attendait dans la rue. Dès qu'il aperçut Rodier, il l'entraîna en disant :

— Venez prendre un apéritif dans le petit café que j'ai repéré là-bas...

— Je ne bois jamais.

— Alors je boirai pour deux ! Vous fumez bien ?

— Uniquement la pipe...

— Vous bourrerez votre pipe en m'écoutez... Ce ne sera pas long... Je vous promets de ne pas vous retenir plus de dix minutes.

Dès qu'ils furent installés à une table isolée du café, le jeune homme demanda avec douceur :

— Pouvez-vous me dire quelques mots d'André Serval ?

L'homme ne broncha pas. Moreau insista :

— Vous le connaissez cependant très bien ? Vous alliez souvent lui rendre visite rue de Verneuil ?

— Pourquoi me posez-vous les mêmes questions que la police ?

— Parce que, malheureusement, le début d'un reportage ressemble souvent à une enquête policière ! Ce n'est pas de notre faute, à nous les journalistes, mais c'est ainsi... La seule différence essentielle est que si je m'acharne sur cette affaire, c'est uniquement pour vous aider...

— Je n'ai nul besoin d'aide, n'ayant rien à cacher.

— Dans ce cas parlez-moi d'André Serval ! Vous étiez l'un de ses amis, n'est-ce pas ?

— André Serval n'avait pas d'amis, monsieur, mais des disciples.

— Voilà qui est déjà passionnant ! C'était un prophète ?

— Nullement.

— Ne formiez-vous pas cependant une sorte d'association ou de confrérie dont il était le chef ?

— Non ! il était simplement notre Maître d'œuvre.

— Qu'entendez-vous par-là ?

— Si vous ignorez ce qu'est un maître d'œuvre, ce n'est pas la peine de vous intéresser à André Serval ! Dites-vous aussi, jeune homme, que tout ce qui le concerne dépasse largement le cadre d'un simple fait divers et ne vous regarde pas. Contentez-vous de relater sa mort. Cela sera suffisant.

— Je ne le pense pas, car c'est une mort injuste !

L'ouvrier le regarda avec étonnement avant de répondre :

— C'est vrai ! Tout n'est qu'injustice dans cette disparition... Mais pourquoi notre Maître vous intéresse-t-il à ce point ?

— J'ai la conviction intime que ce devait être un personnage extraordinaire.

— Un homme admirable comme on n'en trouve plus et comme on n'en

verra plus d'ici longtemps !

— Comment avez-vous fait sa connaissance, monsieur Rodier ?

— Dans l'atelier où vous m'avez vu tout à l'heure... La coïncidence est très étrange : il m'a parlé comme vous mais dix années plus tôt. Il m'a posé la même question : « Ce travail vous intéresse ? » C'est pour cela que j'ai relevé la tête et que j'ai ôté mes lunettes pour vous regarder : chose qui ne m'arrive jamais pendant l'exécution du travail... Au fait, si vous connaissez mon nom, moi j'ignore le vôtre.

— Pardonnez-moi : je m'appelle Moreau, Jacques Moreau...

— Et vous êtes journaliste ! Je me suis bien douté que si M. Picassol se montrait aussi aimable avec un garçon de votre âge, c'était parce que vous représentiez pour lui un apport de publicité inespéré... Il n'y a que cela qui l'intéresse, la publicité ! Seulement je vous avertis que la mort de notre Maître ne doit pas servir à faire de la réclame aux « Galeries du Meuble » qui n'ont rien à voir avec lui.

— Je puis vous confier que je ne suis venu dans ces « Galeries du Meuble » qu'avec l'unique intention de vous y retrouver... Maintenant que c'est fait, je vous garantis que jamais je n'écirai une seule ligne sur cette fabrique d'horreurs !

— Et que dira M. Picassol ?

— Voilà bien le cadet de mes soucis ! Il continuera à très bien vendre ses meubles sans mon aide et je ne vivrai pas trop mal sans parler de lui... Je pense que cette mise au point nécessaire ne vous déplaît pas. Et parlons d'André Serval, qui offre infiniment plus d'intérêt que ce mercanti ! Comment s'exprimait-il ?

— Avec douceur... Et cependant, sa voix était grave.

— Je ne l'ai malheureusement aperçu que pendant quelques instants, étendu sur le sol après le drame et je n'ai pas pu me rendre compte de certains détails qui ont leur importance... Par exemple, si j'ai très bien remarqué ses cheveux blancs pour un homme encore aussi jeune, j'ai été incapable de définir la couleur exacte de ses yeux... Dans la fixité effrayante de la mort, ils m'ont semblé gris.

— Ils l'étaient... Avec, par moments, des lueurs d'acier qui leur donnaient une étrange intensité : on aurait cru alors que le regard pouvait devenir cruel pour ceux qui le méritaient... Personnellement, je n'y ai toujours trouvé que de la bonté : ces yeux semblaient prêts à tout affronter et à rester impassibles devant l'écroulement d'un monde. Ils exprimaient aussi l'espoir et le rêve... La question que vous m'avez posée tout à l'heure m'a étonné car j'ai eu l'impression, le jour où André Serval est venu me chercher dans l'atelier, de

me trouver en présence d'un prophète des temps modernes qui allait m'annoncer quelque chose de très nouveau et de très beau... Avant même qu'il ne m'eût expliqué le but de sa visite, je savais qu'il ne dirait pas de phrases inutiles et que ce qu'il affirmerait serait la vérité. Et pourtant ! Il n'était encore pour moi qu'un inconnu... Après qu'il eût vu quelques travaux d'art que j'avais exécutés chez moi avec amour pendant mes loisirs, il me dit : *« Quitte tout et suis moi ! Je te nomme chef de la corporation de mes sculpteurs sur bois. J'ai besoin de toi : tu formeras des élèves capables de travailler pour » ma « cathédrale. Sous tes directives, ils sculpteront les apôtres et les martyrs qui entoureront le chœur, les tabernacles, les chandeliers, les stalles du chapitre, la table de communion... Tu feras d'eux d'authentiques artisans. »* Le plus incroyable est que je l'ai suivi... Sa force de persuasion était prodigieuse ! Et je suis sûr d'avoir vécu pendant ces dix dernières années la plus belle période de mon existence ! Jamais je n'aurais pensé qu'elle put se dérouler entre mes cinquante et soixante ans... Et lui, qui m'entraînait dans cette aventure épique, était de quinze ans plus jeune que moi ! Quand il est venu la première fois, il n'avait pas plus de trente-cinq ans, mais quel chef ! Son enthousiasme et sa foi dans son œuvre future emportaient tout ! Les choses ne furent pas toujours faciles, mais il allait quand même atteindre son but...

L'homme avait cessé de parler et restait prostré, les yeux embués de larmes.

— Comment avez-vous été informé du drame ? Par la lecture des journaux de midi ?

— Oui. J'ai profité de l'interruption du déjeuner pour me rendre rue de Verneuil.

— Et là, vous avez été accosté par deux inspecteurs qui vous ont conduit aussitôt quai des Orfèvres ? Ils ne vous ont pas trop ennuyé au moins ? Avec ces gens-là, on ne sait jamais ! Ils vous ont posé beaucoup de questions ?

— A peu près les mêmes que les vôtres... Ils ont été très corrects et m'ont fait ramener dans ce quartier par une voiture de la Préfecture pour l'heure de la reprise du travail.

— Ils vous ont certainement demandé si vous aviez une idée quelconque sur la ou les raisons du meurtre ?

— Oui, mais que pouvais-je répondre ? Je ne peux pas croire que ce fut vrai...

— Il n'y a personne, selon vous, qui aurait pu avoir intérêt à commettre un tel crime ?

— C'est la question que je me pose depuis midi, sans trouver de réponse.

— Voyons, monsieur Rodier, cherchez bien ! André Serval avait peut-être des ennemis ?

— Qui n'en a pas ? Mais je ne vois pas pourquoi l'un de ceux-ci aurait cherché à le faire disparaître ?

Moreau insistait :

— Vous ne pouvez tout de même pas me laisser dans cette anxiété après avoir si bien évoqué pour moi en quelques mots la grande figure d'André Serval ?

Le sculpteur sur bois gardait les yeux obstinément rivés vers une vision lointaine... Il semblait déjà regretter d'avoir parlé :

— Je ne sais rien de plus, monsieur... N'insistez pas, je vous en prie. A quoi mes renseignements pourraient-ils servir désormais ? Tout est mort depuis ce matin...

— Rien ne meurt, Rodier ! Que diriez-vous si un journaliste essayait de passionner la grande foule pour les admirables secrets que vous et vos compagnons gardez égoïstement cachés dans votre mémoire ou dans votre cœur ?

— C'est exact : je ne suis pas le seul... Le Maître avait d'autres collaborateurs qui aimaient aussi les nobles tâches qu'il leur avait confiées. Nous formions tous les membres d'un corps. Lui, c'était la tête.

Comprenant qu'il n'obtiendrait plus rien de son interlocuteur, le jeune homme s'était levé :

— Je vous avais promis, monsieur Rodier, de ne pas vous importuner trop longtemps. Je vous remercie pour ce que vous avez bien voulu me confier et j'espère que vous me pardonneriez de vous avoir fait remuer certains souvenirs en un pareil jour...

— Vous ne l'avez fait, monsieur Moreau, que parce que vous aimez votre métier comme j'ai aimé le mien... Votre travail est de chercher, de fouiller, de questionner pour écrire ensuite. Le mien est moins brillant : j'œuvre dans le silence. On n'a pas besoin de publicité autour de soi pour sculpter un christ dans le chêne ! Je sens que vous m'en voulez un peu de ce que je ne vous en ai pas dit davantage. J'estime ne pas être qualifié pour le faire... Vous me comprenez ?

— Très bien !...

— Vous m'avez l'air d'un bon jeune homme, aussi voudrais-je vous aider...

— M'aider ? Mais c'est moi qui suis venu pour vous aider ! Qu'allez-vous

devenir, vous et vos compagnons, maintenant qu'André Serval n'est plus ?

— C'est encore trop tôt pour le dire... Tout ce que je sais, c'est que l'œuvre ne peut pas mourir... Et plutôt que de perdre votre temps avec un vieux bonhomme dans mon genre, vous devriez aller voir Dupont qui fut aussi l'un des collaborateurs directs d'André Serval : il est maître verrier... Ce qu'il fait en ce moment ? Pour gagner sa vie, il travaille la nuit dans un garage à Saint-Ouen, au numéro 83 de la rue Gervais. Mais vous ne lui direz jamais que c'est moi qui vous ai donné son adresse...

*

Moreau sauta de métro en métro pour traverser une bonne partie de Paris et atteindre la porte de Saint-Ouen. Il arriva enfin au Garage Moderne : un homme solitaire, portant de hautes bottes en caoutchouc, y lavait une voiture. Le journaliste s'approcha sans bruit derrière l'homme, puis demanda brusquement d'une voix claire :

— Vous êtes bien monsieur Dupont, maître verrier ?

L'homme paraissait sensiblement plus jeune que Rodier. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années. Autant le maître sculpteur était sanguin et d'aspect massif, autant le maître verrier était pâle et maigre. Les traits du visage étaient émaciés. Ce Dupont ne paraissait pas être un personnage enclin à faire des confidences. La question, qui venait de lui être posée, l'avait quand même surpris puisqu'il avait lâché sa lance d'arrosage pour dévisager son visiteur avec un étonnement non dissimulé. Moreau ne se démonta pas :

— Je m'excuse de vous avoir dérangé dans votre travail, monsieur Dupont, mais serait-il possible de vous demander quelques renseignements sur André Serval, votre maître d'œuvre ? J'aimerais, après le drame qui vient de se produire, glorifier sans tarder sa mémoire et expliquer aux lecteurs du journal où je travaille qui il était réellement.

— J'ai encore six voitures à laver, répondit sèchement l'homme.

— S'il le faut, j'attendrai toute la nuit, ici, que vous preniez le temps de m'accorder les quelques minutes d'entretien nécessaires.

— Vous êtes tenace !

— Je suis journaliste, c'est tout dire ! Mon nom est Moreau. Voici ma carte...

— André Serval n'aimait guère la publicité...

— Elle lui aurait pourtant été bien utile ! Comment l'avez-vous connu ?

Après une longue hésitation, l'homme finit par répondre :

— Ici... Je travaillais déjà dans ce garage, il y a dix ans, lorsqu'il y est entré... Il s'est arrêté à peu près à la place où vous vous trouvez en ce moment... Après m'avoir regardé laver une voiture pendant quelques instants sans dire un mot, il a fini par me demander : « *Il y a longtemps que vous faites ce métier ? Il n'a pas l'air de vous intéresser ?* »

— Je crois, monsieur Dupont, que j'aurais pu vous poser la même question ! Je ne pense pas que l'on puisse jamais s'intéresser à un métier pareil !

— Vous vous trompez, monsieur ! Il n'y a pas de sots métiers...

— Vous avez raison ! Qu'avez-vous répondu à André Serval ?

— Rien ! C'était un homme que l'on écoutait et devant lequel il était préférable de se taire puisqu'il était riche d'expérience. Il m'a ensuite dit : « *Je sais quel artisan vous êtes...* » et je lui confirmai qu'en effet j'étais verrier, spécialisé dans la réparation des vitraux anciens, mais que ce métier ne nourrissait plus son homme. Seule la dureté des temps m'avait condamné au travail fastidieux mais rémunérateur de laveur de voitures et de gardien de nuit de ce garage. J'ai une femme et cinq enfants, monsieur.

— Mais pourquoi des hommes comme vous et comme Rodier, faites-vous des besognes aussi éloignées de votre véritable métier ? Ceci paraît insensé ! Ne pourriez-vous pas, par exemple, travailler le verre — qui est votre spécialité — même dans une usine comme Saint-Gobain ?

— C'est intentionnellement, monsieur Moreau, que les collaborateurs d'André Serval ont choisi d'humbles besognes pour lesquelles ils semblaient peu faits. Le Maître lui-même nous l'a conseillé : il voulait que nous n'appliquions nos connaissances et nos méthodes artisanales qu'à l'élaboration et plus tard à la construction de sa cathédrale.

— Ce que vous me dites là est étrange... Que vous a dit le Maître pour vous attacher à lui ?

— Ses paroles furent très simples : « *Tu es l'un de ceux que je cherche... Je te nomme maître verrier : tu seras le chef de l'une de ces corporations que je dois fonder parce qu'elles sont nécessaires à l'édification d'une cathédrale. Ta première mission sera de façonner des élèves à ton image — des jeunes compagnons dont le cœur et l'âme brûleront sans cesse du feu intérieur qui doit animer toute entreprise, qui aimeront leur travail et qui auront une foi absolue dans notre œuvre commune.* »

— Et vous avez suivi sans hésiter un inconnu qui tenait de tels propos ?

— Le Christ ne fut-il pas, lui aussi, un inconnu pour ses premiers disciples ?

— Bientôt vous allez me dire que cet André Serval était un saint ?

— Il valait certainement mieux que nous tous ! C'est peut-être la raison pour laquelle on l'a assassiné ! Mais il n'a même pas eu droit, comme Jésus, à un simulacre de jugement...

— Vous n'en savez rien ! Vous n'étiez pas dans sa mansarde pendant les instants qui ont précédé son exécution ?

— Qui aurait osé le juger ? Vous l'auriez suivi comme je l'ai fait... On ne pouvait pas résister à son pouvoir de persuasion ! Et je suis sûr qu'il existe encore dans notre pays des centaines de milliers d'ouvriers qui ne demandent qu'à écouter un homme capable de leur redonner le goût du beau travail ou d'exalter leur profession !

— Permettez-moi de vous poser une dernière question, monsieur Dupont ? Vous alliez souvent rendre visite à André Serval, rue de Verneuil ?...

— A chaque fois qu'il nous y convoquait... C'était, pour chacun de nous, un merveilleux réconfort de l'écouter...

— J'ai entendu dire que, parmi les personnes qui venaient ainsi le voir régulièrement, il se serait trouvé une femme... L'auriez-vous par hasard rencontrée ?

— Tous les principaux collaborateurs d'André Serval l'ont connue.

— Quel rôle pouvait donc jouer cette femme dans la vie d'un tel personnage ?

— Comme nous, elle l'admirait... C'est elle qui a décidé le banquier à aider financièrement André Serval.

— Quel banquier ?

— « Monsieur » Fred... qui fut l'ami de cette femme et le banquier de la cathédrale.

— Le banquier d'une cathédrale ! Ça au moins, c'est nouveau ! Et il s'appelait « Monsieur Fred » ! Quel était le nom de la femme ?

— André Serval ne l'appelait que par son prénom : Evelyne.

— C'est charmant, Evelyne... mais je dois vous avouer humblement que je m'y perds un peu dans cette histoire !...

— Pourquoi cherchez-vous à comprendre ? Et ce n'est pas une histoire puisque tout est véridique.

— Mon devoir est d'informer le lecteur !

— Vous l'a-t-il demandé ?

— Le lecteur ne demande jamais rien : il est passif... mais il attend

toujours qu'on lui apporte une information inédite ! Son exigence, dans ce domaine, est insatiable : il veut du nouveau, encore du nouveau !

— Jeune homme, laissez André Serval dormir en paix pour toujours.

Moreau regarda longuement le maître verrier avant de lui dire sur un ton calme, mais décidé :

— J'ignore si cela vous ennuie qu'un journaliste veuille aller jusqu'au bout de cette affaire, mais dites-vous bien que rien maintenant ne m'arrêtera. Il y a eu un meurtre... Il y a eu aussi un financier... Avouez que tout cela est pour le moins étrange... Quel était le rôle exact de ce « Monsieur Fred » ?

— Je n'ai jamais eu affaire à lui. Il y a quelqu'un qui vous renseignerait mieux que moi sur ce point : Duval, le maître appareilleur.

— Je crains de paraître très ignorant, mais en quoi consiste exactement le travail d'un maître appareilleur ?

— L'appareilleur est celui qui donne les directives aux tailleurs de pierre pour le tracé des blocs qui formeront l'édifice total... C'était le travail de Duval, qui remplissait aussi les fonctions de « second » de notre Maître. Il est plus au courant que nous de toutes les questions financières.

— Où habite-t-il ?

— Je l'ignore.

— Comment ? Vous ne savez pas où demeure le « second » d'André Serval ? Rien n'avait donc été prévu si ce dernier venait à disparaître ? -

— André Serval a tout prévu : si le malheur — qui vient d'arriver — survenait, nous devons attendre que Duval nous convoque. Il le fera certainement. Il sait où nous trouver. Peut-être pourriez-vous connaître son adresse par Legris...

— Legris ? Qui est celui-là ?

— Un autre collaborateur d'André Serval : un ferronnier d'art.

— Et où habite-t-il ?

— Je l'ignore également, mais je sais où il travaille en ce moment : il est au buffet de la gare Montparnasse. Il y assure un service de nuit. Je crois que si vous y alliez tout de suite, vous auriez des chances de pouvoir lui parler.

— Merci, monsieur Dupont. Je ne manquerai pas de revenir vous trouver quand vous serez moins occupé.

— Ce ne sera pas la peine de vous déranger ; je n'ai rien de plus à vous dire.

Il avait repris sa lance d'arrosage.

Moreau n'insista pas. Quand il se retrouva dans la rue, il ne put s'empêcher de penser : « Pas très bavards, les compagnons ! Ils en savent sûrement beaucoup plus qu'ils ne veulent le laisser entendre, mais j'arriverai quand même à leur arracher toute l'histoire, bribe par bribe, secret par secret... » Pendant qu'il marchait vers la station de métro, il essayait de clarifier ses idées. Ce qu'il avait déjà appris en quelques heures était encore très confus, mais non dénué d'intérêt. C'était un commencement d'où tout découlait : la cathédrale, son étrange Maître d'œuvre et ses différents collaborateurs, la belle Evelyne et son amant, le banquier, le crime, enfin... Mais parmi toutes les idées qui le hantaient, il y en avait une surtout qui commençait à le lanciner : pour que des hommes tels que ce Rodier ou ce Dupont, qui étaient loin d'être des fantaisistes ou des gamins, conservassent un tel mutisme, ne fallait-il pas que, sous cette histoire ahurissante, se cachât quelque chose de gigantesque ? La mort d'André Serval devait-elle rester dans la rubrique des faits divers ou, au contraire, ne prendrait-elle pas très rapidement la physionomie d'une sorte de deuil national ?

... Il trouva Legris au buffet de la gare Montparnasse. L'homme avait sensiblement le même âge que Dupont. Comme celui-ci, comme Rodier, il était déjà à cette même place, dans ce même lieu, accomplissant le même travail quand André Serval était venu le chercher. Legris était encore moins bavard que les deux premiers, mais ce fut cependant par lui que Moreau connut les adresses où travaillaient Picard, le maître ébéniste, Bréal, le maître tailleur, et Dubois, le maître charpentier. Tous travaillaient et gagnaient péniblement leur vie avec un métier autre que leur véritable profession. Tous avaient obéi à la volonté de leur chef en réservant leurs véritables connaissances techniques uniquement aux travaux qu'il leur avait demandés pour préparer l'édification de sa cathédrale. Ne paraissait-il pas insensé que Picard cirât des souliers à longueur de journée dans une échoppe du passage du Havre ? Que Bréal travaillât chez un mandataire aux Halles ? Que Dubois fût chef accessoiriste à l'Opéra-Comique ?

*

André Serval était entré un certain jour dans leur existence, à l'improviste, alors qu'ils se demandaient avec angoisse s'ils rencontreraient jamais sur leur chemin l'être capable de galvaniser leur enthousiasme et de cristalliser le rêve inassouvi d'artiste que chacun d'eux portait en soi comme une véritable croix. Le Maître d'œuvre les avait fixés avec ce regard d'acier qui pouvait être très doux quand il le voulait... Puis il les avait arrachés à leurs obscures besognes et nommés, chacun selon sa compétence, chefs de corporations qui travailleraient pour la cathédrale future. Pendant dix années, ils avaient œuvré sous ses ordres et vécu, selon leurs dires à tous, la plus belle période de leur

existence. Tout cela allait-il sombrer ou être réduit au néant parce que, le matin même, l'homme avait été assassiné ? Moreau en était sûr maintenant : le crime de la rue de Verneuil était de loin le plus extraordinaire qu'il eût connu. Il en arrivait presque à éprouver une sorte de reconnaissance à l'égard du rédacteur en chef détesté qui l'avait envoyé sur les lieux sans même soupçonner le prodigieux mystère.

Il avait également la conviction que les visiteurs habituels qui s'étaient rendus à peu près quotidiennement dans la mansarde d'André Serval n'étaient pas plus de sept : Rodier, le sculpteur sur bois ; Dupont, le maître verrier ; Legris, le ferronnier d'art ; Picard, le maître ébéniste ; Bréal, le maître tailleur de pierres ; Dubois, le maître charpentier, et Duval, le maître appareilleur. Il fallait ajouter à ce nombre, bien qu'elle n'y fût plus revenue depuis quatre années selon les affirmations de la concierge, la belle Evelyne et peut-être aussi « Monsieur Fred », le banquier de la cathédrale.

Celui qui paraissait avoir eu de loin le rôle le plus important parmi ces collaborateurs était Duval, que tous les autres s'accordaient unanimement à reconnaître pour le bras droit et pour le successeur éventuel d'André Serval. Mais c'était le seul que Moreau n'avait pas pu joindre et dont l'adresse restait ignorée ou volontairement cachée : aucun des artisans interrogés n'avait consenti à la confier au journaliste. C'était d'autant plus étrange qu'André Serval ne semblait pas avoir cherché à dissimuler son domicile de la rue de Verneuil. Pourquoi son successeur désigné cherchait-il à rester dans l'ombre ?

Moreau avait cru comprendre aussi que ce Duval se consacrait exclusivement aux travaux préparatoires d'édification de la cathédrale et qu'il ne vivait pas d'un métier secondaire comme les autres. Duval devait être maintenant le cerveau de l'entreprise.

Et la femme ? Personne ne l'avait revue depuis quatre années, mais tous laissaient entendre que son rôle avait été prédominant parce qu'elle était la maîtresse du financier. Etait-elle morte, elle aussi ? Aurait-elle été assassinée comme Serval ?

*

La figure de cette Evelyne apparaissait de plus en plus attirante au jeune homme au fur et à mesure qu'il découvrait certains côtés de l'affaire. D'après les descriptions qu'en avaient faites Legris et Picard, Evelyne devait être une femme décidée, pratique, assez ambitieuse et terriblement attachante. Plus Moreau essayait, grâce aux premiers renseignements réunis et avec son seul bon sens, d'approfondir l'étrange histoire et plus il éprouvait le besoin de retrouver la femme rousse. Si elle vivait encore, pourquoi se cachait-elle depuis quatre années ? La mort tragique d'André Serval ne la ferait-elle pas

sortir de sa retraite volontaire ? Cette Evelyne, qui avait vécu six années entre un bâtisseur de cathédrale-fantôme et un « Monsieur Fred » qui, lui, ne devait certainement pas prendre le rêve pour la réalité, était aussi passionnante qu'inquiétante...

En vingt-quatre heures, Moreau avait quand même appris suffisamment de choses pour s'asseoir devant la petite table de son modeste studio et commencer à noircir des feuillets. Ce ne serait qu'en écrivant ce qu'il savait déjà, qu'il parviendrait à avoir une première impression d'ensemble, qu'il aurait surtout un « départ » de reportage... Mais il était mort de fatigue.

Quand il arriva chez lui, dans l'immeuble-caserne de la porte d'Orléans où il habitait depuis des années, il y trouva un pneumatique de Duvernier dans lequel celui-ci lui demandait impérativement s'il avait, oui ou non, l'intention de reparaître au journal.

Le jeune homme regarda sa montre : 9 heures du matin. La nuit lui avait semblé très courte en compagnie des différents collaborateurs d'André Serval. Duvernier était certainement déjà arrivé au journal et devait être en train de distribuer le travail à ses subordonnés. Le mieux était de l'appeler par téléphone. Dès qu'il l'eut au bout du fil, Moreau dut l'écouter rugir dans l'appareil pendant deux bonnes minutes sans pouvoir placer un mot d'explication. Tout le répertoire et toutes les menaces du rédacteur en chef se déversèrent dans le récepteur. Quand la voix commença à faiblir à l'autre bout du fil par manque de souffle, Moreau put enfin dire avec le plus grand calme :

— Je ne vous ai pas appelé, monsieur Duvernier, pour vous écouter mais simplement pour vous informer que j'avais enfin trouvé le sujet de reportage « sensationnel » que vous me réclamez à cor et à cri — et plutôt à cri — depuis des mois... Seulement, comme il n'y avait pas une seconde à perdre pour ne pas être « grillé » par un confrère plus curieux que moi, j'ai préféré m'y atteler tout de suite sans même vous en parler... Vous m'avez dit que vous m'accordiez un mois de délai. J'ai décidé de le consacrer entièrement à ce reportage : peut-être sera-ce même insuffisant mais comme je ne veux pas que vous puissiez penser que je vous oublie ainsi que le journal, je vous porterai d'ici trois jours un premier « papier ». S'il vous convient, je poursuivrai mon histoire. Si mon histoire ne vous plaît pas, cela n'a aucune espèce d'importance ! Je la donnerai aussitôt ailleurs où je crois modestement que l'on sera enchanté de la publier... C'est tout ce que j'avais à vous dire, mon cher Duvernier. Je tombe de sommeil : quand j'aurai dormi mes huit heures, je mettrai tout ce que je sais déjà noir sur blanc. Bonsoir et à bientôt !

Il avait raccroché en souriant. Il pensait à la tête que devait faire Duvernier.

Il ne se réveilla qu'à 5 heures du soir et s'installa aussitôt à sa table de travail, mais, très vite, il se rendit compte qu'il n'avait pas encore assez

d'éléments d'information lui permettant d'écrire un premier article solide. Pour y parvenir, il n'avait qu'une solution : retourner voir les compagnons d'André Serval et essayer de leur arracher d'autres confidences essentielles. Il sortit avec l'espoir que, à une deuxième entrevue, les Rodier, les Legris, les Picard, les Dubois, les Bréal et les Dupont se montreraient moins méfiants. Il devait tout faire pour capter leur confiance, sinon il continuerait à piétiner indéfiniment.

Ce fut pour lui une nouvelle nuit de courses en métro à travers Paris : il alla des « Galeries du Meuble », où il arriva juste à l'heure où le sculpteur sur bois en sortait, au Garage Moderne de Saint-Ouen et du garage au buffet de la gare Montparnasse en passant par l'Opéra-Comique, le passage du Havre et les Halles. Quand il revint chez lui au petit jour, il était exténué mais satisfait : la nuit avait été fructueuse. Il ne prit même pas le temps de se déshabiller et commença à écrire : cela dura toute la journée. Il ne fit qu'une seule courte pause vers midi, pour grignoter deux biscottes et vider le contenu d'une boîte de pâté.

Empoigné par une sorte d'état second, il était en sueur. Les feuillets s'étaient couverts rapidement d'une écriture couchée, hâtive, rageuse. Il tenait bien maintenant le fil de l'étrange intrigue et il ne le lâchait pas d'une ligne. Les phrases étaient mal construites et la ponctuation semée un peu à la diable mais le fond restait solide, criant de vérité. Il n'y avait pas un mot de trop, pas un mot inutile. Il n'avait plus de cigarettes pour aider l'inspiration, ni le moindre verre de fine pour attiser son exaltation. Ses derniers billets de mille s'étaient volatilisés en paquets de gris pour la pipe du vieux Rodier, en tablettes de chocolat pour les enfants de Dupont, en « tournées » pour entraîner Legris à être plus bavard, en dîner offert à Picard, en souper ingurgité ensuite dans un restaurant des Halles avec Bréal... Mais Moreau se moquait éperdument de cette misère passagère : il était radieux. Sa « forme », celle des grands papiers, lui était revenue en quarante-huit heures parce que le sujet l'intéressait, le passionnait même ! Comment, puisqu'il en était ainsi, le reportage pourrait-il ennuyer les lecteurs ?

A 1 heure du matin, le reporter n'avait plus de papier blanc. Il continua quand même sur du gros papier d'emballage. A 2 heures, il n'avait plus d'encre : son stylo s'était vidé dix fois. Il prit un mauvais crayon dont la mine se cassa à plusieurs reprises sous la pression fiévreuse des doigts. A 3 heures, il but à même le robinet de son lavabo, par grandes lampées, l'eau javellisée de Paris. A 4 heures enfin, il pensa avoir dit tout ce qu'il avait déjà découvert et il se laissa tomber, éreinté, sur son cosy-corner qui aurait pu venir en droite ligné des « Galeries du Meuble ».

Il s'endormit dans la béatitude inerte qui précède les matins de victoire. Ce furent les cloches d'une église qui le réveillèrent alors qu'il faisait grand jour depuis longtemps. Il regarda l'heure : midi. Et il réalisa que c'était dimanche.

Il n'avait même plus de quoi se payer un petit déjeuner, mais peu lui importait son ventre vide ! Pour la première fois depuis bien longtemps, il souriait...

Vers 3 heures, il sortit. La foule dominicale, dont il avait horreur, traînait dans les rues. Il essaya de ne pas la voir en ne pensant qu'à son reportage qui lui occupa tellement l'esprit qu'il put traverser, en marchant, une grande partie de Paris comme s'il eut été seul dans une ville déserte.

Il avait tout le temps, sachant que Duvernier ne serait pas au journal avant 6 heures : chaque dimanche ou jour de fête, le rédacteur en chef passait — selon un rite immuable — la plus grande partie de son après-midi à assister à une manifestation sportive. Moreau connaissait toutes les habitudes de son supérieur hiérarchique.

Pendant sa longue marche qui aboutirait sur la rive droite aux bureaux du journal, il eut l'idée de faire un détour par la rue de Verneuil : elle était déserte comme seules savent l'être certaines rues de la rive gauche un dimanche après-midi. Les façades des vieux immeubles conservaient leur impassibilité. Les portes cochères étaient toutes fermées ; les concierges devaient faire la sieste. Il n'y avait plus d'agent, plus d'inspecteurs, plus de curieux, plus personne devant la maison où André Serval avait été assassiné trois jours plus tôt. Il ne restait que le silence imprégné déjà d'un parfum d'oubli : les morts passent vite... Moreau se posta sur le trottoir opposé à l'immeuble et leva la tête pour essayer d'apercevoir la mansarde tragique mais toutes les fenêtres du cinquième étage étaient fermées, se ressemblant dans leur mutisme. Laquelle était la pièce où attendait la cathédrale solitaire ? la cathédrale inanimée ? la cathédrale abandonnée ?

Le jeune homme finit par s'éloigner en pensant que déjà, dans l'esprit de beaucoup de gens, « l'affaire » était définitivement classée sous la rubrique fait divers... La veille, avant de rentrer chez lui, il avait acheté les quotidiens de toutes opinions et il s'était aperçu qu'ils n'attachaient plus la moindre importance au crime de la rue de Verneuil parce qu'un nouveau scandale retentissant de « Call-Girls » à New York était heureusement venu à point pour exciter l'appétit insatiable du lecteur. La disparition de « l'illuminé de la rue de Verneuil », comme l'appelaient certains confrères, ne pouvait pas lutter avec la perspective d'un procès ou défileraient des témoins dont les noms ne seraient pas aussi communs et aussi obscurs que ceux d'un Dubois, d'un Dupont, d'un Legris, d'un Picard, d'un Duval... La foule exigeait en pâture des noms connus, surtout des noms d'acteurs célèbres.

A 6 heures précises, Moreau pénétrait dans le bureau de Duvernier en lui tendant une liasse de feuillets.

— Vous voilà enfin ! s'écria le rédacteur en chef. Qu'est-ce qu'il y a dans toutes ces paperasses ?

— Le début du reportage promis, répondit le jeune homme avec flegme.

— Ça un reportage ? Mais c'est un véritable bouquin, mon ami ! Et vous me dites que ce n'est que le début ? Jamais je n'aurai le temps de tout lire ! Les lecteurs non plus, d'ailleurs ! Ce qu'il leur faut, ce sont surtout des titres ou des sous-titres « qui accrochent »... Je serai sûrement obligé de couper à tour de ciseaux là-dedans... Et je n'ai encore jamais vu un rédacteur osant me présenter un manuscrit raturé de la sorte ! Vous avez bâclé ce travail sur n'importe quel papier... C'est honteux ! Vous n'avez même pas le respect de vos supérieurs. Avouez que vous n'avez même pas pris la peine de relire votre prose avant de me l'apporter ?

— Si vous croyez que j'en ai eu le temps !

— Voilà bien la conscience professionnelle de la nouvelle génération ! Et ça veut faire des grands reportages pour avoir la signature à la une ou, à la rigueur, à la deux ! Vous auriez pu au moins m'épargner la fatigue de déchiffrer votre écriture impossible en vous servant d'une machiné à écrire !

— Il y a longtemps que je n'ai plus de machine... Je l'ai vendue un jour de mouise, comme beaucoup de choses que je n'ai plus et auxquelles je tenais... Il faut bien que je mange quelquefois, monsieur Duvernier... Tout le monde ne peut pas être comme vous : gras et satisfait ! Si j'ai écrit sur du papier d'emballage, c'est aussi parce que je n'avais plus de quoi m'en acheter d'autre...

— Et ici, au journal ? Il n'y a peut-être pas de machines à votre disposition, ni de papier ni d'encre ?

— Toutes ces merveilles sont en effet, dans la maison... Seulement je dois vous avouer que, pour écrire ce reportage, il me fallait le calme et non pas l'atmosphère tapageuse d'une salle de rédaction où les téléphones n'arrêtent pas.

— Vraiment ? L'isolement d'où naissent les chefs-d'œuvre ?

— On ne sait jamais...

— Ce qui m'enchant, Moreau, c'est que vous ne manquez pas de confiance en vous !... Après tout, votre « machin » tombe à merveille : j'ai du mal à m'endormir le soir en ce moment.

— Vous faites de trop bons dîners.

— Ce reportage au kilomètre sera admirable pour m'empêcher d'avoir des insomnies... Je vais l'ingurgiter à petites doses... Et comme vous m'avez dit au téléphone qu'il vous fallait un bon mois pour parachever le chef-d'œuvre, vous n'aurez qu'à passer me voir vers la fin de la semaine ou dans une quinzaine. Je vous confierai mes premières impressions sur le début.

— Je suis tout à fait tranquille : vous m'appellerez avant ! Il faudrait cependant que la comptabilité me versât une avance sur ce travail.

— Vous vous moquez du monde ? Vous nous devez déjà un nombre respectable de « papiers » pour compenser toutes les avances que vous avez déjà reçues !

— Monsieur le rédacteur en chef, je n'ai rien mangé depuis hier et j'ai faim. Vous comprenez ?

— J'ai horreur que l'on élève la voix dans mon bureau !

— Si vous ne me faites pas payer immédiatement un acompte, je reprends mes « paperasses » comme vous les appelez si élégamment et je les porte au concurrent le plus direct de ce journal... Je n'ai pas besoin de vous le nommer ?

— Des menaces ?

Duvernier regardait son subordonné avec curiosité : pour qu'il s'exprimât ainsi, comme il n'avait encore jamais osé le faire depuis qu'il était dans la maison, il fallait que ce garçon fût bien sûr de ce qu'il apportait...

— Je veux bien vous faire confiance une dernière fois. Tenez : voilà un bon de caisse.

Moreau avait jeté un coup d'œil sur le bon :

— Il me faut juste le double...

— Le double ? rugit Duvernier. Mais qu'est-ce que vous en ferez ?

— La bombe ! Une bombe carabinée à la santé du maître d'œuvre !

— Qui est-ce ?

— Vous non plus, vous ne savez pas ce que c'est qu'un maître d'œuvre... Cela ne m'étonne qu'à moitié, d'ailleurs... Eh bien, vous l'apprendrez en lisant ma prose et même si elle n'avait eu pour seul mérite que de parfaire votre instruction, ce ne serait déjà pas si mal !

— Pas d'insolence, Moreau !

— Je ne suis pas insolent, je constate simplement... Alors, vous rectifiez le chiffre ?

Le rédacteur en chef s'exécuta, en disant entre ses dents :

— Filez !

Le jeune homme prit le bon parce qu'il lui était nécessaire pour « tenir le coup » jusqu'à ce que son reportage parut. Après ? Il serait célèbre ! Il en était persuadé. On viendrait le trouver de partout, on s'arracherait sa

collaboration... Pour la première fois, depuis qu'il n'avait plus vingt ans, il se sentait riche d'espoir.

L'espérance est la force des imaginatifs.

LE REPORTAGE

Le reportage ne ressemblait à aucun autre.

Duvernier lut le soir même la prose de Moreau sans pouvoir calmer son insomnie et lorsqu'il eut « dévoré » ces premiers feuillets, il n'avait plus du tout envie de dormir. Cela commençait d'une manière étrange...

« Le 1^{er} octobre 1944, quand un nouveau snobisme, ajouté à la fièvre d'une libération attendue depuis des années et enfin arrivée, commençait à déverser chaque soir dans les restaurants de la rive gauche, qui avaient tout du « bistrot » à l'exception de l'addition finale, une clientèle cosmopolite revenue en France dès que tout danger avait été écarté, un couple s'était attablé « *Chez Eugène* » parmi beaucoup d'autres plus ou moins bien assortis.

« Le couple faisait sensation depuis quelques jours dans tous les lieux de mangeaille et de plaisir où il passait : elle était belle, élancée, rousse, avec des yeux pervenche. Il était chauve, important, court sur jambes, mâchonnant perpétuellement d'interminables cigares. Quand il parlait, son accent restait indéfini : c'était un homme qui aurait pu être de partout et de nulle part.

« Les amis et les relations récentes que permet d'acquérir rapidement la fortune n'appelaient « Madame » que par son prénom : Evelynne. Lui, c'était « Monsieur Fred », qui connaissait l'art de donner d'admirables poignées de main et avait la flatteuse réputation d'être un financier habile. Par-là, il fallait entendre que le personnage opérait généralement avec le bon argent solide de souscripteurs confiants qu'il convertissait, avec une extrême désinvolture, en titres de provenance indéterminée ou en actions de sociétés qui étaient toujours nouvelles et prometteuses de dividendes inespérés : placements d'ordre purement spéculatif qui permettaient au grand homme de jongler avec

les millions des autres.

« La chère était délicate « *Chez Eugène* ». Ce devait être pour pouvoir mieux la savourer que la belle Evelyne et « Monsieur Fred » n'avaient pas échangé un seul mot pendant le dîner : ils en étaient au café. Evelyne faisait, avec son bâton de rouge, le dixième « raccord » de la soirée... Réellement, c'était une créature séduisante, qui passait dans la vie en répandant le dernier parfum à la mode et en éblouissant le consommateur moyen qui devinait au premier coup d'œil que ce genre de beauté n'était pas en harmonie avec les possibilités de sa bourse. La belle Evelyne devait assez aimer torturer les cœurs et principalement celui de son « commanditaire » qui semblait en être ravi. Un tel état de fait se prolongerait tant que l'argent continuerait à affluer grâce aux fructueuses opérations boursières du grand Rabiouff... « Monsieur Fred » se nommait aussi Rabiouff mais il évitait d'utiliser son véritable nom dont la consonance était un peu gênante pour « les affaires » traitées en France. L'aventurier préférait se faire appeler « Monsieur Fred » : c'était à la fois plus anonyme et plus familier.

« Le cœur d'Evelyne était généreux, celui de « Monsieur Fred » un peu moins... Mais, en compagnie de « La Dame de ses Dépenses », il n'hésitait pas à avoir le geste large pour le pauvre hère qui ouvrait la portière de la Cadillac — fraîchement importée par protection spéciale sans qu'aucune douane n'eût été payée — ou pour le malheureux qui se permettait de quémander dans le bistrot réservé à une clientèle qui n'avait jamais faim.

« ... Ce fut ce qui se passa dans la soirée du 1^{er} octobre.

« Depuis quelques minutes, un homme, nu-tête, à cheveux blancs, de stature imposante et d'allure encore jeune, allait de table en table. Il n'hésitait pas à tendre la main en marmonnant une phrase, toujours la même, et — quelle que fut l'aumône reçue — il s'inclinait doucement pour remercier d'une façon discrète. Quand une table semblait vouloir ignorer la présence du quêteur, celui-ci disait avec une politesse froide :

« — Excusez-moi de vous avoir dérangés.

« L'homme s'approcha de la table de « Monsieur Fred » et murmura d'une voix très douce :

« — Pour la cathédrale Saint-Martial...

« Machinalement, le financier lui tendit un billet. L'homme inclina la tête avec dignité et se dirigea vers d'autres dîneurs.

« Pour une fois, Evelyne sortit de son mutisme volontaire de femme fatale :

« — Vous avez entendu ce que vient de vous raconter cet homme ?

« — Je n'écoute jamais les mendiants auxquels je ne donne quelque chose que pour me débarrasser d'eux ! Tous semblent dire : « Vous qui êtes devant une table bien servie, vous n'avez pas le droit de ne pas me donner de quoi m'acheter un morceau de pain !... » Mais si on leur donne le pain au lieu de l'argent, il vous le jettent à la figure ! Ce qu'ils veulent, c'est pouvoir se saouler...

« — Celui-ci vous a dit : pour la cathédrale Saint-Martial !

« — Et alors ? Qu'il marmonne cela ou autre chose, le résultat final sera le même !

« — Je trouve tout de même qu'il ne manque pas d'audace : faire semblant de quêter pour une cathédrale ! Vous devriez appeler le patron pour qu'il fasse chasser cet individu... Si encore c'était un vieillard ou un infirme ! Mais il est jeune et il semble en parfaite santé.

« — Vous avez raison, Evelyne. Il est grand temps que cesse cette scandaleuse exploitation des honnêtes gens par la canaille !

« Eugène, le patron, était attentif au plus petit geste de « Monsieur Fred » et les moindres désirs de la belle Evelyne devenaient immédiatement des ordres en vertu du pouvoir monstrueux que procure la fortune :

« — Monsieur Fred désire ?

« — J'aimerais, mon cher Eugène, que vous interdisiez une fois pour toutes aux mendiants de venir ennuyer vos clients, sinon ceux-ci ne remettront plus les pieds chez vous. Cela devient insupportable !

« — Je puis vous affirmer, répondit Eugène vexé, qu'aucun mendiant n'a

jamais osé pénétrer dans mon établissement !

« — Et celui-ci ? demanda la femme rousse en désignant l'homme aux cheveux blancs.

« — Ce n'est pas un mendiant, madame ! Vous faites une grave erreur ! C'est un poète...

« — Vous vous moquez de nous ? Un poète ? Il y en a des milliers comme lui, à tous les coins de rues de toutes les grandes villes du monde... Et même si ce que vous dites est exact, cet homme ne doit pas avoir l'ombre de talent sinon il aurait gagné assez d'argent pour ne pas tendre la main !

« — Cette raison ne me paraît pas pertinente, madame, répondit Eugène avec un aimable sourire. Le métier de poète a rarement nourri son homme ! Ce n'est pas un métier d'ailleurs, c'est un sacerdoce... Les plus grands poètes ont presque toujours mené une existence misérable : c'est peut-être pourquoi nous n'avons jamais dû connaître les meilleurs... Je pense que ce serait une erreur de juger trop vite un homme auquel j'ai donné, une fois pour toutes, l'autorisation de venir dans mon restaurant quand il le voudrait. Il n'en abuse pas : il est presque trop discret... Et je crois bien que je préférerais perdre toute ma clientèle plutôt que de ne plus le revoir ici de temps en temps... Il vient très rarement et j'estime que vous avez beaucoup de chance de l'avoir entrevu ce soir.

« — Vous plaisantez ?

« — Je dis bien : une chance extraordinaire, monsieur Fred. Il pourrait vous apprendre beaucoup de choses que nous ignorons tous... Vous avez certainement rencontré, au cours de votre prestigieuse carrière, des personnages pittoresques ou étranges, mais aucun, je vous le garantis d'avance, n'a pu être de cette trempe !

« — Vous commencez à m'intriguer, Eugène ! avoua M. Fred. Quel est le nom de cet homme ?

« — Dans le quartier, tous ceux qui le connaissent l'appellent « le maître d'œuvre » parce qu'il veut construire une nouvelle cathédrale à Paris... N'est-

ce pas son droit, après tout, d'avoir une ambition aussi haute ? Seulement pourra-t-il la réaliser ? Je le souhaite de tout mon cœur ! Ce n'est pas pour lui qu'il tend la main, mais pour la cathédrale...

« — C'est un véritable hypnotiseur, Eugène ! railla Evelyne. Il vous a envoûté ?

« — Si vous le connaissiez davantage, madame, il en serait de même pour vous. Nous ne sommes plus guère habitués, aujourd'hui, à rencontrer un être humain qui soit tout à fait sincère avec lui-même... Un homme ayant une foi absolue dans l' « œuvre » qu'il cherche à créer et possédant surtout un idéal. J'ai beau n'être qu'un simple restaurateur, je comprends ces choses... N'importe qui les sentirait après quelques minutes de conversation avec cet homme...

« — Vous a-t-il dit ce que représenterait sa cathédrale ?

« — Je pense que vous parlez chiffres, monsieur Fred ? Un nombre respectable de milliards...

« — Eugène, vous commencez à m'intéresser !

« — Cet homme vous passionnerait beaucoup plus que moi ! Je vais lui dire que vous aimeriez lui parler, mais j'ignore s'il consentira à revenir vers votre table. Il n'aime pas bavarder avec ma clientèle, craignant de perdre du temps...

« Sous des dehors un peu rudes, Eugène était un brave homme. Son admiration sans bornes pour André Serval venait de ce que ce dernier avait toujours refusé d'accepter l' « apéritif » ou le « digestif » qu'il lui offrait régulièrement. Pour le restaurateur, ce personnage — perpétuellement perdu dans son rêve de cathédrale — n'était pas un être comme les autres : c'était un surhomme qui avait la force de résister aux plus infimes tentations.

« Eugène courut après l'homme qui s'en allait et le ramena vers le fond de la salle en lui expliquant qu'il y avait, à la cinquième table, un couple composé d'un financier — que l'on disait colossalement riche — et de sa maîtresse : des gens puissants qui pourraient peut-être l'aider dans la tâche

qu'il s'était fixée. Et il lui conseilla vivement de parler, ne serait-ce que quelques instants, avec eux.

« L'homme aux cheveux blancs eut un premier mouvement de refus, mais il finit par se diriger sans hâte vers la table. Dès qu'il se fut rapproché, « Monsieur Fred » s'arrêta de mâchonner son cigare et déclara, presque trop aimable :

« — Nous sommes enchantés de faire votre connaissance, monsieur... ?

« — André Serval, répondit l'homme.

« — Monsieur Serval, poursuivit « Monsieur Fred », le, sympathique patron de ce restaurant fait le plus grand cas de vous et de vos projets. De quoi s'agit-il exactement ?

« — Je vous ai déjà demandé tout à l'heure, monsieur, de collaborer à mon œuvre. Vous l'avez fait avec beaucoup de bonne grâce en me donnant cent francs. Que pourrais-je réclamer de plus ?

« — Enfin, monsieur Serval, ce n'est pas avec des billets de cent francs que vous arriverez à financer la construction d'une cathédrale !

« — Je ne suis pas de votre avis. Je crois, plus dans le pouvoir des sommes minimales offertes spontanément par le bon cœur d'innombrables inconnus que dans de gros capitaux avancés dans un but qui n'est pas toujours désintéressé... Mais ce serait trop long à vous expliquer ici.

« — Vous avez raison, d'autant plus que madame et moi avons encore une soirée très chargée en perspective... Passez donc demain à mon bureau, vers 11 heures : voici ma carte.

« L'homme aux cheveux blancs prit le bristol et répondit avec calme :

« — Je serai à votre bureau à 11 heures...

« Après avoir incliné légèrement la tête, il se dirigea vers la sortie sans ajouter un mot.

« — Drôle de bonhomme ! murmura le financier en le regardant s'éloigner.

« La jeune femme était restée songeuse un certain temps avant de confier à son compagnon :

« — Je n'ai jamais vu un regard pareil ! Cet homme doit être un saint ou un démon : à certains moments, ses yeux ont la bonté de ceux d'un chien... A d'autres, ils ont des lueurs rapides qui transpercent et que je trouve gênantes...

« — Commencerait-il aussi à vous intéresser ?

« — J'ai sans doute eu tort de le juger trop vite tout à l'heure... Vous devriez essayer de faire quelque chose pour lui, Fred...

« — Il ne doit pas être stupide, ma chère ! Peut-être parviendrai-je à tirer quelque chose de lui... J'ai déjà « utilisé » tant de gens qui ne devaient pas le valoir ! Et puis j'ai toujours eu un petit faible pour les personnages qui ne ressemblent pas aux autres : avec eux les affaires prennent un côté « aventure » qui ne me déplaît pas...

*

« L'étrange visiteur fut ponctuel : à 11 heures précises, il était introduit dans le somptueux bureau que « Monsieur Fred » venait de faire installer dans l'un de ces buildings des Champs-Élysées qui tiennent lieu de casier judiciaire.

« — Je vous écoute, monsieur Serval. Expliquez-moi rapidement votre petite affaire...

« — Ce n'est pas une affaire, monsieur. Ce n'en sera jamais une, j'y tiens !... Et si, par malheur, elle devait le devenir contre mon gré, elle ne serait pas « petite » puisqu'il s'agit de construire une nouvelle cathédrale à Paris.

« — Ne pensez-vous pas qu'il y a déjà assez d'églises et de temples dans votre capitale ?

« — Pourquoi « ma » capitale ? Paris n'est-elle pas la capitale du monde, de tout le monde ? J'entends par-là de tous ceux — d'où qu'ils viennent —

qui possèdent encore le goût du Beau et le sens de la Grandeur... Je pense aussi que l'on n'y trouvera jamais assez de lieux d'où montera la prière et où les hommes de bonne volonté pourront se recueillir...

« Le financier resta un moment interloqué avant de répondre :

« — C'est un point de vue auquel je n'avais pas pensé... Sans doute êtes-vous très croyant ?

« — Je crois surtout à la nécessité d'une religion. L'humanité est faite de plus de morts que de vivants ! Tout individu est donc voué à la désespérance s'il n'a pas de Foi ou de Mystique... Celles-ci peuvent prendre les formes les plus diverses, mais cela importe peu du moment qu'elles sont sincères et justes. Tout est relatif dans la religion, il faut savoir l'interpréter selon les époques et les pays. Si j'avais vécu ailleurs qu'en France, peut-être aurais-je trouvé plus équitable d'y construire, plutôt qu'une cathédrale, un temple dont l'aspect et la spiritualité correspondraient mieux aux aspirations et à la pratique du culte le plus répandu dans ce lieu géographique... En Angleterre, par exemple, mon œuvre aurait certainement été un temple protestant... En Chine, une pagode dédiée à Bouddha... En Arabie, une mosquée élevée à la gloire d'Allah... Aux Indes, un temple voué à Vichnou et aux innombrables divinités de la mythologie indoue... Mais la France est une nation d'essence latine et catholique : on ne peut réaliser une œuvre durable contre l'âme d'une nation ! On est obligé de composer et de travailler avec elle... D'ailleurs le mot cathédrale n'a rien en lui de strictement « catholique », n'est-il pas un dérivé de *Cathedra* qui veut dire « chaire » en latin ? Toutes les religions qui sont faites d'amour et de charité pourraient être prêchées d'une même chaire...

« — Si je comprends bien, votre cathédrale serait vouée à tous les cultes qui y alterneraient ?

« — Non, parce que cela engendrerait une anarchie de consciences. Mais innombrables sont les hommes qui n'hésitent pas à entrer dans un sanctuaire, même si l'on y pratique un culte autre que le leur, pour pouvoir s'y recueillir et y prier selon leur religion. Quand un protestant se trouve dans un pays où il ne trouve pas de temple, il n'hésite pas à pénétrer dans une église catholique pour s'y rapprocher de Dieu... Pourquoi un catholique craindrait-il d'entrer dans un temple protestant ou une basilique orthodoxe lorsqu'il n'y a pas d'église catholique dans la ville ? Une autre raison qui m'incite à ce que le nouveau sanctuaire soit consacré au culte « catholique » est que ce dernier adjectif vient directement de *Katholikos* qui signifie en grec « universel »... Ma cathédrale ne doit-elle pas être universelle ?

« — Vous êtes un homme étonnant, monsieur Serval ! J'ai un peu l'impression que votre religion est assez personnelle ?

« — Le sentiment religieux est essentiellement individuel, monsieur.

« — Je ne l'ai jamais ressenti !

« — Comme je vous plains !

« — Je vis très bien sans lui ! Je ne crois pas à grand-chose à l'exception du pouvoir de l'argent...

« — Le veau d'or ? Je ne me fie guère à son pouvoir !

« — Vous changerez d'avis le jour où vous vous apercevrez que votre cathédrale n'a pu être construite que grâce à un plan de financement sérieux... Il y a un point qui m'inquiète dans votre projet : un tel ouvrage d'art sera très long à construire ?

« — Beaucoup moins que vous ne le pensez ! Si l'on voulait refaire une Notre-Dame de Paris avec les techniques architecturales modernes et les immenses moyens de transport ou de fabrication dont nous disposons aujourd'hui, il suffirait d'une dizaine d'années alors que sa construction a demandé deux siècles ! Seulement le travail préparatoire sera long : il faudra former un nombre considérable d'ouvriers spécialisés que l'on ne trouve plus... Je dirai même de véritables artistes. Songez que les seuls sculpteurs de gargouilles, qui ont travaillé sur nos plus belles cathédrales du Moyen Age, appartenaient à de véritables dynasties dans lesquelles tous, de l'aïeul à l'arrière-petit-fils, s'étaient consacrés au même métier qu'ils aimaient d'un amour profond, un métier qui était leur vie... Il faudra insuffler cet état d'esprit aux ouvriers actuels si l'on veut obtenir d'eux un résultat appréciable.

« — Décidément, vous me paraissez un être unique dans votre genre, un isolé dans ce siècle de guerres, de vitesse et de mouvement ?

« — Il y a autour de vous, monsieur Fred, beaucoup d'hommes qui ne demandent qu'à consacrer leur art et leur activité à l'élaboration d'une grande œuvre. Leur seule faiblesse est de cacher leurs sentiments intimes ou de

manquer de ce « cran » nécessaire qui entraîne la foule des indécis et des hésitants. J'ai la conviction profonde qu'il suffirait d'un rien pour communiquer la flamme à l'immense masse des gens inertes : chaque individu peut être de bonne volonté si l'on trouve le moyen de toucher son cœur ou de faire vibrer son âme.

« — Et le moyen, selon vous, serait la fameuse cathédrale ?

« — Oui ! J'ai eu la chance insigne, monsieur Fred, d'appartenir à la dernière génération qui a connu, entre ces deux dernières guerres, une jeunesse qui n'était pas dépourvue de charme. Certes, la vie, aux alentours de 1930, paraissait peut-être moins facile qu'elle ne l'avait été pour certains de nos pères avant 1914, mais, enfin, elle était tout de même très acceptable. Et puis nous ne sommes pas là, vous et moi, pour épiloguer perpétuellement sur les douceurs révolues du passé : nous devons créer ! Seul l'avenir offre un intérêt. En 1930, donc, je terminais mes études d'architecte aux Beaux-Arts, mais, dès ma sortie de l'Ecole, je me suis aperçu que tous, tant que nous étions, nous ne pensions qu'à une chose : acquérir le plus rapidement possible une situation lucrative pour jouir de la vie. Cette soif, très compréhensive chez des êtres ambitieux, n'aurait rien eu de blâmable si elle avait été compensée par un idéal collectif capable de maintenir en nous la plus belle qualité de la jeunesse : l'enthousiasme.

« La politique a essayé de s'en mêler : on a multiplié les partis et répandu des idées de haine sous le couvert d'une amélioration sociale. Il ne semble pas que le résultat soit très extraordinaire... Il l'aurait été davantage si l'on s'était donné la peine d'étudier la manière dont d'autres, bien avant nous, avaient déjà essayé de résoudre un problème qui, à première vue, semble insoluble. Et l'on se serait aperçu que, à toutes les grandes époques de l'histoire du monde, les hommes ont bâti des temples en hommage à la « Divinité ». Je ne connaissais pas plus qu'aujourd'hui, il y a vingt-cinq ans, le vrai visage de la Divinité, mais je savais que l'on avait élevé sur tous les continents des monuments pour remercier un dieu de sa clémence ou l'apaiser avant sa grande colère. Ceci s'est produit avec le Zeus de l'Acropole, le Deus Ignotus d'un Forum ou le Christ d'une ère chrétienne. Et c'est grâce à ce besoin intense de mystique — qui est dans le secret de chaque homme — que nous

pouvons encore admirer aujourd'hui un Parthénon, une basilique romane ou une cathédrale médiévale. Les hommes qui avaient contribué — même pour une part très modeste — à l'édification de ces œuvres admirables, s'estimaient quittes envers le dieu de leur croyance et trouvaient, dans la contemplation de ces amoncellements harmonieux de pierre, un apaisement de leur conscience... La pierre ne dure-t-elle pas plus que les hommes et ne donne-t-elle pas l'illusion étrange de défier la marche impitoyable du temps ?

« Ne croyez surtout pas que c'étaient obligatoirement les prêtres qui entraînaient les foules à la construction de ces monuments comme ils surent les exhorter à de lointaines croisades... Généralement, c'était l'âme de la foule elle-même qui se réveillait : elle sentait l'impérieuse nécessité d'une création grandiose. Ce doit être la véritable raison pour laquelle les cathédrales continuent à jeter une ombre gigantesque et pacifique sur nos cités ?

« ... Et j'ai pensé que si l'on pouvait parvenir à réveiller — dans une période de matérialisme — cette âme populaire qui ne demande toujours qu'à vibrer, on ferait œuvre utile. L'instrument de cette idée ne pouvait être que la plus noble forme de monument : la cathédrale... Mais celle-ci devrait être de conception essentiellement moderne pour répondre à nos aspirations actuelles. Cathédrale pour laquelle, pendant plusieurs années, les corps de métier les plus divers travailleraient.

« Dites-vous bien que plus de cent mille compagnons ont peiné, en deux siècles, sur Notre-Dame de Paris. Pour la construire en dix ans aujourd'hui, comme je vous le disais tout à l'heure, il faudrait — en plus des machines perfectionnées — le triple d'hommes, soit trois cent mille individus. Et quand le dixième de la population d'une ville telle que Paris travaille pour une même œuvre, c'est toute la ville qui communie dans la même foi. Quand cette ville se trouve être la capitale de la France, c'est le monde entier qui s'associe pour créer. Voilà bien la seule véritable union par le travail... Malheureusement, je devais être trop jeune quand naquit en moi cette idée ! Elle était belle mais elle faisait peur. La jeunesse est toujours un peu effrayante pour ceux qui l'ont perdue... Quand je tentais d'exprimer mon rêve à mes professeurs, ou même à quelques-uns de mes camarades des Beaux-Arts, on me riait au nez... Depuis, un quart de siècle a passé : on ne se moque plus trop de moi parce que mes

cheveux ont blanchi, mais quand je passe quelque part — en révélant mes projets et en n'apportant pour tout bagage que ma grande illusion de cathédrale — on chuchote derrière moi, on me désigne du doigt et on me classe volontiers dans la catégorie des illuminés inoffensifs qu'il ne faut pas contrarier. Voilà à peu près où j'en suis aujourd'hui, monsieur...

« Rabirotff écoutait son étrange visiteur avec stupéfaction. Jamais — le financier en était sûr — de semblables propos n'avaient été tenus dans son bureau ! C'était presque incroyable qu'un homme tel que lui, pour qui le temps n'était que de l'argent, perdît des minutes précieuses à écouter cet inconnu qui semblait vouloir lui donner une leçon de haute morale. Et cependant ! « Monsieur Fred » continua à mâchonner son deuxième cigare de la matinée sans même tenter d'interrompre André Serval. Lui aussi commençait à être subjugué par le pouvoir magnétique de son étrange visiteur qui poursuivait de sa voix douce :

« — Je ne crois pas être seulement un rêveur, monsieur Fred... Mes amis ou camarades se sont tous trompés sur moi. Vous, qui êtes un homme pratique, serez rapidement de mon avis... En effet, avoir une idée n'est pas tout, il faut la réaliser. La réelle difficulté était que la mienne paraissait trop vaste : une cathédrale ne se mesure ni dans le temps ni dans l'espace... Ses flèches peuvent être moins hautes que la tour Eiffel ou qu'un building new-yorkais mais cela importe peu : elles crèveront quand même le firmament par l'Idée qu'elles représentent ! Et ses fondations ne s'agrippent-elles pas aux entrailles de la terre ? Comme pour le chêne du fabuliste, le faite de ma cathédrale pourra atteindre les cimes les plus sublimes alors que sa base rejoindra toujours l'empire des morts...

« ... Pour mettre mon projet à exécution, il était d'abord indispensable que je pusse gagner ma vie : je me suis fait dessinateur industriel. Je le suis toujours. C'est une honnête profession qui me permet de suffire amplement à mes besoins. Dès le début, j'ai voulu conserver intact mon métier d'architecte et tout ce que j'avais appris aux Beaux-Arts pour le consacrer exclusivement au travail d'édification de ma cathédrale. Je pense qu'il ne faut pas gâcher ses connaissances en les employant pour de petites choses quand on rêve de les appliquer à une grande ! Aussi ai-je travaillé, dans le silence et dans un secret

absolu, après avoir étudié pierre par pierre, morceau par morceau, la structure et l'armature de toutes nos cathédrales de France. Ce fut dur : les déplacements coûtent cher et mes moyens étaient réduits. Plus d'une fois — et ne croyez surtout pas que je m'en plaigne ! — il m'est arrivé de me contenter d'un frugal repas quotidien pour pouvoir acheter les ouvrages techniques dont j'avais absolument besoin. J'ai même étudié avec soin certains romans... Peut-être avez-vous lu Notre-Dame de Paris, monsieur Fred ?

« — C'est intéressant ?

« — Prodigieux ! La cathédrale y vit...

« — De qui est-ce ?

« — D'un poète assez peu connu dans le monde des affaires... Puisque vous ignorez le père Hugo, je suppose que vous n'avez jamais entendu parler d'un certain Huysmans ?

« — Ce n'est pas un nom français.

« — Ce fut cependant un grand bonhomme de chez nous qui a écrit d'admirables pages sur Notre-Dame de Chartres.

« — En somme, vos cathédrales semblent avoir plus intéressé les hommes de lettres que les businessmen ?

« — Elles ont passionné toutes sortes d'individus... Je n'ai rien d'un homme de lettres et je n'aspire pas à devenir financier, mais je rêve quand même d'en construire une ! Elle n'existera ni dans un livre ni en Bourse : elle sera réelle, solide, durable, en bonnes pierres de France.

« — Savez-vous que je commence à vous admirer ?

« — Vous auriez tort, monsieur... Seule l'œuvre est admirable, l'homme qui l'exécute ne compte pas... L'homme disparaît toujours, l'œuvre reste parfois.

« — Et comment vous y êtes-vous pris pour mener à bien votre projet ?

« — Hélas ! je n'ai pas encore réussi ! Mais j'y arriverai... J'estimais avoir accumulé assez de connaissances et surtout avoir étudié à fond le problème de cette construction quand la guerre de 1939 éclata. Je n'en suis revenu qu'après quatre années et demie — il y a deux mois exactement — grâce à un échange de prisonniers fait sous les auspices de la Croix-Rouge. Cette longue attente dans un stalag fut peut-être moins pénible pour moi que pour d'autres : mon rêve me soutenait... Je savais que je ne disparaîtrais pas avant de l'avoir réalisé. J'avais confiance... Puisque la Providence m'a protégé, c'est donc qu'elle voulait ma réussite ! Je sens bien, depuis mon retour, combien les hommes — mes camarades de misère — n'ont plus qu'une idée : s'étourdir pour oublier. Cette nouvelle soif de jouissance, qui est normale après des années d'horreur, justifie encore plus ma cathédrale Saint-Martial.

« — Pourquoi ce nom de saint bizarre et assez peu répandu ?

« — On voit, monsieur, que vous ne connaissez pas le centre de la France... Saint Martial est très vénéré dans le limousin et en Dordogne.

« — Je vous crois volontiers mais quelle raison avez-vous d'en faire le patron d'une future cathédrale parisienne ?

« — Parce qu'il vint de Rome en même temps que saint Denis pour évangéliser la Gaule et qu'une pieuse tradition veut qu'il ait fait partie des soixante-douze disciples. Ses historiographes prétendent même qu'il fut le jeune homme portant la corbeille où se trouvaient les cinq pains d'orge et les deux poissons quand Jésus fit le miracle de la multiplication... Je crois sincèrement que, sous son patronage, le rayonnement de ma cathédrale se multipliera à l'infini... Ne sera-t-elle pas la cellule spirituelle qui en engendrera des milliers d'autres ? N'apportera-t-elle pas, pendant toute la durée de sa construction, le pain du travail à d'innombrables familles d'artisans et d'ouvriers ? Le nom de Martial enfin n'évoque-t-il pas la virilité ? N'est-il pas débordant de force et de soleil ? Et je veux que ma cathédrale soit gaie, inondée de lumière... La piété et le recueillement, tels que je les imagine, ne doivent jamais être imprégnés de tristesse.

« — La plupart des cathédrales sont cependant assez sombres ?

« — Elles ne sont jamais lugubres.

« — Auriez-vous l'intention de faire construire un monument de style gothique ?

« — Pas le moins du monde ! La cathédrale Saint-Martial sera moderne, mais en pierre de taille. Le ciment armé est une matière froide, sans âme, sans chaleur, incompatible avec la spiritualité des lieux sacrés. La meilleure preuve en est que l'on a jugé nécessaire de doter d'un revêtement intérieur de pierre la plupart des églises construites ces derniers temps : seules leur structure et leur armature sont en ciment. La pierre reste pieuse dans toutes les religions. Voyez comme les temples en bois sont rares, même dans les pays nordiques ! Les druides eux-mêmes n'immolaient-ils pas les vierges sur la pierre sacrée des dolmens ? J'en arrive à croire que seule la pierre habille un édifice.

« ... Cela ne gênera en rien d'ailleurs le modernisme de mon œuvre : les cathédrales n'ont-elles pas été toujours de leur époque ? Tellement même que la durée interminable de leur construction y a introduit des styles différents. Et cette diversité de styles sur un même édifice fournit des repères. La pierre date encore plus que la mode.

« ... Enfin ma cathédrale bénéficiera de tous les progrès de la technique moderne. Son acoustique sera calquée sur celle des grandes salles de concert : nous éviterons soigneusement tous ces « angles muets » des anciens sanctuaires dans lesquels se perd le son. Les orgues seront, bien entendu, électriques et dotées des innombrables ressources de clavier que l'on ne trouve guère que dans les orgues des cinémas américains. Pourquoi le progrès dans ce domaine ne serait-il appliqué qu'à des salles profanes ? Des projecteurs à teinte variable, créant une lumière indirecte et presque irréelle, répandront une sorte de spiritualité lumineuse... Au moment de l'Elévation, le maître-autel sera soulevé par un système hydraulique pour que les foules puissent contempler l'hostie... La chaire du prédicateur sera orientable vers telle ou telle partie de la nef pour que la voix de l'orateur, amplifiée par des haut-parleurs invisibles, puisse porter directement sur chaque fidèle...

Mais, en dépit de tout ce modernisme, ma cathédrale sera pieuse : le génie de l'homme n'y apparaîtra que pour mieux aider au recueillement. Il faut que ceux qui contempleront cette œuvre dans quelques siècles sachent qu'elle

représentait exactement l'architecture et les moyens de notre époque. Je prévois le prolongement d'une ligne du métropolitain déjà existante pour permettre aux foules d'accéder facilement à l'édifice. La station devrait même s'appeler *Saint-Martial*.

« — Je vois, monsieur Serval, que vous n'omettez aucun détail ! Vous semblez posséder un sens inné de l'organisation ? Et où, finalement, avez-vous l'intention de placer cette cathédrale, à Paris ?

« — Il n'y a qu'un endroit possible, mais ceci doit rester encore mon secret : je ne pourrai vous le livrer que lorsque j'aurai eu des preuves tangibles de votre aide. Les choses d'ailleurs seront assez compliquées : il faudra exproprier pas mal de monde, racheter des terrains, s'entendre avec la ville, faire quelques mécontents... mais cela est sans grande importance : il y a toujours des gens qui se dressent contre les créateurs ! Le choix de cet emplacement idéal est assujéti à une foule de considérations dont la première sera de ne pas empiéter sur le double rayonnement de Notre-Dame et de la basilique du Sacré-Cœur. Vous ignorez peut-être que l'orientation d'une cathédrale répond à des lois immuables ? Avec son chœur, son transept, sa nef et ses tours, la cathédrale est une croix tournée vers l'Orient, peut-être même vers Jérusalem, mais ce n'est pas certain.

« — Ne craignez-vous pas que l'ensemble ne prenne figure de caravansérail ?

« — Les cathédrales ont toujours été un peu cela : voyez cette splendeur d'Albi, cathédrale en pierre rouge, fortifiée, où les populations apeurées venaient se réfugier en priant pour la victoire de la foi éternelle sur ceux qu'elle considérait comme des mécréants. Pensez à la Giralda de Séville, tour sainte au sommet de laquelle les chevaliers pouvaient, grâce à une pente douce intérieure, monter au galop de leurs pur-sang... Les foires et les marchés de nos villes ne s'installent-ils pas le plus souvent à l'ombre des sanctuaires auxquels ils font une couronne de vie colorée et intense ?

« — Vos plans sont prêts ?

« — N'est-ce pas nécessaire ?

« — Il ne vous reste donc plus qu'à vous mettre à l'œuvre ?

« — C'est là que se pose la question financière...

« — Parlons finances : c'est mon domaine. Je m'y sentirai plus à l'aise qu'au milieu de toutes vos considérations idéologiques ou humanitaires... Notez bien que je les estime à leur juste valeur : il fallait bien d'abord l'Idée, n'est-ce pas ? ensuite on essaie de la réaliser... C'est pour cela qu'il faut de tout dans ce bas monde : des poètes comme vous et des financiers comme moi ! Nous étions destinés à nous rencontrer un jour ou l'autre, monsieur Serval... Et ce sera de cette étroite collaboration seule que pourra naître la cathédrale Saint-Martial.

« — Je tiens d'abord à vous préciser que, personnellement, je ne demande pas un centime pour moi, n'ayant aucun besoin personnel. Je vis dans une sorte d'atelier, rue de Verneuil, du seul fruit de mon métier de dessinateur industriel.

« — Mais le produit de vos quêtes ?

« — Pendant les dix premières années, de 1930 à 1940, j'ai pu amasser une véritable petite fortune en allant — à chaque fois que mon travail me laissait quelques heures de répit — de restaurant en restaurant, d'hôtels en palaces, de dancings en boîtes de nuit, de maison en maison, de palier en palier... Vous, qui êtes financier, n'avez pas idée comme la quête peut être lucrative, surtout dans les lieux où il y a beaucoup de monde ! Les hommes qui se sentent observés éprouvent un tel besoin de paraître généreux devant leurs concitoyens ! Quand je me suis trouvé seul, face à face avec l'un d'eux, ce fut parfois difficile : l'égoïsme et la méfiance reprenaient le dessus... Evidemment, ce que j'ai pu amasser pendant cette période ne va pas sembler considérable à un homme de votre envergure, habitué à brasser de grosses sommes... Mais enfin j'ai tout de même la fierté de vous avouer que j'ai pu mettre alors de côté trois millions, gagnés franc par franc : cela représente un nombre impressionnant de kilomètres à pied dans Paris et de marches d'escaliers gravis dans tous les quartiers. Ce ne furent pas toujours les quartiers les plus riches, tels que le VII^e, le VIII^e, le XVI^e ou le XVII^e qui se montrèrent les plus généreux ! Si vous saviez comme Grenelle, Belle-ville ou Ménilmontant peuvent avoir du cœur !

« ... Je conserve précieusement cet argent : il représente la première goutte qui, ajoutée à des milliers d'autres, fera un jour déborder la corne

d'abondance nécessaire pour créer une belle œuvre.

« — Et quelle est la somme globale que vous jugez nécessaire pour la terminer ?

« — Si notre pauvre monnaie voulait bien rester stable, je vous répondrai qu'au taux actuel du franc, il faudrait environ une dizaine de milliards...

« — C'est évidemment un chiffre !

« — Quand on a la foi dans ce que l'on entreprend, l'argent ne compte pas.

« — Et vous avez en France un vieux dicton que vous me paraissez appliquer scrupuleusement : « Seule, c'est la Foi qui sauve. » Vous devez être dans le vrai, monsieur Serval. Voulez-vous me laisser votre adresse ? Avez-vous le téléphone ?

« — Je ne le ferai installer que lorsqu'il sera indispensable pour commencer le travail efficace. Actuellement, je ne veux grever mon budget par aucune dépense inutile. J'ai aussi la ferme intention de conserver mon poste de commandement dans mon grenier de la rue de Verneuil. Puisque c'est dans ce cadre assez modeste que l'idée de l'œuvre a mûri en moi, il n'y a aucune raison pour que ce ne soit pas de là que partiront tous les ordres d'exécution.

« — Vous comprendrez, cher monsieur Serval, qu'il me faille quelques jours de réflexion. Rassurez-vous : ce ne sera pas long ! J'ai la juste réputation d'être l'homme des décisions rapides... Seulement, aujourd'hui, vous m'avez un peu grisé par cette première description de votre cathédrale... Il faut que moi aussi je m'habitue à l'idée... Je vous ferai signe prochainement. Dites-vous bien que, de toute façon, votre projet m'intéresse...

« Monsieur Fred avait cessé de mâchonner son cigare et s'était levé. L'homme aux cheveux blancs l'imita et se dirigea vers la porte sans lui tendre la main. Au moment de sortir, il se retourna pour déclarer :

« — J'approuve, monsieur, cette sage méditation dans laquelle vous allez vous plonger. Et je suis persuadé qu'avec le temps vous vous

apercevrez que mon projet n'est pas du tout une utopie. Il a au moins le mérite d'être honnête. Cela vous changera : vous avez dû rencontrer, au cours de votre carrière, tant d'individus véreux qui vous proposaient de vous intéresser aux affaires les plus insensées ?

« — A qui le dites-vous, cher monsieur Serval ! Grâce à votre présence bénéfique, je viens, pendant une bonne demi-heure, de me retremper dans un véritable bain de jouvence et de pureté ! Vraiment, c'est pour moi une sensation prodigieuse... Même si nous ne devons pas nous revoir, je vous affirme que je n'oublierai jamais votre aimable visite... Mais cela ne se produira pas ! Aussi je vous dis : à bientôt !

« Ce fut l'au revoir de « Monsieur Fred ».

*

« La conversation du déjeuner qui suivit, entre le financier et sa belle amie, roula exclusivement sur André Serval.

« Evelyne était loin d'être sotte. Elle possédait aussi cette sensibilité excessive qui semble être l'apanage de ceux qui ont souffert dans leur enfance et elle suppléait à un manque certain d'instruction par un sens divinatoire extraordinaire. Comme la plupart des femmes, elle se fiait à son instinct ou à une première impulsion qui était presque toujours déterminante de ses actes. Sa vie avait été assez tumultueuse bien qu'elle eût à peine atteint la trentaine : une vie d'aventures mal définies qui s'étaient succédé en cascade et sur lesquelles elle ne semblait pas très désireuse que l'on fît la pleine lumière. Tout le monde se doutait que Rabirot n'était pas son premier commanditaire, qu'il y en avait eu beaucoup d'autres mais personne ne pouvait donner de précisions. Il fallait à Evelyne un peu d'ombre sur son passé...

« C'était vraiment sa liaison avec le financier qui avait mis en vedette cette femme belle et inquiétante.

« Après avoir écouté son amant avec attention, Evelyne suggéra d'une voix suave mais persuasive à laquelle « Monsieur Fred » ne résistait que difficilement :

« — Cet homme est un véritable illuminé mais on devine, d'après ce que vous me racontez de l'entrevue de ce matin, qu'il a une croyance absolue dans cette cathédrale qu'il considère déjà comme étant « son » œuvre... Et vous verrez qu'un jour ou l'autre — comme tous ceux qui ont la foi et comme beaucoup de demi-fous — il atteindra son but. Pourquoi ne pas utiliser une pareille force de la nature ? Pourquoi ne pas canaliser habilement cet enthousiasme vers quelque chose de pratique dont vous pourriez tirer, non seulement de substantiels revenus mais aussi de sérieux avantages ? N'avez-vous pas eu, ces derniers temps, quelques petits ennuis dont il ne serait pas inutile d'effacer le souvenir, Fred ? Ce serait même très bien si vous preniez l'apparence d'un grand brasseur d'affaires, au cœur généreux, qui n'hésite pas à s'intéresser à quelque chose de noble et vaguement national, dans un but philanthropique ? Votre standing en serait considérablement amélioré ! Et qui sait ? Cette cathédrale-fantôme vous vaudrait peut-être le ruban rouge ? Qu'en pensez-vous ?

« — J'avoue que cette distinction honorifique ne serait pas pour me déplaire... Je pense aussi, Evelyne, que vous raisonnez comme une déesse ! Votre sens des affaires commence à s'affiner...

« — Comment en serait-il autrement, chéri, vivant en votre compagnie ? Vous êtes un excellent professeur...

« Elle souriait en prononçant ces dernières paroles : un sourire fait de toute la séduction du monde... Mais elle ne pensait pas un mot de tout ce qu'elle venait de dire. Si elle s'efforçait d'entraîner « Monsieur Fred » dans ce qu'elle appelait déjà, avec son esprit pratique, « l'aventure de la cathédrale », c'était pour un tout autre motif que le souci de faire acquérir une respectabilité à son commanditaire... La raison qui avait poussé la jeune femme à agir ainsi était beaucoup plus impérieuse, plus féminine aussi : la belle Evelyne ne pensait plus qu'à l'homme aux cheveux blancs. Depuis qu'elle l'avait vu, pour la première fois de sa vie, la veille au soir, elle avait tout essayé pour se persuader qu'elle se trompait, que c'était elle qui devenait folle... Mais il n'y avait rien à faire : sa folie même la comblait de joie. Jamais chose pareille ne lui était arrivée : c'était le coup de foudre insensé, immédiat, avec tout ce qu'il comportait de délicieusement imprévu et de ridicule... Elle, Evelyne — l'un

des plus beaux mannequins de la capitale, la fille la plus richement entretenue, la femme la plus enviée et la plus désirée —, tomber brusquement amoureuse d'un personnage dont l'originalité était plus qu'inquiétante ! Un homme sans fortune qui quêtait pour un monument n'existant que dans son imagination... Un visionnaire qui ne rêvait que de cathédrale ! Tout cela était incroyable et cependant...

*

« Après le repas, « Monsieur Fred » décrocha une dizaine de fois l'appareil téléphonique et parla, avec force gestes qu'Evelyne était seule à voir, avec des interlocuteurs dont les noms Benarsky, Reurner, Krasfeld, Sylvio Perara et Peter Loeb auraient été difficiles à prononcer pour une bouche exclusivement française. A tous, le financier fixa rendez-vous pour l'après-midi même, à son bureau.

« La réunion fut longue et mystérieuse. Evelyne ne voulut pas y assister, estimant qu'il serait beaucoup plus habile de rester dans l'ombre de « Monsieur Fred » pour pouvoir aider efficacement l'homme dont le visage la hantait.

« Après avoir raconté à tous ces messieurs l'étrange conversation qu'il avait eu quelques heures plus tôt avec André Serval, Rabirotff déclara :

« — Si j'ai jugé bon, chers amis, de vous mettre au courant du projet saugrenu de ce bonhomme, c'est parce que j'estime que cette cathédrale-fantôme peut nous servir à tous de source inépuisable de revenus si nous savons commercialiser l'idée sans, naturellement, paraître le faire... Lequel d'entre nous n'a pas quelques peccadilles sur la conscience ? Toi, par exemple, Benarsky, ne dois-tu pas te faire pardonner l'affaire des monts de piété ? Toi, Krasfeld, tu pourrais enterrer à jamais la désastreuse impression laissée par ta soie artificielle... Quant à notre excellent Sylvio Perana, il ne serait pas fâché que l'on ne parlât plus d'une certaine agence dite « cinématographique », un peu trop accueillante pour les jolies figurantes que l'on expédiait tourner à l'étranger des films d'un genre assez spécial... Tout cela, n'est-ce pas, doit être oublié et je n'insisterai pas pour tous les autres amis qui ont bien voulu répondre à mon appel : pourquoi

remuerais-je une boue inutile ? Le plus important n'est-il pas que nous soyons tous là et qu'aucun de nous n'ait été vraiment inquiété ?... Et pour vous montrer que je ne me pose pas en censeur ou en justicier, je n'hésite pas à vous confier que, moi aussi, je me sens pris subitement d'une soif inextinguible d'honorabilité !

« ... Aussi serais-je tenté de croire que la cathédrale de notre héros me semble être le tremplin idéal pour nous lancer tous — donnant ainsi un magnifique exemple de solidarité entre hommes d'affaires — dans la voie de nouvelles entreprises. Bien entendu, nous nous mettrons sous la protection de ce bon saint Martial. C'est le cas de le dire : le pavillon couvrira la marchandise !

« ... Réfléchissez, messieurs : la construction seule de cette cathédrale demandera au minimum dix années d'après les propres affirmations de celui que nous appellerons désormais entre nous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, son « animateur »... Dix années ? Ce peut être interminable pour peu que les entrepreneurs — et nous pouvons leur faire confiance sur ce point ! — fassent durer « le plaisir de bâtir » un peu plus longtemps... Comptons donc un minimum de quinze années pour la construction proprement dite. Celle-ci devra être précédée de travaux préliminaires pendant lesquels auront lieu les études détaillées de plans et d'établissement des devis. Ajoutez-y les opérations immobilières qui seront, sans aucun doute, nécessaires pour l'achat du vaste terrain, les discussions avec la ville et le gouvernement, les mille et une démarches pour obtenir toutes les autorisations dans les ministères intéressés, l'admirable paperasserie administrative, même l'accord avec les autorités religieuses... Tout cela demandera beaucoup de temps ! Je ferai mon possible pour que cette période préparatoire, fructueuse entre toutes puisqu'elle permettra à votre génie des affaires de donner libre cours à son inspiration, dure un minimum de dix autres années. Ce qui nous laisse donc déjà un joli total de vingt-cinq années avant que des importuns ne s'avisent de mettre sérieusement le nez dans nos comptes... Je vous certifie dès maintenant que le dénommé André Serval en est totalement incapable : ce n'est qu'un poète, messieurs... C'est tout dire ! Et je suis persuadé que, dans un bon quart de siècle, nous aurons tous réussi à mettre suffisamment d'argent de côté pour voir venir et qu'en tout cas nous

aurons eu le temps de prendre le large...

« ... Que dirais-tu, mon cher Krasfeld, toi le grand spécialiste des questions immobilières, si l'on te confiait le soin de négocier l'achat du terrain nécessaire ? Un terrain de cette dimension en plein Paris, ne se trouve pas aisément aujourd'hui ! Il faudra presque sûrement acheter plusieurs immeubles, peut-être même modifier la physionomie de tout un quartier... Il y aura quelques bonnes expropriations, pas mal de spéculations et de substantielles commissions... Et toi, mon cher Reumer, nous serions enchantés de penser que tu prends ta part du gâteau si tu as la mission de passer les marchés avec les entrepreneurs... Quant à ce raffiné de Sylvio, son goût instinctif pour les jolies femmes et le commerce de luxe semble le désigner tout naturellement au poste prestigieux de directeur artistique.

« — Directeur artistique ? demanda Sylvio Perana avec méfiance.

« — Mais oui... Tu passeras les commandes de chasubles précieuses, d'ornements brodés, de candélabres en or massif, d'encensoirs incrustés de pierreries, d'oriflammes, de bannières, de statues, de bougies colorées, que sais-je encore, bref, tu auras ta ristourne sur tout le petit détail...

« — Et toi, qu'est-ce que tu te réserves pour te montrer aussi généreux ? demanda Peter Loeb.

« — Pas grand-chose, répondit « Monsieur Fred » avec humilité... Simplement l'organisation financière de l'ensemble... Vous reconnaîtrez que c'est la partie la plus délicate de l'affaire : il faut du doigté, beaucoup de doigté ! Ne suis-je pas le mieux qualifié pour cette branche d'activité ?

« Il n'y eut pas de protestations. « Monsieur Fred » en conclut que tout le monde s'inclinait devant sa compétence et il fut satisfait.

« — Tout cela est très joli, objecta cependant Benarsky, mais nous ne serons pas seuls « dans le coup ». Il y aura toujours ton illuminé qui risque de nous gêner ! D'après la description que tu nous en a faite, j'ai très peur qu'il refuse de « marcher » dans nos combinaisons.

« — Il faudra bien qu'il marche ! déclara « Monsieur Fred » avec le plus

grand calme. Laissez-moi faire : ce n'est qu'un enfant ! Ses capacités financières sont nulles et il est trop poète pour ne pas croire à la pureté d'intention d'honnêtes commerçants, tels que nous, qui venons l'aider spontanément... Depuis le temps que ce bonhomme vit son rêve, rien ne pourra plus le réveiller ! Il sera l'intermédiaire idéal entre nous et la foule des donateurs ou des souscripteurs. Dans ce genre d'affaires, il faut toujours un cobaye qui sert à « appâter » ou qui endosse toutes les responsabilités si les choses tournent mal.

« ... Pendant la période préparatoire — la plus importante pour nous puisqu'elle nous permettra de passer les contrats — je vous promets qu'André Serval sera très occupé et n'aura pas le temps d'examiner notre comptabilité. Il n'en a d'ailleurs aucune envie, l'excellent homme!... Ensuite, s'il devenait trop gênant, il faudrait bien nous résigner à le faire disparaître...

« — De l'argent ? demanda Reumer.

« — Il n'accepterait pas un centime ! C'est ennuyeux : il paraît honnête ! Sa disparition ne pourra être que réelle mais nous essaierons de l'éviter et, de toute façon, nous ne recourrons à cette extrémité que le plus tard possible... Je vous signale qu'il faut faire très attention : officiellement, c'est lui le seul moteur. Nous avons besoin de cet André Serval jusqu'à ce que « ça » tourne rond. Vous avez tous bien compris la nuance ?

« La fin de la réunion se déroula dans l'atmosphère la plus cordiale. Les modalités financières de « départ » furent traitées en tenant compte du vieux principe qui veut que l'argent attire l'argent. Il fut décidé que le capital social de la *Société d'Etudes de la Cathédrale Saint-Martial* serait au minimum d'un milliard, soit le dixième des sommes nécessaires à l'exécution de l'œuvre.

« — Nous ne pouvons évidemment pas, précisa « Monsieur Fred », avoir un capital trop réduit au départ : il faut qu'il soit en harmonie avec l'envergure gigantesque de l'entreprise. Le public, qui fera les frais de l'opération, aime à savoir qu'une nouvelle affaire débute avec beaucoup d'argent « Un milliard entièrement versé » fait toujours très bien sur l'entête du papier à lettres, les prospectus publicitaires et les bulletins de souscription.

« — Mais où trouver ce premier milliard ? demanda Krasfeld.

« — Tu ne vas pas me dire que des hommes aussi expérimentés que vous tous ignorez l'art de se procurer l'appât indispensable ? Réfléchissez que, dans cette affaire, vous jouez sur le velours sans aucun risque... Nous sommes dix dans ce bureau : chacun de nous va constituer rapidement un petit groupe financier ou un syndicat qui représentera un apport de cent millions. Etes-vous d'accord ?

« — A condition, répondit Peter Loeb, que nous sachions dans quel milieu prospecter !

« — Mais il est tout trouvé, le milieu... chez les « braves gens » ou ceux qui se considèrent comme tels ! Vous savez tous aussi bien que moi que les appels de fonds en faveur des bonnes œuvres, des lieux de pèlerinage et des nouvelles églises réussissent toujours chez une certaine clientèle ! Pensez aux fameux « Chantiers du Cardinal Verdier » avant cette guerre ou à des films « bien pensants » tels que Monsieur Vincent qui furent financés en grande partie grâce aux souscriptions publiques et aux dons de cercles catholiques. Ce ne sera pas non plus la première fois que la Grande Banque s'intéressera à des entreprises de ce genre ! Débrouillez-vous pour obtenir toutes les autorisations nécessaires et l'appui que les plus hautes personnalités religieuses et même civiles pourront difficilement vous refuser étant donné le but sublime que nous sommes censés poursuivre !

« — N'est-ce pas ce qu'a déjà compris depuis longtemps ton bonhomme lorsqu'il va quêter un peu partout pour « sa » cathédrale ? remarqua Sylvio Perana.

« — Oui mais, comme beaucoup de gens dont le projet est grandiose, il employait des moyens dérisoires pour y arriver. Faire la « quête » n'inspire pas grande confiance au public... Tandis que lancer des souscriptions à l'apparence « Nationale », avec l'appui des banques, donne à tout individu l'impression qu'il fait un grand geste... Croyez-moi, chers amis, nous tenons avec cette cathédrale un excellent filon que nous n'avons qu'à exploiter. Seulement nous devons agir vite ! Combien de temps estimez-vous qu'il vous faille pour réunir chacun vos cent millions ? Personnellement, je sais déjà à

quelles portes m'adresser... Je possède quelques relations très « comme il faut » qui meurent d'envie de faire des « affaires » avec moi. Elles n'ont hésité jusqu'à ce jour que parce que je ne leur parlais que de titres assez banals mais aujourd'hui, c'est différent ! Je leur apporte sur un plateau une nouveauté : une cathédrale ! Rien que cela ! Avouez que c'est original !

« Les futurs « associés » opinaient de la tête à chaque parole de « Monsieur Fred ». Décidément, il était bien le plus adroit ; leur roi incontesté à tous ! Grâce à un nouveau trait de génie de ce grand homme, ils allaient enfin pouvoir terminer en beauté leurs carrières mouvementées. Aussi chacun d'eux déclara-t-il qu'il se faisait fort de trouver la somme nécessaire. « Monsieur Fred » savait qu'il n'y en avait pas un seul à posséder seulement le dixième de cet argent mais il spéculait sur l'incomparable pouvoir de persuasion de ces brillants collaborateurs qui avaient déjà maintes fois fait leurs preuves sur le marché du trafic international. Enfin, on ne se leurre pas entre gens du même acabit ! Le brillant animateur de la réunion conclut, en mâchonnant son cinquième cigare de la journée :

« — Quand on se lance dans une nouvelle entreprise, il faut bien en accepter les risques, sinon les affaires deviendraient fastidieuses.

« Dès que ces messieurs furent partis, il prit le téléphone :

« — Allô ? Evelyne ?... « Ça » se monte... Ils ont tous très bien compris : ce sont des hommes intelligents... Je viens de faire expédier un pneumatique rue de Verneuil, à l'adresse du phénomène, pour le prier de revenir demain matin à mon bureau. C'est une très belle journée, mon petit... Vous avez toujours envie de ces boucles d'oreilles dont vous me parlez depuis quelques jours ? Je vais être très heureux de vous les offrir en remerciement de votre idée lumineuse et, ce soir, je fais retenir une table chez *Maxim's*. Vous devriez convier quelques-uns de nos amis... Qui cela ? Mais le plus de jolies femmes possibles !... Pourquoi pas Christiane ou Jenny ? Il faut que ce soit très gai ; Nous sablerons le champagne pour fêter la naissance de « notre » cathédrale...

*

« Le lendemain matin, André Serval se trouvait à nouveau en présence de « Monsieur Fred ». L'homme aux cheveux blancs était toujours très calme :

« — J'ai reçu votre pneumatique. Pensez-vous avoir eu le temps de réfléchir en une nuit ?

« — Votre projet est tellement grandiose que je n'ai pas pu m'empêcher d'en parler à quelques amis qui me paraissent bien placés pour vous aider. Plus vous me connaîtrez et plus vous vous rendrez compte que j'ai beaucoup d'amis : la vie est si mal faite que l'on ne prête qu'aux riches... J'ai réussi à les convaincre : tous sont véritablement enthousiasmés et ont hâte de faire votre connaissance.

« — Je vous répète, monsieur Fred, que personnellement je ne compte pas. Seule l'œuvre doit drainer les énergies individuelles pour ensuite galvaniser les foules.

« — Mais oui ! J'ai compris votre admirable sentiment... Vous êtes une sorte d'apôtre moderne... Je sais très bien ce que je dis et je n'exagère jamais... Et dire que nous aurions pu ne pas nous rencontrer ! Cela a tenu au hasard qui nous a poussés tous les deux « *Chez Eugène* »... Ne trouvez-vous pas que c'est inouï ? Grâce à cette première prise de contact entre nous — que l'on qualifiera peut-être plus tard d' « historique », la cathédrale Saint-Martial va quitter le domaine de l'esprit et de la chimère, pour entrer dans celui de la sainte réalité. Vous m'avez bien dit que le produit de vos quêtes patientes représentaient environ trois millions ?

« — Oui.

« — Mes amis et moi avons pris entre nous hier soir l'engagement mutuel et solennel de vous aider financièrement jusqu'à ce que l'œuvre soit debout. Il vous faut dix milliards ? Nous les trouverons ! Je vous le garantis mais avant, pour vous permettre de commencer les travaux préliminaires et pour nous laisser le temps de grouper la totalité de ce capital, nous avons pensé — mes amis et moi — qu'il était d'abord nécessaire de constituer une première entreprise d'études que nous pourrions très bien appeler, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, la S.E.C.S.M....

« — Comment dites-vous ?

« — Je reconnais que c'est un peu barbare à prononcer, comme pas mal d'abréviations. En langage clair cette S.E.C.S.M. serait la *Société d'Etudes de la Cathédrale Saint-Martial*. Je trouve que cela ne sonne pas mal et fait

surtout sérieux. N'est-ce pas votre avis ?

« — Je ne sais pas encore, monsieur... Il faudra que je m'y habitue...

« — Comme j'aime cette pondération, monsieur Serval ! Vous prenez votre temps en tout... C'est la seule façon de réussir ! Mais il arrive fatalement un moment où il faut prendre une décision dans un sens ou dans un autre : puisque « nous » voulons construire la cathédrale, il nous faut de l'argent ! Et j'ai la grande joie de vous annoncer que la société d'études représente déjà, à elle seule, le joli capital d'un milliard, c'est-à-dire le dixième du total nécessaire. Vous reconnaîtrez qu'il ne m'a pas fallu trop de temps pour obtenir ce premier résultat concret... Vingt-quatre heures exactement ! N'est-ce pas prodigieux ? Cela promet pour la suite... Vous savez, mon cher Serval — vous me permettez de vous appeler ainsi ? Ce sera tellement plus commode pour les innombrables entretiens que nous serons obligés d'avoir ensemble... Appelez-moi aussi Fred... Ce sera plus cordial — donc, mon cher Serval, vous savez que lorsque nous, les gens d'affaires, voulons vraiment nous en donner la peine, tout marche à souhait !

« — Je reconnais que le résultat de vos premières démarches me semble assez remarquable... J'aurais été bien incapable de l'obtenir aussi rapidement !

« — Parce que vous êtes un artiste ! Et il faut le rester ! Vous êtes même plus que cela : un créateur dans la plénitude de l'appellation... Ce premier milliard va vous permettre de choisir les collaborateurs techniques dont vous avez besoin et surtout de former ces ouvriers spécialisés, dont vous m'avez parlé avec tant de flamme, qui sont indispensables pour mener l'œuvre à bien.

« — Je vais enfin pouvoir reformer dans le plus grand secret des corporations d'artisans !

« — C'est cela : la vieille idée corporative ! Excellente ! Admirable ! Et vous avez mille fois raison : en secret ! Si nous voulons aboutir, il faut beaucoup de discrétion au départ... Par exemple, mes amis et moi nous nous opposons formellement à ce que l'on parle de nous ! Le véritable bien n'est-il pas celui que l'on fait caché ? Nous avons horreur de la publicité tapageuse... Le bâtisseur de cathédrale, c'est vous ! Donc vous seul devez paraître ! Nous

nous contenterons de rester à vos côtés, dans l'ombre, pour pouvoir vous donner les coups d'épaule financiers... Nous serons sans doute les plus obscurs mais loin d'être les moins dévoués de vos collaborateurs... D'ailleurs, quand je dis « nous », c'est très prétentieux de ma part puisque mes amis m'ont délégué les pleins pouvoirs pour les représenter auprès de vous. Oui, nous avons trouvé plus simple de ne pas venir tous vous importuner ! Vous aurez déjà un tel travail ! L'essentiel pour vous est de n'avoir affaire, au point de vue financier qu'à un seul homme : ce sera moi ! Acceptez-vous ?

« — A une condition...

« — Déjà une condition ? Vous n'avez donc pas confiance ?

« — Mettez-vous à ma place, monsieur ! Tout cela me paraît si inespéré, tout est tellement subit que j'ai peine à y croire... La seule chose dont je sois certain est la réussite d'une association où de gros moyens, représentés par vous, sont mis à la disposition de l'honnêteté scrupuleuse. Ne croyez surtout pas que ce soit de l'orgueil de prétendre incarner cette qualité de plus en plus rare à notre époque. Je pense qu'il existe encore des gens honnêtes : malheureusement, faute de ces moyens indispensables, ils sont condamnés à rester dans une regrettable médiocrité et parfois aussi à devenir malhonnêtes ! Ma condition est d'un autre ordre : j'exige que ma voix ait force de loi en ce qui concerne les méthodes de travail et l'architecture de l'œuvre.

« — Mais c'est tout naturel, voyons !

« — Alors, j'accepte.

« Pour la première fois l'homme aux cheveux blancs tendit, sans rien dire, la main à « Monsieur Fred ». Celui-ci fut incapable de lire dans le regard clair de son visiteur et se demanda avec quelque inquiétude, lorsqu'il se retrouva seul dans son bureau, si ces yeux lumineux reflétaient de la confiance ou de la méfiance. »

*

Le rédacteur en chef avait tourné le dernier feuillet remis par son subordonné. Il prit aussitôt le téléphone :

— Allô ? Moreau ?... Je veux la suite !

— Quelle suite ?

— Mais celle de votre reportage sur le demi-fou !

— Il n'y en a pas.

— Comment ?

— C'est-à-dire que je ne l'ai pas encore écrite.

— Et pourquoi ?

— Je n'ai pas pu joindre les deux personnages les plus importants : la belle Evelyne et Duval, le maître appareilleur. Eux seuls peuvent me donner les renseignements indispensables pour écrire une suite qui tienne debout.

— Mais il faut les retrouver, mon ami !

— Ce n'est pas facile, cher monsieur Duvernier... La femme a complètement disparu depuis quatre années... Quant à l'appareilleur, je n'ai qu'un très vague espoir de faire sa connaissance demain...

Le chef des informations entendit un déclic. Il eut beau secouer l'appareil : Moreau avait raccroché.

Contrairement à ce qu'il avait prévu, le rédacteur en chef dormit très mal cette nuit-là et, quand il trouva enfin le sommeil, ce fut pour faire un étrange cauchemar : il vit une cathédrale de style ultra-moderne, construite par un maître d'œuvre qui avait le visage de Moreau et qui lui réclamait sans cesse de l'argent pour le déposer dans un tronc situé sous la statue de saint Martial... Un saint immense, une sorte de robot dont la bouche en pierre s'ouvrait à intervalles réguliers pour répéter une phrase, toujours la même :

— Duvernier, vous n'êtes pas très intelligent. Rabirot l'est plus : il a déjà compris, lui, ce qu'il pourrait tirer de ma cathédrale...

L'ŒUVRE

Moreau venait de pénétrer dans le seul lieu où il avait quelque chance de rencontrer le principal collaborateur et successeur désigné d'André Serval : c'était le cimetière de Bagneux. Après s'être renseigné auprès d'un gardien sur les différentes inhumations qui devaient avoir lieu le jour même, il suivit l'allée centrale. Il allait, jetant de temps en temps un regard sur une inscription dont la banalité était déconcertante. Pour la première fois, depuis qu'il s'était lancé dans l'étrange reportage ressemblant à une enquête, il put réfléchir.

Les allées du cimetière étaient désertes. Les bruits de la grande ville n'y parvenaient que très étouffés : c'était presque le silence. Quelques moineaux et pigeons de Paris sautillaient autour des tombes dont certaines, abandonnées, étaient recouvertes de mousse, envahies d'herbe... D'autres, au contraire, semblaient trop fleuries et donnaient l'impression que de riches familles — dont le nom s'étalait complaisamment sur la concession — s'étaient adressées à des organisations spécialisées dans la décoration mensuelle de sépultures, devant lesquelles aucun des survivants ne prendrait le temps de venir se recueillir. « Pourquoi les gens ont-ils si peu le culte de leurs morts en France ? se demandait le journaliste. Pourquoi transforment-ils ces lieux de repos en sinistres nécropoles ? Pourquoi n'imitent-ils pas les Sud-Américains dont les cimetières restent gais ? »

Au cours d'un reportage qu'il avait fait au Chili, il avait découvert que, dans ce pays jeune, les cimetières sont des lieux de promenade où toute la ville vient le dimanche et les jours de fête. Le culte des morts, là-bas, est exalté de joie, imprégné de soleil : les enfants jouent au bord des tombes, les étudiants arpentent les allées en récitant des vers et les amoureux échangent de doux serments à l'ombre d'un caveau. Une poésie étrange et heureuse plane sur chaque nécropole : les défunts ne doivent pas s'y sentir oubliés puisque les vivants continuent à les associer aux moments essentiels de leur existence. Moreau avait écrit un article sur ce sujet, mais le journal, où il

travaillait à cette époque, avait refusé de le publier sous prétexte que les lecteurs français auraient été choqués d'apprendre qu'un cimetière n'était pas obligatoirement triste.

Quelques années avaient passé et pendant qu'il avançait entre les rangées de tombes de Bagneux, le jeune homme éprouvait brusquement le besoin irraisonné de redonner un souffle de vie à un cimetière de grande ville. Il aurait voulu pouvoir extirper les innombrables secrets enfouis sous chaque dalle pour les dévoiler aux indifférents et réparer un peu par ses articles un oubli qui lui semblait injuste. Il se souvenait aussi de cette féerie où les enfants d'un bûcheron se trouvent abandonnés une nuit, dans un cimetière... Grimpés sur le mur de clôture et profilant leurs ombres noires sur un ciel tourmenté, des chats miaulent à la lune... Les saules et les cyprès, caressés par un vent glacial, prennent l'allure inquiétante de fantômes aux bras immenses... Blottis l'un contre l'autre, les petits ont peur et tremblent... L'un d'eux pousse un cri déchirant... Mais ce cri d'enfant opère un miracle : les chats cessent de miauler, le vent du soir tombe, les arbres reprennent leur immobilité et les tombes semblent disparaître à jamais sous les fleurs.

— Tu vois bien qu'il n'y a pas de morts ! dit le plus grand des enfants.

« L'enfant de la féerie avait raison », pensait Moreau... Il n'y aurait jamais de morts si les vivants se donnaient la peine de les ressusciter souvent dans leurs souvenirs... Il se devait de ressusciter dans l'esprit de millions de gens la figure prodigieuse de l'homme qui avait rêvé de construire une cathédrale.

La vue d'un petit groupe de personnes, réunies pour un dernier adieu devant une tombe, l'arracha à ses étranges pensées. Il y avait là sept hommes debout, tête nue, silencieux, immobiles... Moreau en reconnut six : Dubois, le maître charpentier ; Dupont, le maître verrier ; Legris, le maître ferronnier ; Rodier, le maître sculpteur ; Picard, le maître ébéniste ; Bréal, le maître tailleur. Le dernier personnage lui était inconnu. Il n'y avait pas une seule femme. Les autres assistants de la cérémonie étaient les employés des pompes funèbres. Moreau, qui s'était arrêté à une certaine distance, remarqua qu'il n'y eut pas le moindre discours. Après un long moment de recueillement, pendant lequel la dalle fut scellée, les artisans s'éloignèrent vers la sortie du cimetière. Le jeune homme s'approcha alors de la tombe sur laquelle aucun nom n'était

encore gravé : le Maître d'œuvre venait de retourner à l'anonymat de la terre.

Pendant qu'il restait absorbé dans ses méditations, le journaliste sentit une main se poser sur son épaule et une voix — qu'il reconnut sans même avoir besoin de se retourner — lui dit sur un ton légèrement ironique et assez déplacé en pareil lieu :

— Ce reportage avance, cher monsieur Moreau ?

— Il progresse, inspecteur ! répondit l'interpellé avec calme.

— J'en suis d'autant plus ravi pour vous que, personnellement, je piétine dans ma petite enquête.

Cette fois Moreau se retourna pour regarder Berthet avec surprise avant de lui dire :

— Vous m'étonnez ! Je vous connais trop, ainsi que vos méthodes, pour savoir qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous me racontez... La meilleure preuve que vous « progressez », vous aussi, est votre présence dans ce cimetière. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Je pourrais vous retourner la question, cher monsieur... Mais je m'en garderai bien ! Je préfère croire que vous n'êtes dans ce lieu de repos éternel que parce que vous devez en goûter comme moi la cruelle nostalgie... Ne vous défendez pas, monsieur Moreau ! Avant d'être un excellent journaliste, vous êtes d'abord un rêveur et un poète... J'aime beaucoup les poètes : leur imagination leur fait découvrir des sentiers inconnus dans lesquels ils nous entraînent... Au fond, les policiers qui sont des êtres trop terre à terre, devraient suivre les poètes... Ne le pensez-vous pas ?

— Pardonnez-moi de vous répondre avec franchise, mais vous me faites plutôt l'effet d'un rapace qui s'acharnerait sur un cadavre ?

— La comparaison n'est pas flatteuse ! Je sens qu'elle vous est directement inspirée par la grande amitié que vous me portez... Mais vous reconnaîtrez quand même que je m'acharne moins sur le défunt que ne l'a fait celui qui lui a logé dans le corps tout le contenu d'un chargeur de revolver ?

— Et vous pensez que ce criminel viendrait rôder autour de la tombe ?

— Pourquoi se gênerait-il ? Quand on a mis un tel acharnement à supprimer un homme, on doit éprouver un étrange sentiment de satisfaction à le savoir sous terre !

— Vous estimez donc que votre visite ici n'est pas inutile, inspecteur ?

— Tout est utile dans nos métiers respectifs, cher monsieur Moreau. Tout peut servir!... Mais comme j'ai pour vous une réelle estime, je puis vous affirmer que nous n'avons plus rien à faire ici, vous et moi... Je vais même vous donner un conseil : parmi ces hommes qui s'éloignent, il y en a un qui vous passionnera : le dénommé Duval. Je ne vous parle pas des autres puisque je sais que vous avez déjà fait leur connaissance.

— Je constate avec plaisir que vous me faites suivre !

— Toute personne qui s'intéresse actuellement à André Serval m'intéresse...

— Vous allez peut-être me dire que c'est moi qui l'ai tué ?

— Non, mais je puis vous conseiller d'être prudent... Comme la mienne, votre profession a ses risques ! Vous foncez trop vite, jeune homme ! Vous vous lancez dans l'aventure un peu à l'aveuglette, parce que vous voulez à tout prix y trouver la matière d'un reportage sensationnel. Notez bien que, sur ce point, vous n'avez pas tort : cette fois, l'histoire sort de la banalité... C'est très bien aussi à vous d'être empoigné par la fièvre professionnelle : si j'étais votre rédacteur en chef, je vous féliciterais, mais comme la raison essentielle de mon métier est la protection de mes concitoyens, je suis obligé de vous crier : « Casse-cou ! »

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il existe peut-être un individu, ou même plusieurs qui ne tiennent pas du tout à ce qu'un jeune blanc-bec tel que vous se mette à fouiller dans le passé d'une cathédrale-fantôme. Croyez-vous aussi que les collaborateurs de cet André Serval désirent tant que cela que votre enquête soit publiée ? Quand

vous les avez questionnés les uns après les autres, vous ne vous êtes donc pas aperçu que tous ces bonshommes se montraient excessivement prudents dans leurs réponses ? Et vous ne vous êtes pas dit qu'il y avait peut-être une raison à ce mutisme organisé, une raison qui se nomme la peur ?

— La peur de quoi ?

— De subir à leur tour le même sort que leur chef vénéré...

— Vous croyez sérieusement ?

— Dans le domaine de la police criminelle, on peut s'attendre à tout...

— Je vous remercie, inspecteur, pour ces conseils de prudence, mais je suis bien décidé à n'en tenir aucun compte ! Comme vous le disiez tout à l'heure, j'accepte les risques du métier...

— Tel que je crois vous connaître, j'ai tout lieu de craindre que vous ne fassiez ce que vous dites ! C'était la raison pour laquelle je ne vous ai pas fait « filer », contrairement à ce que vous pourriez croire, mais plutôt « protéger » à votre insu par un ange gardien... Avouez qu'il a su être discret. Vous, dont le métier est d'observer, vous n'avez même pas pu déceler sa présence pendant vos pérégrinations parisiennes de ces derniers jours.

— Et vous en faites autant pour chaque reporter qui s'occupe actuellement de l'affaire Serval ? Bientôt vous n'aurez plus de subordonnés ! Tous vos anges gardiens doivent être mobilisés ?

— Détrompez-vous, jeune ami ! J'ai pour principe de ne faire protéger que les garçons intelligents... Les autres peuvent bien aller à tous les diables ! Et vous êtes dans l'erreur la plus complète en croyant que vos confrères continuent à se passionner comme vous pour cette affaire ! Après avoir donné, dans leurs « canards » respectifs, le compte rendu de la découverte du crime rue de Verneuil, ils se sont bornés pour la plupart à terminer leurs papiers en disant : « L'enquête suit son cours... » Petite phrase-cliché qui est bien commode pour clore momentanément le débat et passer à un autre sujet de reportage !... Savez-vous que vous êtes à peu près le seul journaliste qui continue à s'acharner sur cette affaire ?

— Je l'espère bien ! Aussi je vous demande de ne plus me faire « protéger » selon votre expression... Cela risquerait d'attirer l'attention... Je préfère opérer tout seul ! Je suis assez grand pour me défendre.

— C'est bien ! Il sera fait selon votre désir dès maintenant... Je vous promets que plus personne ne s'occupera de vous ! Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance et à vous conseiller de rejoindre au plus vite le sieur Duval qui atteint en ce moment avec ses camarades la sortie du cimetière... Dépêchez-vous si vous ne voulez pas qu'il disparaisse en ville ! Quand il vous aura échappé, vous aurez un mal infini à le retrouver... Vous avez dû vous apercevoir que ses amis n'étaient pas très bavards lorsqu'il s'agissait de donner son adresse ?

Avec sa sollicitude exagérée, cet inspecteur finissait par devenir sérieusement agaçant. Aussi Moreau jugea-t-il habile de répondre :

— Pour une fois, votre flair vous a induit en erreur... Ce Duval ne m'intéresse pas ! Au revoir !

— A bientôt, cher monsieur Moreau ! Je suis convaincu que nous nous retrouverons encore dans cette affaire : nos chemins se croiseront obligatoirement et ce sera toujours pour moi une joie de vous dire un petit bonjour au passage...

Le jeune homme se dirigea vers la sortie d'un pas qu'il s'efforça de rendre le plus naturel possible. Il ne voulait surtout pas avoir l'air, aux yeux de Berthet qui continuait à l'observer de loin, de se hâter, mais en réalité il était furieux. Cet « à bientôt ! » lancé par une voix moqueuse sentait le défi... Partout il était devancé — lui qui s'était cru plus adroit que tous les autres — par le policier retors dont il détestait l'ironie.

Au moment où il franchissait la porte du cimetière, il aperçut le groupe de collaborateurs d'André Serval qui se dirigeait vers l'embouchure du métro. Avant de les suivre, il se retourna pour voir si l'un des hommes de Berthet ne l'avait pas pris en filature. Il ne vit personne. L'inspecteur était encore dans le cimetière. Moreau en profita pour dévaler à son tour l'escalier du métro. Pendant qu'il prenait son billet, il constata que les six hommes

qu'il connaissait prenaient une direction diamétralement opposée à celle qu'avait choisi Duval : ils s'étaient séparés sans paraître avoir échangé une seule parole.

Après une courte hésitation, le jeune homme prit la décision de suivre l'homme avec lequel il n'avait pas pu encore s'entretenir et il s'engouffra dans le même wagon que lui. Au moment où les portes automatiques se refermèrent, il pensa que l'inspecteur aurait triomphé de le voir ainsi... Car ce Berthet avait exactement deviné ce qui empêchait Moreau de continuer son reportage : l'impossibilité où il avait été de faire parler le maître appareilleur. C'était à croire que le policier avait déjà lu les premiers feuillets que le jeune homme avait remis à son rédacteur en chef. Une indiscretion avait-elle été commise ? Moreau ne le croyait pas : Duvernier était un personnage odieux mais respectueux des règles sacrées de la profession. Ce devait simplement être le « flair » de l'inspecteur qui lui avait fait lire à distance dans la pensée du reporter comme dans un livre ouvert... La prochaine fois qu'il rencontrerait Berthet, celui-ci lui dirait — Moreau en était sûr : « Maintenant, jeune homme, que vous avez fait connaissance avec Duval, il vous faut retrouver la femme rousse ! Mais comme vous m'avez dit que vous préféreriez opérer seul, je ne vous donnerai aucun renseignement à son sujet... Bonne chance ! »

Ce ne fut que quand la rame eut démarré que Moreau cessa de penser au policier exécré pour étudier la physionomie de l'homme qu'il suivait sans savoir encore comment se terminerait l'étrange promenade.

Duval ne devait guère dépasser la cinquantaine : son visage, son regard, sa silhouette étaient quelconques. Aucun trait saillant ne dominait : l'homme incarnait le type même du Français moyen auquel nul ne prête attention et que l'on trouve reproduit sur des centaines de milliers d'individus. Cette absence totale de personnalité physique était même assez décevante : Moreau en arrivait à se demander comment un homme de l'envergure d'André Serval avait pu accorder toute sa confiance à un personnage aussi médiocre. Les autres artisans l'avaient cependant tous confirmé : ce Duval était bien le véritable successeur du Maître d'œuvre ! Il y avait, dans ce choix, quelque chose d'ahurissant.

Plus Moreau l'observait et plus il avait l'impression que l'homme semblait se méfier de tout le monde : son regard inquiet scrutait chacun de ses voisins de wagon. Il se posa même plusieurs fois sur le journaliste qui eut tout juste le temps de donner l'impression d'être perdu dans la contemplation béate des panneaux-réclames tapissant les murs du tunnel. Le comportement angoissé de Duval évoquait un homme traqué... Ne l'était-il pas ? Et instinctivement, Moreau regarda à son tour ses voisins pour voir s'il n'y en aurait pas un qui surveillerait les agissements du maître appareilleur. Le jeune homme ne remarqua aucun individu, homme ou femme, qui semblât avoir une telle occupation, mais il pensa que s'il y en avait vraiment un, le voyage imprévu deviendrait fantastique !

Duval descendit à la station Saint-Lazare après avoir attendu jusqu'à la dernière seconde comme s'il voulait donner l'impression qu'il allait rester dans le métro. Moreau se précipita par une autre ouverture du wagon en empêchant les portes automatiques de se refermer sur lui. Quand il fut sur le quai, à quelques mètres derrière l'homme, il acquit la certitude que personne d'autre que lui n'avait pu faire la même manœuvre : le train avait déjà pris de la vitesse en emportant le troisième personnage que semblait redouter le maître appareilleur et que le jeune homme n'avait pu découvrir.

Pendant un moment, Moreau se demanda même si ce n'était pas lui que Duval cherchait à fuir mais, très vite, il se rendit compte que ce dernier ne s'inquiétait pas de sa présence et n'avait pas remarqué qu'il avait sauté du métro en même temps que lui mais par une autre porte. Duval prit le couloir reliant directement la station du métropolitain à la gare. Moreau le suivit à distance et ils se trouvèrent bientôt dans un même wagon de train de banlieue. En passant devant un kiosque, le jeune homme acheta rapidement un journal qu'il ne lirait pas, mais qui lui permettrait de cacher éventuellement son visage aux regards investigateurs de Duval. Quand le train électrique démarra, Moreau commença à se demander avec une certaine inquiétude jusqu'où l'aventure l'entraînerait.

Un quart d'heure plus tard, l'homme descendit à Garches. Le jeune homme en fit autant et commença à gravir derrière lui la longue côte, traversant la petite ville... Alors qu'ils étaient arrivés à mi-hauteur, Duval se retourna

brusquement et s'immobilisa. Moreau prit la seule attitude possible en continuant à gravir la côte d'un pas tranquille. Il dépassa l'homme sans paraître lui prêter attention et avança pendant une centaine de mètres en s'attendant à entendre derrière lui les pas de l'homme mais ce fut le silence... Enervé, le jeune homme se retourna : Duval avait disparu.

Moreau redescendit rapidement jusqu'à l'endroit où il l'avait dépassé et il vit sur sa gauche un sentier transversal s'enfonçant dans les bois. Il eut tout juste le temps d'apercevoir, avant qu'elle n'eut disparu au tournant se trouvant au bout du sentier, la silhouette de Duval : l'homme courait sans prendre même la peine, cette fois, de regarder derrière lui. Le jeune homme prit le sentier, mais sans se hâter. Arrivé au tournant, il s'arrêta et se cacha derrière un arbre : le sentier aboutissait à une clairière au centre de laquelle se trouvait une maison isolée... C'était plutôt une maisonnette à un seul étage, en brique et du plus pur style « banlieusard » : demeure d'apparence aussi quelconque et aussi anonyme que la silhouette de Duval... Aucun doute n'était possible : l'homme était entré dans la maison solitaire.

Celle-ci était entourée d'un modeste jardinet, où poussaient quelques rosiers, lui-même clôturé par une haie d'aubépine dans laquelle n'était pratiquée qu'une seule ouverture fermée par une petite barrière ripolinée et dont il suffisait de lever le loquet pour se trouver dans l'étroit chemin sablonneux conduisant à la porte d'entrée de la maison.

Tous les volets de la façade, que le jeune homme pouvait voir de sa cachette, étaient clos. Moreau aurait bien voulu savoir s'il en était ainsi sur la façade arrière mais il n'osait faire le tour de la haie par crainte de se faire remarquer. Ne l'avait-il pas déjà été suffisamment dans la côte de Garches ? Ne venait-il pas aussi d'avoir la preuve que c'était lui que l'homme fuyait. Et il pensa que ce Duval, sous son apparence insignifiante, était peut-être beaucoup plus rusé et prudent qu'on ne pouvait le croire à première vue.

La maison était silencieuse comme si elle avait été inhabitée : aucun bruit ne provenait de l'intérieur : l'homme s'y trouvait cependant ! Moreau en avait la certitude... Après avoir attendu plus d'une demi-heure, le jeune homme prit la décision de tenter le tout pour le tout : que risquait-il ? Que l'homme fut armé ? Pourquoi ce Duval, auquel il n'avait fait aucun tort, lui en voudrait-il ?

Parce qu'il cherchait à percer un secret ? A moins que... Et une pensée fit encore hésiter Moreau pendant quelques instants : si ce Duval était l'assassin d'André Serval ? N'était-il pas celui de tous les collaborateurs qui avait le plus grand intérêt à faire disparaître l'homme dont il prendrait automatiquement la place puisqu'il avait été désigné pour successeur ?

Mais le journaliste se ressaisit : sa dernière pensée était stupide ! Si l'inspecteur Berthet avait eu le moindre doute sur la culpabilité de ce Duval, il l'aurait immédiatement fait mettre en détention préventive. Moreau connaissait depuis longtemps les méthodes de Berthet... Aussi, après avoir résolument levé le loquet de la barrière, il franchit les quelques mètres du chemin traversant le jardin, puis il s'arrêta devant la porte pendant qu'il appuyait sur le bouton de sonnette. L'attente fut longue. Les volets de la fenêtre du premier étage, située juste au-dessus de la porte, s'ouvrirent enfin et le visage inexpressif de Duval apparut. Une voix blanche, sans tonalité et sans éclat, demanda :

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Avoir une conversation avec vous, monsieur Duval...

— Qui êtes-vous ?

— Je me nomme Moreau et je ne suis que journaliste...

— Je n'aime pas cette race-là !

— Je comprends votre méfiance mais sachez que je ne suis pas votre ennemi...

— J'ai déjà dit à la police tout ce que je savais. A vous je n'ai rien à révéler !

— Je constate avec plaisir que l'inspecteur Berthet est déjà passé par ici.

L'homme ne répondit pas et commença à refermer les volets.

— Monsieur Duval ! cria Moreau. Vous croyez vraiment que vous n'auriez pas intérêt à me parler d'André Serval ?... Dubois, Legris, Rodier,

Picard, Bréal et Dupont n'ont pas hésité à le faire.

— Vous les avez donc tous vus ?

— Tous à l'exception de vous et de la belle Evelyne.

— Vous ne verrez jamais cette femme.

— Serait-elle morte... elle aussi ?

Duval resta silencieux. Le jeune homme continua, véhément :

— Même morte, croyez-vous que je ne retrouverais pas ses traces ? Pensez-vous qu'il y a une adresse ou une tombe qui puisse demeurer longtemps cachée si un inspecteur de police tenace et un reporter connaissant son métier veulent à tout prix la découvrir ?

— Aucun des autres collaborateurs d'André Serval ne connaît mon adresse.

— Je le sais et je me demande bien pourquoi. Vous avez donc des choses à cacher ? Ce mystère, dont vous vous entourez, ne cadre pas avec l'attitude qu'avait adoptée André Serval à votre égard à tous... Chacun de ses collaborateurs connaissait son grenier de la rue de : Verneuil où il pouvait venir lui rendre visite quand il le voulait... Ne croyez-vous pas qu'il serait plus facile pour nous de converser autrement que d'un jardin à une fenêtre de premier étage ? Si vous le désirez, je vous promets de ne pas pénétrer dans la maison mais venez me rejoindre devant cette porte.

— Je n'ai rien à cracher chez moi, répondit l'homme en disparaissant) sans achever de refermer les volets.

Moreau entendit ; ses pas descendre l'escalier et se rapprocher de la porte qui s'ouvrit enfin après que deux verrous eussent été tirés et qu'une clé eût grincé dans la serrure.

— Vous prenez des précautions ! dit le jeune homme en souriant. Mais son sourire se figea instantanément.

Duval était devant lui, le regardant cette fois d'une façon étrange. Moreau en éprouva une gêne réelle : ce personnage, à l'aspect assez peu sympathique et au visage inexpressif, était vraiment très différent des autres compagnons d'André Serval. Ceux-ci lui avaient paru avoir tous été hypnotisés par le pouvoir dominateur et le fluide extraordinaire qui devaient émaner du Maître d'œuvre... Duval, au contraire, semblait calme, réfléchi, n'ayant aucune exaltation, près des réalités de la vie...

— Vous devez avoir une carte professionnelle de Presse ? demanda-t-il d'un ton glacial.

— Vous avez raison : je pourrais très bien être un faux journaliste... La voici...

Après l'avoir examinée avec attention, l'homme dit :

— Je lis régulièrement votre journal : c'est l'un des moins mal faits... J'y ai déjà vu plusieurs fois votre signature.

— J'en suis enchanté ! répondit Moreau en reprenant sa carte. Alors vous voyez bien que je ne vous ai pas menti. Ne sommes-nous pas déjà des gens qui se connaissent à distance : vous lisiez ma prose et j'écrivais pour vous !

— Pourquoi m'avez-vous suivi depuis le cimetière ?

— Vous m'y avez donc aperçu ?

— Vous y étiez en conversation avec l'inspecteur de police qui est déjà venu m'interroger ici avant-hier... J'ai pensé que vous étiez un de ses adjoints.

— Vous ne me flattez pas ! Ai-je donc la tête ou l'allure d'un policier, monsieur Duval ?

— L'inspecteur Berthet ne l'a pas non plus.

— C'est, ma foi, vrai ! Je n'avais pas pensé à ce détail qui a son importance... C'est peut-être pour cela qu'il réussit mieux que ses confrères. On pourrait presque le prendre pour un authentique bourgeois ! Mes félicitations ! Je vois que vous êtes très observateur... Et je me demande

pourquoi un homme aussi perspicace cherche à rester volontairement isolé, à l'écart des autres collaborateurs d'André Serval.

— Je ne reprendrai contact avec eux que lorsque ce sera nécessaire. L'important est que je sache où les trouver... Eux n'ont pas besoin de savoir où j'habite : ce sont des hommes de bien, des cœurs honnêtes, d'excellents artisans mais des bavards ! Je maintiens que s'ils n'avaient pas parlé, ni vous ni la police ne m'auriez trouvé.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je n'avance jamais rien à la légère.

— Auriez-vous l'intention de rester enfermé dans cette maison maintenant que vous n'avez plus à vous rendre chez André Serval ?

— Je ne la quitterai que lorsque ce sera nécessaire.

— En somme vous ne continuez pas à gagner votre vie comme vos camarades ? Seriez-vous rentier, par hasard ?

— Je pense travailler, à moi seul, autant que tous les autres réunis... André Serval m'avait désigné, depuis trois années déjà, pour lui succéder — s'il lui arrivait quelque chose — dans l'administration et la gérance des fonds qu'il avait pu rassembler et qui sont maintenant considérables. Ma mission est de les faire fructifier pour les augmenter encore et il y a de quoi occuper la vie entière d'un homme ! Il me serait impossible de faire autre chose.

— Vous n'allez tout de même pas me dire qu'André Serval avait réussi à réunir les dix milliards nécessaires pour la mise en chantier de sa cathédrale ?

— Il n'en était plus très loin, monsieur, à la veille de sa mort...

— Ce que vous m'apprenez là est prodigieux ! Je suis certain que personne ne s'en doute à Paris !

— Si Paris l'avait su, André Serval aurait été harcelé de demandes de secours n'ayant rien à voir avec son projet de cathédrale... Et, comme il était très bon, il n'aurait jamais pu refuser de venir en aide à une détresse humaine.

Dans l'intérêt même de l'œuvre, le silence complet était préférable.

— Dix milliards pour un homme qui a commencé par quêter de porte en porte, c'est un joli résultat !

— André Serval était un homme d'une intelligence exceptionnelle... J'espère pouvoir bientôt compléter la somme qui me permettra de commencer enfin les travaux...

— Parce que vous avez réellement l'intention de construire cette cathédrale malgré la disparition d'André Serval ?

— Une grande œuvre survit toujours à celui qui en a eu l'idée. Le projet d'édification de la cathédrale Saint-Martial est en marche : rien ne pourra plus l'arrêter !

— Permettez-moi de vous poser une question qui vous paraîtra sans doute assez déplacée... Si vous disparaissiez à votre tour, que se passerait-il ?

— Le successeur que j'ai désigné, dès que j'ai appris la mort d'André Serval, me remplacerait aussitôt...

— Fait-il partie de ces maîtres artisans dont j'ai fait la connaissance ?

— Oui !

— Lequel est-ce ? Rodier ? Picard ?... Dubois peut-être ?

— Ceci ne vous regarde pas. Vous ne l'apprendrez que lorsqu'il sera temps...

— Mais à eux, leur avez-vous révélé qui vous avez choisi parmi les six ?

— Il fallait bien leur dire auprès de quel nouveau chef ils devront prendre les directives.

— C'est donc vous qui êtes devenu actuellement le Maître d'œuvre de la cathédrale ?

— J'ose espérer, monsieur Moreau, que vous n'êtes pas venu me voir

uniquement pour faire une enquête financière ? S'il en était ainsi, je serais dans l'obligation de vous prier de vous retirer.

— Rassurez-vous ! L'argent a, certes, une importance primordiale dans cette grandiose réalisation mais il passe pour moi au second plan. Ce qui m'intéresse avant tout est la vie de votre premier chef à tous et je commence à caresser le rêve un peu fou d'enthousiasmer les foules ignorantes pour l'œuvre encore méconnue de cet homme extraordinaire. J'ai déjà pu recueillir un certain nombre de renseignements passionnants sur lui... Malheureusement plusieurs points essentiels demeurent encore obscurs pour moi. Vous devez m'aider, monsieur Duval, sinon je ne pourrai rien écrire de valable sur André Serval... J'ignore complètement, par exemple, ce qui s'est passé pendant toute la période qui s'étend du jour où le Maître d'œuvre et le financier Rabirot s'étaient mis d'accord, jusqu'au jour du crime.

— Alors vous ne savez pas grand-chose ! Ce fut précisément pendant ces dernières années que tous les événements importants se produisirent, que tous les espoirs nous furent donnés, que toutes les tristesses survinrent...

— Vous seul pouvez me renseigner !

— Ce sont « les autres » qui vous l'ont dit ?

— Oui.

— Et si je jugeais plus sage de ne rien vous confier ?

— Vous n'en avez pas le droit puisque je ne suis venu vous trouver que dans l'intention de collaborer loyalement avec vous. Ne croyez-vous pas qu'une campagne d'articles bien faits pourrait vous aider à trouver rapidement la différence de capital vous manquant encore ? Seulement pour obtenir ce résultat, il faut que vous ayez une confiance absolue en moi et que vous me disiez tout.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, l'homme inexpressif regarda son interlocuteur droit dans les yeux. D'après ce que Moreau avait appris de la puissance hypnotique d'André Serval, il se demanda si cette force étrange ne s'était pas transmise dans le regard de Duval qui venait d'avoir des

lueurs d'acier.

Son examen silencieux terminé, le maître appareilleur dit en s'effaçant pour laisser passer son visiteur :

— Vous pouvez entrer.

Le jeune homme comprit qu'en franchissant enfin le seuil de l'humble demeure, il accomplissait un pas de géant.

L'ameublement était modeste : le bois blanc régnait. Moreau vit tout de suite que l'homme vivait seul dans cet intérieur froid où ne se révélait pas la moindre trace de présence féminine.

Duval s'était assis derrière une table jonchée de plans et de devis. Moreau lui faisait face. Son regard fut aussitôt attiré par un objet meublant tout le fond de la pièce et qu'il avait déjà vu dans la mansarde de la rue de Verneuil : la maquette de la cathédrale.

— Elle est déjà ici ? demanda-t-il avec surprise.

— Vous n'auriez tout de même pas voulu qu'elle restât dans un logement sous scellés ?

— La police vous a donc permis de la sortir de la mansarde ?

— J'ai pu prouver que cette maquette m'appartenait...

— Comment cela ?

— J'avais une lettre d'André Serval spécifiant que, s'il venait à disparaître, la maquette me revenait aussitôt de plein droit. S'il m'arrivait malheur à mon tour, ce serait mon successeur désigné qui en hériterait le jour même et après lui, dans un ordre déjà établi, chacun des collaborateurs directs. Par cette disposition testamentaire, André Serval a voulu que la maquette soit toujours en lieu sûr et protégée : n'est-elle pas le bien le plus précieux, représentant des années de recherches, de travail, de privations ?

Moreau s'approcha de la maquette pour l'examiner avec attention.

— Il y a eu de nombreuses maquettes, dit Duval, mais aucune ne satisfaisait pleinement André Serval avant celle-ci sur laquelle son choix définitif s'est fixé quelques jours avant sa mort. Nous avons tous travaillé sur cette œuvre en réduction : chacun de nous y a apporté les connaissances techniques de sa spécialité. Comment trouvez-vous l'ensemble ?

— Etonnant ! Très moderne mais aussi de très bon goût. C'est beau, monsieur Duval... très beau ! Il semble même que cette œuvre cherche à définir un style nouveau.

— Elle n'est que l'émanation du fatras de tous les styles actuels. Ce que l'on a pris l'habitude d'appeler, à tort, le « style moderne » n'est qu'un ramassis de plusieurs tentatives — dont certaines sont intéressantes — faites par un style qui se cherche encore. Souvenez-vous comme le style « Arts décoratifs » a vite vieilli : il a été insoutenable aux regards après deux ou trois années seulement ! On ne peut pas classer à l'heure actuelle notre époque par son style comme cela s'est produit pour l'architecture Gothique, Renaissance et toutes celles qui ont suivi jusqu'à la période Louis-Philippe... Et comme le grand rêve d'André Serval était de laisser aux siècles futurs un monument représentatif de notre temps, il lui a bien fallu s'inspirer de tout ce qui a été fait ou tenté de mieux dans le genre pendant ces dernières années par les plus grands architectes. Vous avez sous les yeux, en réduction, le fruit de ce travail...

« Cette cathédrale fait déjà, au moins dans nos cerveaux, figure d'œuvre classique. André Serval avait l'habitude de nous répéter : *« Il faut que cette œuvre, comme celles de l'antiquité gréco-romaine, laisse dans plusieurs siècles de belles ruines. Croyez-vous que les restes des constructions actuelles, qui se réduiront à quelques blocs de ciment ou à des squelettes d'armatures en fer tordu, seront très esthétiques ? »*

— Il avait mille fois raison... Mais au fait, quand et comment avez-vous fait sa connaissance ?

— Dès qu'André Serval eut conclu son accord financier avec Rabirot, il se trouva débarrassé pour un temps de lourds soucis financiers et il n'eut plus qu'un désir : trouver le plus tôt possible ses principaux collaborateurs. Ce fut à cette époque qu'il parcourut la capitale à la recherche de Rodier, de Dupont,

de tous les autres que vous avez déjà vus et de moi-même. Il nous trouva chacun en train de gagner notre pain quotidien par des travaux fastidieux. Rodier était chez son fabricant de meubles en série. Dupont dans le garage de Saint-Ouen... Moi-même je remplissais les modestes fonctions de comptable à l'Electricité de France.

— Profession que vous avez été contraint d'abandonner pour vous consacrer entièrement à l'organisation administrative de l'œuvre alors que vos Camarades pouvaient continuer à gagner leur vie grâce à un travail extérieur ?

— Eux aussi seront dans l'obligation d'abandonner ces métiers subsidiaires le jour où commencera la construction effective de la cathédrale.

— Et ce fut dans son grenier de la rue de Verneuil qu'André Serval commença les travaux préparatoires ?

— Oui. Dès qu'il eut trouvé ses sept principaux collaborateurs, il les réunit dans cette pièce mansardée où vous avez déjà pénétré et dont le seul ornement fut cette maquette : ne pensez-vous pas qu'elle reste imprégnée de la présence de son créateur ? Il n'est pas possible non plus que l'âme d'André Serval ne continue pas à rôder autour d'elle... Cette pensée me donne la patience d'attendre et le courage d'assumer la tâche écrasante dont il m'a chargé.

— Il vous réunissait souvent dans le grenier ?

— Nous étions tous assurés de pouvoir l'y trouver, tel un chef qui dirige une immense bataille de son quartier général parfois très éloigné du lieu des opérations. Ce fut là qu'il médita longuement, dans le silence et dans la solitude, sur les importantes décisions qu'il devait prendre. Quand nous nous sentions envahis par le découragement et que nous avions l'impression, mes camarades et moi, d'être dépassés par l'envergure du travail colossal que nous voulions entreprendre, nous venions l'y retrouver.

« Il nous faisait faire cercle autour du tréteau, sur lequel était posée cette maquette qui était le symbole de notre union et de notre labeur... Puis il commençait à parler avec une grande douceur mais aussi avec fermeté. Jamais il n'a prononcé un mot avec éclat ; son ton de voix restait toujours égal et

mesuré. La pureté de son langage n'avait de comparable que la simplicité de son existence. Plus nous le voyions et plus nous comprenions que seule une vie intérieure intense pouvait engendrer les grands actes de l'existence sociale. A son contact, nous pouvions ranimer la flamme pour le Beau qui se serait peut-être éteinte à la longue en chacun de nous. Quand il devinait notre immense détresse et notre désarroi devant l'œuvre à réaliser, il nous disait :

« — Puisque nous avons la volonté de construire une cathédrale, nous y parviendrons. Si l'on rêve intensément à une chose, on finit toujours par la voir prendre corps. Nous vivons tous en ce moment la période délicate qui marque le passage du rêve à la réalité. »

« Croyez-moi, monsieur Moreau : nous redescendions du grenier revigorés, calmes, heureux. Et pendant des années, il en fut ainsi ! Aujourd'hui, André Serval n'est plus mais son enthousiasme nous anime encore.

— Vous aviez été également choisi par lui pour être le chef de la corporation des appareilleurs ?

— Je suis toujours maître appareilleur : c'est ma profession. Comme chacun de ceux dont vous avez déjà fait la connaissance, j'ai formé des élèves.

— Mais personne n'a jamais parlé de ces ateliers professionnels ?

— Par ordre d'André Serval, nous les avons soigneusement cachés. Pendant ces dernières années, quelques centaines de jeunes gens ont appris d'admirables métiers dans le plus grand secret. Aujourd'hui la France possède à nouveau des artisans et des spécialistes capables de découper n'importe quel profil dans la pierre brute ou de dessiner la plus pure des ogives. Mais sachez que nous n'avons jamais rétribué ces garçons enthousiastes : tous ont un emploi secondaire qui leur permet d'assurer actuellement leur subsistance. Le métier d'art que nous leur avons appris est devenu pour eux une sorte de récréation ou de récompense. Us se sont évadés d'un labeur banal par un travail intelligent où leur vocation réelle a pu enfin se révéler. C'est ainsi que, sans bruit et sans publicité tapageuse. André Serval est parvenu à redonner à

notre pays ce qui lui manque le plus : d'authentiques artisans.

— Comment a-t-il recruté ces jeunes ouvriers ?

— De la manière la plus simple. Bien que les corporations soient vieilles comme le monde, il semble que « l'Idée corporative » paraisse assez surprenante pour la jeunesse actuelle... Songez que, à lire ou à apprendre l'histoire telle qu'elle leur a été enseignée depuis plus d'un demi-siècle dans des manuels ou par des professeurs qui ne sont plus que des fonctionnaires, les nouvelles générations sont arrivées à tout confondre. Pour elles, le mot « Corporation » équivaut presque à cette « Tyrannie » dont la grande révolution prétend nous avoir libérés !

— On m'a toujours appris, à moi aussi, que le caractère commun des corporations supprimées par le coup de balai de 1789 fut — surtout à dater du Moyen Age — de faire dépendre, pour l'ouvrier, la possibilité d'exercer sa profession de conditions plus ou moins tyranniques dont le véritable but était de tenir les masses populaires par une lourde oppression ?

— Vous vous exprimez, monsieur, comme si vous étiez sur une estrade ou dans une réunion à tendances politiques. Ni mes compagnons ni moi ne faisons de politique : nous la méprisons ! André Serval avait raison de dire que l'apprentissage, le compagnonnage, la fabrication d'une pièce difficile, l'acquisition de la maîtrise, l'esprit qui animait les « Jurandes » et l'obligation pour le maître artisan de consacrer toute son existence à son seul métier, ne constituait pas des entraves aux progrès de l'industrie et à la liberté... Nous en avons eu la preuve éclatante en voyant le nombre extraordinaire de jeunes qui se sont spontanément présentés pour collaborer à l'œuvre future. Nous n'avons pas pu tous les accueillir : ils étaient trop ! Parmi eux, il y avait des volontaires pour toutes les professions : des menuisiers, des charpentiers, des serruriers, des maçons, des extracteurs et tailleurs de pierre, des peintres en bâtiment, des électriciens, des métallos, des forgerons, des dessinateurs industriels, des architectes, des décorateurs, des ébénistes, des joailliers, des orfèvres, des verriers, des étudiants même... Ce qui nous donna la possibilité de faire un classement rationnel de toute cette jeunesse pour l'orienter professionnellement.

— Quelle méthode a donc employé André Serval pour y parvenir rapidement ? demanda Moreau en prenant des notes.

— Nos jeunes volontaires ont rempli, chacun, un bulletin partagé en quatre colonnes. Dans la première, ils ont inscrit leurs noms, âge et adresse ; dans la deuxième, leur profession avant qu'ils ne fussent venus nous trouver ; dans la troisième, la profession de leurs parents ; dans la quatrième, le métier qu'ils rêvaient exercer.

« La répartition dans les équipes corporatives a été faite en tenant surtout compte de la quatrième colonne, ce qui nous a valu des résultats remarquables, étonnants même... Ce fut ainsi qu'un licencié ès lettres, n'entrevoyant pas un grand avenir dans une carrière déjà encombrée, ne demandait qu'à être sculpteur sur bois. Par contre, un simple apprenti serrurier souhaitait devenir ferronnier d'art... Cependant, parmi ces jeunes gens, nombreux furent ceux qui n'aspiraient qu'à continuer à exercer, en le perfectionnant, leur propre métier qui avait souvent été celui de leur père ou de leur grand-père. Ainsi la plus noble de toutes les dynasties — celle des gens qui aiment le travail — se trouvait réhabilitée. Ce métier, que quelques-uns possédaient déjà très bien avant de venir dans nos ateliers corporatifs, incarnait l'expression totale de leur ambition.

— Et André Serval a choisi ses chefs d'équipe parmi ces derniers ?

— Oui. N'étaient-ils pas les plus qualifiés pour grouper leurs camarades autour d'une profession qu'ils exerçaient correctement parce qu'ils l'aimaient depuis leur enfance ? La base morale de l'édifice-travail, engendré par la conception de la cathédrale Saint-Martial, était et continuera à être l'Amour du travail.

— Où sont aujourd'hui tous ces artisans formés par André Serval et par ses principaux collaborateurs ?

— Ils attendent avec impatience un ordre de moi. Aussitôt une véritable armée de jeunes travailleurs se lèvera, recrutée par des cadres qui sont prêts, pour construire la cathédrale. Le plus difficile était d'abord de constituer les cadres : nous les avons.

— Vous avez refait une sorte de franc-maçonnerie ?

— Grâce à André Serval la franc-maçonnerie a repris la place enviée qu'elle n'aurait jamais dû abandonner : celle qui lui avait donné droit de cité par le travail seul et non par des misérables considérations d'intérêt. Je vous certifie que notre club fut bien le gardien du plus sublime des secrets : celui de centaines de jeunes qui œuvrent dans le silence pour être capables un jour de créer une cathédrale ! Existe-t-il dans le monde un secret qui soit plus grandiose ? Y en a-t-il même un qui ait été mieux gardé ? N'oubliez pas enfin que, parmi nos jeunes artisans, beaucoup, avant de travailler sous l'égide de saint Martial, n'étaient pratiquement que des désaxés n'ayant plus aucune ambition ni le moindre goût pour l'avenir très gris qui s'ouvrait devant eux. Ce n'étaient plus déjà que des jeunes-vieux auxquels un grand aîné est parvenu à redonner l'enthousiasme.

— André Serval les voyait souvent ?

— Il passait, dans chaque atelier, deux fois par semaine et restait de longues heures à parler avec ses ouvriers qui devinrent peu à peu d'authentiques « chefs d'entreprise » de la même façon que nous avons été transformés en « disciples » au contact d'un tel homme... Il les questionnait sur tout, cherchant à découvrir les aspirations méconnues de toute la jeunesse ouvrière. Nul ne savait mieux que lui exalter la pensée populaire et il est même prodigieux qu'un seul homme soit parvenu à insuffler des idées saines à une génération élevée sans foi ni loi. Vous commettriez une grave erreur en pensant que ces jeunes artisans, qui travaillent avec nous depuis plusieurs années, ne songent qu'à courir au café, à partir sur les routes en vélomoteur ou à s'enfermer dans une salle de cinéma ! Dès qu'ils ont un moment de répit, ils ne pensent plus qu'à l'œuvre grandiose qu'ils sont certains de voir naître un jour et il n'y en a pas un seul, parmi eux, qui ne soit persuadé qu'elle sera éternelle.

Moreau continuait à prendre quelques notes sur son calepin mais il se contentait, le plus souvent, d'écouter son curieux interlocuteur qui poursuivait de sa voix monocorde :

— L'activité d'André Serval fut considérable. Il ne se contenta pas d'être

seulement un entraîneur d'hommes ou un « chef de travail » au sens le plus magnifique du mot : il lui fallut aussi fixer les grandes lignes de la construction de la cathédrale. Son premier souci fut de choisir l'emplacement où elle serait bâtie. La tâche n'était pas aisée : le choix fut cependant rationnel.

« Pour le déterminer, André Serval se pencha pendant des heures sur sa table de travail uniquement recouverte par un plan de Paris...

Pendant qu'il parlait, Duval venait de déplier aussi devant lui, sur la table, un plan de la capitale et de sa grande banlieue. Moreau s'était penché à son tour. Sur le plan étaient posés des calques qui portaient des traces au crayon faites avec la règle et le compas... Figures rectangulaires, cercles tangents entre eux, égaux en diamètre et décomposant toute la surface en ronds symétriquement disposés, circonférences plus vastes s'entrecroisant et dont les sécantes obliques jetaient parmi les courbes une triangulation ordonnée : le tout superposant à l'incohérence des rues, des places et des carrefours, une géométrie rigoureuse et cabalistique.

— Paris, reprit Duval, semble s'être développé un peu au hasard en tous sens, comme une pieuvre qui lance ses tentacules... et pourtant, cette ville étonnante a obéi, dans sa croissance, à des lois aussi nettes que, pour les sels, la loi de cristallisation. Ces lignes et ces arcs en sont le témoignage. Toute cette géométrie s'ordonne par rapport à un axe, celui de l'avenue des Champs-Élysées prolongée à travers Paris. Sur ce grand axe de la capitale, des axes transversaux se tracent perpendiculairement : c'est Dupleix-Rond-Point des Champs-Élysées qui trouve son équivalent dans Montparnasse-Louvre et Italie-Bastille, chacun de ces axes se prolongeant respectivement vers l'avenue de Clichy, la gare du Nord et Belleville. Ne constituent-ils pas des diamètres approximativement égaux aux cercles fondamentaux que vous voyez là et qui se multiplient de même sur toute la surface de la ville ?... Je ne fais que vous exposer brièvement la méthode géométrique de base employée par André Serval.

— Votre Maître me paraît avoir eu un cerveau prodigieux.

— Non : il réfléchissait simplement... Il n'était pas homme à bâtir sur le

sable ni à vouloir édifier au hasard, dans Paris, une cathédrale !... On ne construit pas un tel monument à n'importe quel coin de rue ou sur une place quelconque ! André Serval a étudié pendant des années ce plan de Paris avant de prendre sa grave décision. Personne ne connaissait mieux la capitale que lui : n'ignorant aucun des moindres détails de sa configuration, il s'était efforcé de comprendre son âme tellement changeante... Car les villes ont une âme ! Celle de Paris ne peut pas être laide puisqu'elle laisse toujours parler le cœur avant la raison. Remplie de bonnes intentions, elle est capable de faire aussi les plus grandes bêtises... C'est une âme pour laquelle le monde entier a un peu d'indulgence et beaucoup de tendresse.

« Pendant ses longues promenades solitaires dans tous les quartiers, André Serval avait réellement pu tâter le pouls fébrile de Paris, mais il le fit avec le calme, la bonhomie et le bon sens du vieux médecin de campagne. Je l'ai entendu dire un soir, dans une infinie tristesse :

« — Paris est une grande malade qui s'ignore, comme toutes les capitales ! Cette ville admirable possède en elle toutes les forces vives qui permettent de créer le Beau mais elle cache également — sous une luxueuse couverture — les vices qui la rongent lentement. N'est-ce pas la raison essentielle pour laquelle notre cathédrale ne peut être construite qu'à Paris et par Paris ! Cette œuvre exprimera la soif de grandeur ignorée de notre époque et jettera une ombre suffisante pour cacher des laideurs que nous ne connaissons que trop. »

« Ce ne fut qu'après des mois de labeur que notre Maître put tirer des conclusions pratiques de la découverte mathématique qu'il venait de faire en étudiant le plan de Paris : il s'était rendu compte de l'importance de cet axe de l'avenue des Champs-Élysées qui passe par les Tuileries, le Louvre, l'Hôtel de Ville et la Bastille. On dirait qu'il est la ligne médiane suivant laquelle s'est développée l'histoire de Paris qui est un peu toute l'histoire du peuple français...

« C'est l'Hôtel de Ville, foyer central de la commune parisienne — qui, à une certaine époque, s'est appelé « la Commune » sans autre qualificatif — où ont siégé jadis les échevins et où délibèrent aujourd'hui nos édiles... C'est le Louvre impérissable des rois de France, où ont été rassemblés les plus purs trésors de notre patrimoine artistique... C'est la forteresse de la Bastille, qu'il

a tout de même fallu prendre en 1789 pour symboliser la destruction de l'ancien régime... Ce sont les merveilleux jardins des Tuileries — perpétuellement imprégnés des vraies teintes de Paris, depuis la grisaille d'un matin d'hiver jusqu'au bleuté d'une soirée d'automne — autour desquels siégea la Convention et somnole encore un Palais-Bourbon engourdi.

« Songez que, sur la tangente même des deux cercles que vous voyez tracés sur ce plan, commence cette fameuse place, dite de la Concorde, où coula tant de sang lors de la grande révolution et, plus récemment encore, un 6 février.

« On dirait également que c'est suivant cet axe que se fait l'extension éolutive de Paris. Une force mystérieuse semble pousser la ville vers la porte Maillot et plus loin, vers l'ouest. Les quartiers nouveaux et élégants se trouvent dans la partie occidentale, au-delà de la ligne Dupleix-Rond-Point et de préférence dans les cercles voisins de l'axe. Les grands parcs eux-mêmes se placent en fonction de cette ligne : le bois de Vincennes à l'est, le bois de Boulogne à l'ouest. Donc, historiquement et géométriquement, la cathédrale Saint-Martial trouve son emplacement logique près de ces Champs-Élysées.

« Ce dut être à ce moment de son raisonnement qu'André Nerval se posa l'angoissante question : quel symbole représente cet axe de l'avenue des Champs-Élysées, cette ligne droite que seule les temps modernes ont fait ressortir par la réalisation de la place de la Concorde avec son obélisque au centre et la place de l'Etoile avec son Arc de Triomphe ? Si on examine l'angle qu'elle fait avec la ligne est-ouest de l'horizon — ligne perpendiculaire au plan méridien — on remarque avec stupeur que l'amplitude de l'arc est de $23^{\circ} 27'$. Et, chaque perpendiculaire au plan méridien étant parallèle à l'équateur, il en résulte que l'axe de ce plan de Paris est incliné sur l'équateur de $23^{\circ} 27'$ exactement comme l'axe de la terre se trouve lui-même incliné sur son orbite !

« La conclusion fondamentale d'André Serval fut donc que c'était sur l'« axe de Paris » que devait être construite sa cathédrale. Et, puisque cet axe avait la même inclinaison que celui de la terre, il en déduisit que le mouvement évolutif de la ville s'opérait de la même manière que l'évolution du globe qui, lui, suit le tracé du plan de l'écliptique. Pourquoi s'étonner, dès

lors, mon cher monsieur, que les idées neuves naissent généralement en France, dont la capitale, qui en constitue le cerveau, est ainsi cosmiquement disposée ?

« Or, l'axe de Paris — sur ce plan que vous avez sous les yeux — comporte trois points principaux, centre de trois cercles tangents qui sont primordiaux. Trois perpendiculaires à cet axe se révèlent — naturellement parallèles entre elles — qui ont pour effet de diviser la grande circonférence de Paris en douze parties égales. Elles sont les droites suivant lesquelles la ville, en s'étendant dans sa banlieue, foisonnera, comme un organisme vivant, par multiplication des cellules... Elles sont également l'armature constructive de ce Paris, que l'homme bâtit collectivement, sans même se douter que les besoins particuliers ou les intérêts communs qu'il croit satisfaire sont guidés par des forces cosmiques, comme toute chose en ce monde.

« Et cette progression constante d'une ville vers l'ouest pose le dernier de tous les problèmes : à quel endroit précis de l'axe de Paris doit être construite la nouvelle cathédrale ? En calculant la vitesse d'accroissement de population des quartiers ouest pendant les vingt-cinq dernières années écoulées, André Serval s'est aperçu que, dans une centaine d'années, le centre véritable de Paris — par rapport au nombre d'habitants — se trouvera dans le prolongement de l'axe, au-delà de la porte Maillot et même de Neuilly. Là existe, dominant tout l'ouest de la ville, l'emplacement rêvé pour édifier la cathédrale moderne d'une ville en pleine évolution : la vaste esplanade sur laquelle se trouve le Rond-Point de la Défense. La démolition d'un monument n'offrant pas la moindre valeur artistique sera certainement moins onéreuse que celle d'immeubles d'habitation dont il faudrait exproprier les locataires un par un à condition de leur avoir trouvé des logements équivalents.

— En effet, reconnut Moreau. Mais le remarquable choix de cet emplacement est donc resté secret ?

— Vous êtes le seul à le connaître avec les sept principaux collaborateurs du Maître. Si je viens de vous le dévoiler, c'est parce que je commence à avoir confiance en vous. Je vous juge sur les questions que vous me posez : elles sont loin d'être sottes ! Peut-être, en effet, pourriez-vous m'aider par vos

articles à faire enfin triompher la grande idée d'André Serval...

— Merci de votre confiance, monsieur Duval ! Moi aussi je finis par croire que la cathédrale Saint-Martial s'élèvera bientôt dans le ciel de Paris ! Je ne sais pas encore comment nous atteindrons ce résultat mais je me rapproche étrangement de vous et des autres collaborateurs d'André Serval... A force d'entendre parler de celui qui fut votre grand patron, d'étudier sa vie et de me pencher, moi aussi, sur son œuvre, je suis étonné, ébloui même... Sans avoir jamais connu ce créateur d'enthousiasme, je crois que je l'aime et que je n'aurais pas hésité non plus à abandonner ma profession — qui commence à me paraître bien mesquine en comparaison de la vôtre ! — pour me consacrer uniquement à la tâche qu'André Serval aurait bien voulu me confier...

Le jeune homme avait prononcé ces dernières paroles dans un élan de réelle simplicité qui émut son étrange interlocuteur. A partir de cet instant, Duval parla sur un ton moins impersonnel, avec une voix plus chaude où commençait à percer la confiance :

— Dès qu'il nous eut recrutés, André Serval nous rassembla dans son grenier pour nous faire part de son choix de l'emplacement où il avait l'intention d'édifier la cathédrale, puis il conclut en ces termes :

« — *Pour vous prouver maintenant, mes amis, que ma décision est raisonnable, je vais tous vous emmener au Rond-Point de la Défense. Ce ne sera qu'à l'endroit même où sera édifiée notre cathédrale que je pourrai vous expliquer en détail son orientation... Mais nous ferons, auparavant, un détour indispensable par le bois de Boulogne... Venez... »*

« Une heure plus tard, par une radieuse matinée de printemps, nous arpentions l'avenue des Acacias. Soudain André Serval s'arrêta et pénétra sous bois en nous faisant signe de le suivre :

« — *Mes amis, nous dit-il, j'ai voulu vous conduire sous une voûte de verdure. Elle n'est faite ici que de pauvres arbres de Paris, asphyxiés lentement par les émanations d'essence et par toute cette puanteur qui pèse sur la capitale. J'aurais aimé vous entraîner au fond d'une forêt de Bercé ou dans l'admirable région des forges de Paimpon. Vous y auriez contemplé des chênes ayant défié plusieurs siècles et vous vous seriez sentis très humbles sous des voûtes de feuillage de soixante mètres... Celle que vous avez au-dessus de vous en ce moment est basse, peu garnie, mais conserve quand*

même sa grandeur puisqu'elle est restée l'œuvre de la nature. »

« Il s'était avancé, tête nue, sa chevelure blanche rejetée en arrière... Et sa voix continua à monter à travers la ramure comme si elle cherchait à atteindre le bleu du firmament... Nous entendîmes alors une prière qu'aucun de nous ne pourrait plus jamais oublier :

« — Que la Puissance Divine, qui seule peut nous faire accomplir des actions utiles pendant notre court passage sur cette terre, nous soit secourable ! O Dieu, encore trop méconnu des hommes, inspire-nous l'ardeur pour accomplir le labeur quotidien qui sera désormais le nôtre, donne-nous le courage de nous élever enfin au-dessus de nous-mêmes et de nos querelles stériles, accorde-nous surtout la foi inébranlable dans la réussite finale de l'œuvre que nous allons entreprendre... Garde-nous d'entasser pierre sur pierre dans le seul but d'étonner, mais fais aussi que l'effort de nos ouvriers de France, travaillant en communauté, soit un exemple salubre pour tous les autres ouvriers du monde !' Ce sera leur plus belle récompense... Fais que l'étranger se tourne à nouveau vers Paris et qu'en regardant les flèches de ce sanctuaire construit en pleine période matérialiste, il pense que notre capitale n'est pas uniquement celle du plaisir mais qu'elle est encore capable de faire surgir de son sol un monument où tous les hommes de bonne volonté peuvent se réunir pour communier dans un même élan d'amour. »

« Quand il se tut, André Serval resta longtemps le regard levé vers la cime des arbres. Son visage transfiguré semblait perdu dans une méditation exaltante... Nous demeurâmes tous silencieux, le contemplant : il était vraiment le chef inspiré... Enfin, il baissa la tête et revint vers l'avenue des Acacias : nous le suivîmes. A la porte Maillot, il nous fit monter dans un autobus qui se dirigeait vers Saint-Germain mais, après quelques minutes de parcours, nous descendîmes au Rond-Point de la Défense : nous étions sur le lieu géographique et cosmique de la future cathédrale...

« Le centre du vaste terre-plein nous parut tristement accaparé par la laideur « officielle » du monument élevé en souvenir de « La Défense de Paris » pendant le siège de 1870-1871.

« — Je n'ai jamais compris, nous dit André Serval, pourquoi les monuments ou œuvres d'art destinés à rappeler les hauts faits d'armes sont généralement monstrueux. II. arrive parfois que la tristesse inspire le sculpteur — quelques « Monuments aux Morts » de la guerre 1914-1918, telle

cette admirable maman bretonne taillée dans le granit et assise sur son banc devant la cathédrale de Tréguier, ont une réelle grandeur — mais il est rare que le « panache » n'attire pas le style « pompier ». On s'est moqué des Déroulède de la littérature... Je pense qu'on aurait pu en faire autant de ceux de la sculpture et de la peinture ! Quand les Allemands, pendant l'occupation de 1940-1944, ont enlevé de nos places et de nos squares un bon nombre de statues pour les faire fondre, je trouve qu'ils nous ont plutôt rendu service. Souvenez-vous de l'effarante statue de Victor-Hugo sur la place du même nom ! Personne ne la regrette ! Et je crois que si « le Radeau de la Méduse », cette évocation picturale aussi encombrante que ridicule, avait disparu sous un bombardement, le monde s'en serait aisément consolé ! »

« Une fois de plus André Serval avait raison, monsieur Moreau. Avez-vous jamais pris le temps, quand il vous est arrivé de passer en voiture sur la place de la Défense, de détailler le monument ? Cette femme, symbolisant la Ville de Paris et qui a servi de modèle à la plupart des statues « municipales » élevées sous la III^e République, est véritablement insupportable : appuyée sur un affût de canon, adossée à la hampe d'un drapeau, le bras droit vengeur pointant une épée vers l'ennemi imaginaire pour protéger le patriote effondré à ses pieds, cette allégorie en bronze délavé par les intempéries et rongé par le vert-de-gris produit un effet exactement contraire au but louable pour lequel elle a été érigée : elle ridiculise l'héroïsme en faisant sourire.

« — L'emplacement exact où se trouve ce monument sera le centre de notre cathédrale, continua André Serval. Puisque les Parisiens ont éprouvé à une certaine époque le besoin de mettre à cet endroit un monument rappelant une page glorieuse de leur histoire, nous n'avons pas le droit de faire disparaître ce souvenir pour les générations futures. Nous remplacerons avantageusement la femme aux allures vengeresses par un vitrail qui évoquera, en lignes stylisées et pures, le courage de la Ville de Paris, pendant le siècle dramatique de 1870-1871.

« Le triple portail d'entrée de la cathédrale devra regarder Paris, face à cette avenue — baptisée depuis peu avenue du Général-de-Gaulle — qui prolonge l'avenue de Neuilly, l'avenue de la Grande-Armée et enfin ces Champs-Élysées qui sont l'axe de Paris. Ainsi les Parisiens sentiront que « leur » nouveau sanctuaire est toujours prêt à les accueillir. Si l'entrée était située à l'ouest au lieu d'être à l'est, la cathédrale paraîtrait tourner le dos à la ville qui l'a construite avec amour... Sans doute avez-vous tous déjà remarqué depuis longtemps que l'axe des cathédrales n'est pas rigoureusement droit et qu'il s'infléchit légèrement sur la droite par rapport au centre, quand on regarde le chœur ? En langage plus simple, les cathédrales, toutes construites en forme de croix, ne sont pas rectilignes. Si

ces croix architecturales se penchent vers la droite, c'est — affirme une pieuse et antique tradition chrétienne — pour rappeler qu'après avoir rendu le dernier soupir sur le Golgotha, le Christ inclina la tête. Tradition admirable, certes, mais à mon humble avis trop mystique pour être vraie. J'aurais plutôt tendance à croire que les bâtisseurs de cathédrales attendaient le lever du soleil pour orienter leur œuvre. Aussi regardaient-ils obligatoirement vers l'Orient... Mais le soleil leur paraissait ne jamais se lever à la même place et semblait être chaque matin un peu plus à droite que la veille. Cette déclinaison constante a obligé les architectes du Moyen Âge à adopter le principe, devenu presque immuable, de rectifier — en l'incurvant légèrement — l'axe de leurs nefs pour que celles-ci soient toujours orientées vers la lumière montante. C'est une règle à laquelle nous ne faillirons pas pour la cathédrale Saint-Martial : il n'y aurait plus la moindre stabilité dans le monde si l'on ne conservait pas certaines traditions architecturales. »

« Autour de la place, monsieur Moreau, étaient installées des baraques et des installations foraines qui devaient rester là en permanence pour rappeler aux nouvelles générations qu'il y avait eu autrefois dans ces parages, chaque année, une gigantesque fête populaire appelée assez communément « La fête à Neuilly ». Nous étions abasourdis par le tintamarre de ces attractions de foire : il y avait « la chenille » aux méandres sinueux, les tirs à la carabine, les manèges d'autos électriques, le « Scenic Railway » dévalant des pentes abruptes dans un bruit assourdissant de ferraille qui était ponctué par les cris de ses éphémères passagers. Des haut-parleurs enfin déversaient sur toute cette hystérie populaire les derniers refrains à succès transformés en ritournelles nasillardes.

« — *Mes amis*, déclara André Serval après avoir regardé pendant quelques minutes ce spectacle, *tous ces braves gens s'imaginent que le bruit, les secousses et les émotions brusques sont capables de satisfaire leur désir permanent d'évasion. Peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort ? J'approuve la foule dans sa recherche constante de la sensation nouvelle mais quelle émotion pourra être comparable à celle que cette même foule éprouvera lorsqu'elle franchira, sur cet emplacement, le calme parvis d'une cathédrale ? Le visiteur de Saint-Martial en ressortira ébloui s'il n'est qu'un athée et sentira sa foi raffermie s'il est croyant. Résultat qui sera obtenu uniquement par la noblesse et la majesté des lieux.*

« La nef commencera à peu près à l'endroit où nous sommes en ce moment et ira jusqu'aux deux tiers de la longueur de la place. Le transept perpendiculaire ira de l'entrée actuelle de la route nationale n° 13 à l'avenue Gambetta. Le chœur enfin sera adossé à l'avenue de la Division-Leclerc. Bien que notre cathédrale soit destinée à devenir le nouveau lieu de pèlerinage de Paris, elle sera bâtie, en réalité, sur deux chefs-lieux de cantons différents : Courbe-voie au sud, Puteaux au nord. Cela ne m'ennuie pas ; le lieu de construction possédera ainsi en lui une sorte d'universalité. Puisque la cathédrale sera sur deux communes, n'est-ce pas le symbole qu'elle n'appartient pas plus à l'une qu'à Vautre et qu'au fond toutes les communes de France ont le droit de la revendiquer ?

« De même que nous réserverons, face sud, un vitrail au souvenir de la Défense de Paris, nous en aurons un, face nord, qui évoquera le général Leclerc de Hautecloque, maréchal de France, dont vous pouvez voir le monument commémoratif sur le terre-plein central de l'avenue Gambetta. L'édification de la cathédrale nécessitera, en effet, la disparition de ce monument qui est loin, lui aussi, d'être un chef-d'œuvre de l'art moderne !

« Pour la construction générale de l'édifice, nous serons obligés d'appliquer la loi essentielle du Nombre d'Or, connue de tous les bâtisseurs de cathédrales et transmise, tel, un secret magique, de génération en génération. Sans elle, notre voûte d'arête, haute de cent vingt mètres, risquerait de s'effondrer, comme cela s'est déjà produit pour l'une de nos plus belles cathédrales de province. Loi qui complète tout naturellement mon principe initial : la cathédrale Saint-Martial doit posséder une architecture parlante et musicale. Je saurai faire vibrer ses moindres lignes, comme autant de cordes de harpe ou de cithare. Toute son ornementation sera logique, tout y sera coordonné, de l'ensemble jusqu'au détail. On n'y trouvera rien où le verbe n'ait dicté à l'esprit humain la loi de la beauté et de l'harmonie. »

« Nous ne comprîmes pas grand-chose, ce jour-là, monsieur Moreau, à tout ce que André Serval nous révélait. Mais, avec le temps et le travail en commun, sa théorie constructive nous apparut lumineuse.

« Il nous exposait ses idées, simplement, en plein centre de la place, sans

se soucier le moins du monde de la foule, du bruit ou de la poussière :

« — Par la description encore sommaire que je viens de vous faire de l'orientation générale de cette cathédrale, vous avez localisé de vous-même l'emplacement exact des huit tours, répondant à cette autre loi absolue de la construction : l'étoile magique à huit branches. Les deux tours de l'entrée se trouveront à l'entrée de l'avenue du Général-de-Gaulle, les quatre tours du transept seront réparties, pour le croisillon de droite à l'entrée de l'avenue Gambetta, pour le croisillon de gauche à l'entrée de la route de Nanterre. Les deux dernières tours seront l'une à hauteur du jardin public que vous apercevez au fond sur votre gauche, l'autre à l'entrée de l'avenue de la Division-Leclerc.

« Il me reste, pour finir, à vous donner une idée de la hauteur des deux flèches. Elles auront chacune deux cents mètres et domineront tout Paris. Je n'ai pas voulu construire aussi haut qu'une Tour Eiffel, pour que ma cathédrale ne devienne pas un monstre, propre à étonner les visiteurs d'une exposition mais inapte à provoquer l'admiration des générations futures. »

« J'ai souvent réfléchi depuis, monsieur Moreau, à cette étrange visite que nous fîmes au lieu où devrait s'édifier la cathédrale et j'ai acquis la conviction profonde qu'André Serval avait voulu ce jour-là tenter une expérience : découvrir le degré de notre confiance en lui.

« Ce ne fut qu'après cette visite que commença le travail préparatoire effectif. Chacun de nous mit sur pied « son » atelier, dans lequel allait naître une corporation. Le Maître passait périodiquement dans chaque atelier pour se rendre compte du degré de perfectionnement et de préparation technique où en étaient arrivés nos jeunes artisans dont la spécialisation s'affinait de jour en jour.

« Un matin où il pénétra, à l'improviste — c'était sa manière ; il ne se faisait jamais annoncer et arrivait à n'importe quelle heure — dans mon atelier d'appareilleurs de pierre, son regard aigu distingua immédiatement ceux de mes élèves qui avaient déjà en eux la flamme sacrée du travail de ceux qui n'avaient pas encore tout à fait compris la grandeur de la tâche à laquelle ils avaient l'honneur de se donner. Il réunit les premiers pour leur confier :

« — J'aime cette fougue jeune et l'enthousiasme profond que vous mettez dans votre travail. Je veux récompenser tout de suite une telle bonne volonté. C'est à votre petite équipe — et à elle seule — que reviendra l'insigne honneur d'assembler et de réunir les sculptures de la table en marbre du maître-autel de « ma » cathédrale qui, de jour en jour, devient un peu plus la vôtre.

« Il vous faudra travailler encore pendant de longues années pour arriver à exécuter à la perfection cette table de marbre qui se rapprochera, dans notre style moderne, des admirables tables d'autels des cathédrales de Rodez ou de Gérone.

« Le fidèle devra retrouver sur votre œuvre le bandeau plat orné d'un cordon de losanges auquel succédera une gorge, suivie elle-même d'une moulure arrondie, que vous aurez pourvue de place en place d'un ornement guilloché donnant l'idée d'un ruban enroulé autour d'une tige. J'aimerais y voir également des lobes en relief sur une plate-bande, qui porterait sur les écoinçons des ornements d'une extrême variété, dont certains seraient stylisés et dont d'autres, par contraste, imiteraient la nature. Je tiens à ce que l'on remarque également sur cette table de marbre, la feuille lancéolée de la sagittaire et de toutes petites fleurs à cinq pétales rappelant le myosotis... Ces motifs, dont le style peut vous paraître étrange, seront les témoins d'un art, le vôtre, très original, qui ne se rattachera nullement à l'art ancien mais où l'érudit trouvera quand même quelques relations assez notables avec certains éléments de décoration de la sculpture hispano-mauresque. »

« Mes jeunes élèves l'écoutaient, émerveillés.

« Un autre jour, une discussion s'engagea entre André Serval et Dupont, le maître verrier. Ce dernier ne comprenait pas pourquoi notre Maître voulait absolument que le Signe de la Vierge eut place dans un vitrail, comme il la tient déjà à Notre-Dame de Paris dans le Zodiaque de la porte de l'Astrologie.

« — Vous devriez savoir depuis le temps que nous travaillons ensemble, dit-il à notre camarade avec une grande douceur, que les rites religieux proviennent d'un vaste ensemble symbolique basé sur l'astrologie religieuse... Nous voici en 1945. De graves événements se préparent... Une crise secoue ce pauvre monde en gestation d'une forme sociale et religieuse qui approche, avec l'entrée du soleil, dans le signe zodiacal du Verseau. Cela ne veut pas dire que nous devons en éprouver de la crainte ou nous révolter ! Pensons

plûtôt à cet admirable récit de l'Évangile où il est dit que « Le Maître envoie en avant ses serviteurs pour préparer le festin de la Pâque ». Ces serviteurs sont à l'œuvre actuellement dans le monde et commencent déjà à détruire ce qui existe pour préparer les voies aux constructeurs dont nous ferons partie. Rappelez-vous également, Dupont, cette phrase de Nietzsche : « Pour qu'un sanctuaire apparaisse il faut qu'un sanctuaire disparaisse. » Et Bossuet n'a-t-il pas prononcé cette émouvante parole : « Quand Dieu efface, c'est qu'il va écrire. »

« Vus sous cet angle, mon ami, les bouleversements, les incendies, les destructions auxquelles nous allons assister ne nous apparaîtront plus comme des actes inconciliables avec l'évolution nécessaire vers plus de justice, vers une vie sociale animée par une plus haute morale, vers une doctrine plus satisfaisante pour l'esprit humain. Quelle que soit la suite des événements qui se dérouleront sous peu, il m'apparaît déjà qu'il, s'agit d'une véritable révolution pour l'humanité. Une civilisation nouvelle est en marche et rien ne l'arrêtera !

« La cathédrale Saint-Martial doit être la borne de pierre qui indique où commence cette nouvelle civilisation, fondée elle-même sur une religion capable de satisfaire à la fois l'intelligence et la sensibilité. Je ne crois pas que le christianisme disparaisse car il faudrait ignorer délibérément que ses racines existent déjà depuis six millénaires ; et ça je ne le peux pas ! Mais il n'est guère possible de concevoir sa continuation sans une nouvelle modification de ses formes extérieures. Il en fut de même quand la religion de Moïse remplaça celle des Pharaons et quand l'Eglise de Rome succéda à l'Hellénisme. Les hommes, en accueillant la nouvelle forme religieuse, ne se sont pas aperçus que c'était la même qui se transformait et leur revenait parée d'une robe mieux adaptée à leurs nouveaux besoins intellectuels ou spirituels.

« En effet, ces formes successives de la grande religion traditionnelle, née en Occident, voici quelques millénaires, sont toutes reliées au même ésotérisme que l'on retrouve immuable à travers elle. Cet ésotérisme en constitue le cadre indéformable, la trame sur laquelle elles sont construites.

« Les parties souterraines de certains édifices religieux attestent que leurs fondations ont soutenu, au cours des âges, les temples successifs où les hommes sont venus prier. Un exemple bien curieux nous en est donné à Rome par cette église San Clemente, édifiée sur une ancienne crypte chrétienne, au-

dessous de laquelle se trouve un sanctuaire mithriaque... ou encore par cette cathédrale de Chartres, dont la crypte renferme un puits sacré datant des druides.

« Notre cathédrale, au contraire, doit marquer l'importante transformation dont nous approchons. Vous commencez, sans doute, à comprendre pourquoi il est nécessaire que le zodiaque ne soit pas oublié sur l'un de nos vitraux, car il renferme non seulement l'histoire passée et future de la vie religieuse du monde, mais encore le schéma de la vie morale des individus. Ne commence-t-il pas avec le Signe de la Vierge, emblème de la pureté et ne finit-il pas avec celui de la Balance, représentant l'équilibre réalisé et le jugement final ?

« Vous savez maintenant, Dupont, pourquoi — par suite de son caractère essentiellement religieux et moral — le zodiaque figurait dans les sanctuaires antiques. Il représente dans nos cathédrales du Moyen Age, le legs le plus important de la Tradition primitive. »

« Encouragés et stimulés par ces directives, Dupont et sa corporation ont conçu l'un des plus beaux vitraux qui orneront la cathédrale... Pour l'exécuter ils ont employé la méthode de travail longue mais simple des ancêtres. Celle qui justifiait ces paroles d'André Serval :

« — Je crois, mes amis, que les hommes reviendraient facilement à l'art pur s'ils avaient le courage de limiter la marche trop rapide du progrès. »

« Si je vous ai cité ces quelques exemples, monsieur Moreau, ce n'est que pour vous faire comprendre que là où il y a un Maître inspiré, là seulement peut naître une œuvre ! Mais n'allez pas croire que les choses s'arrangèrent sans de réelles difficultés pendant cette délicate période préparatoire ! André Serval dut se battre contre les ennemis les plus divers : spéculateurs, intermédiaires, entrepreneurs de travaux, hommes politiques, ecclésiastiques même, qui essayèrent tous de contrecarrer ses plans ou ses projets soit par besoin du lucre, soit par jalousie. Ce fut une lutte sourde, patiente, sans merci, inspirée par la double haine de tout ce qui est beau et d'un homme qui avait le courage de voir grand. Tout ce que la petitesse et la mesquinerie humaines peuvent inventer, André Serval l'a connu. Il en

a beaucoup souffert mais sa volonté implacable de réussite, sa foi dans le résultat final et son honnêteté furent telles qu'il parvint peu à peu à se débarrasser des innombrables obstacles que l'on semait sur sa route étoilée. Les premiers dont il dut se méfier furent ceux-là mêmes qui étaient censés l'aider, ceux qui lui avaient promis leur concours entier alors qu'ils n'avaient en tête qu'une seule idée : se servir de lui pour leurs ambitions ou leurs appétits personnels. Les pires, parmi ces hommes méprisables, furent sans doute ce « Monsieur Fred » et sa clique de financiers véreux...

LA LUTTE

Quand Moreau reprit le chemin de la capitale, il se sentait à la fois ébloui et enivré par tout ce qu'il venait d'apprendre de la bouche du successeur désigné d'André Serval. Il pouvait maintenant continuer à écrire son étrange reportage. Dès qu'il fut chez lui, il se mit au travail. Après avoir raconté à ses futurs lecteurs ce qu'il connaissait de l'œuvre proprement dite et de l'organisation des ateliers corporatifs, il en vint à un passage essentiel, celui où il décrivait la lutte menée par le géant aux cheveux blancs.

Selon son habitude, il écrivit pendant toute la nuit. Quand l'aube arriva, il était satisfait et put s'endormir avec la conscience de l'homme qui a « œuvré » lui aussi. Au réveil, vers une heure de l'après-midi, son premier soin fut de relire toute cette suite du reportage : c'était trop important cette fois pour qu'il put se permettre de commettre la moindre erreur. Il citait assez de noms pour ne pas prendre de sérieuses précautions... Il savait qu'il avait tendance à se laisser facilement entraîner par la plume quand il était dans le feu d'un récit mais il avait aussi la certitude que ses sources étaient bonnes : tout ce que le solitaire de Garches lui avait raconté avec calme était rigoureusement exact. Ce Duval n'avait rien d'un imaginaire, c'était un cerveau pondéré. Le jeune homme porta spécialement son attention sur les derniers feuillets avant de les remettre à son rédacteur en chef...

« ... M. Fred, disaient ces pages, avait donc distribué des postes lucratifs à ses confrères Krasfeld, Benarsky, Sylvio Perana, Peter Loeb, Reumer... Les dix principaux animateurs de la S.E.C.S.M. ou « *Société d'Etudes de la Cathédrale Saint-Martial* » avaient réussi assez rapidement et sans trop de difficultés — tant leur force de persuasion était grande ! — à « récolter » la manne céleste, autrement dit la centaine de millions que chacun s'était engagé à soutirer de la crédulité incommensurable des gens « bien pensant ».

« En quelques semaines, M. Fred s'était donc trouvé à la tête d'un confortable capital de début d'aventure indiqué en caractères gras sur le

papier à en-tête de l'étrange société. Jusque-là tout alla bien. Malheureusement un homme comme M. Fred pouvait difficilement conserver de telles sommes en les administrant avec sagesse et en les faisant fructifier dans la louable intention d'augmenter le capital, sans risques de hasardeuses spéculations. La tentation était trop forte et l'argent des autres ne possède-t-il pas souvent le pouvoir maléfique de brûler les doigts de ceux qui le manient ?

« Aidé par ses brillants associés, le grand Rabirotff commença à investir sans tarder des sommes importantes dans les affaires les plus diverses. Il ne faisait en cela qu'appliquer la méthode bien connue de la création de sociétés multiples qui lui permettaient de jongler avec une prodigieuse « cavalerie » de traites. Parmi ces sociétés plus ou moins fantômes, l'une, dont le nom revint le plus souvent, fut la S.I.S.M. ou « Société Immobilière Saint-Martial »... L'administrateur-délégué désigné en fut Krasfeld : le but officiel de cette société était d'acheter tous les terrains ou immeubles encerclant la place de la Défense et de se faire concéder par les communes de Puteaux et de Courbevoie l'esplanade centrale. En réalité, dans les premiers mois la « société immobilière » avait bien acheté quelques immeubles complètement délabrés, mais elle avait trouvé plus lucratif de les recéder avec de sérieux bénéfices pour Krasfeld et Cie à d'autres sociétés avides de construire des immeubles modernes qui seraient vendus par appartements. De cathédrale, il n'était plus question ! Comme chacun des financiers savait que toute l'entreprise de « Monsieur Fred » n'était conçue que pour celle-ci ne fut jamais construite en fin de compte, il était superflu de s'inquiéter !

« La S.F.O.P. ou « Société de Fabrication d'Objets de Piété » avait, elle, pour directeur-gérant Sylvio Perana le raffiné. Son activité sur « le petit détail » fut également prodigieuse. Le génial Rabirotff tenait ses promesses : chacun avait sa part du gâteau qui s'annonçait de plus en plus succulent. Tout le monde était content. Le capital initial d'un milliard avait permis de faire un chiffre d'affaires très supérieur. La pieuse industrie donnait un rendement dépassant les prévisions les plus optimistes. Pourquoi donc, seul, André Serval se montra-t-il brusquement pessimiste ?

« En effet, depuis le début de l'étrange association — ce jour mémorable où André Serval avait paru accorder sa confiance au groupe Rabirotff et où « le grand financier » avait bien voulu condescendre à prendre en mains les destinées matérielles de la future cathédrale —, aucun heurt ne s'était produit. Selon la prédiction de « Monsieur Fred », le Maître d'œuvre avait été

beaucoup trop occupé par la création de ses ateliers pour jeter, ne serait-ce même qu'un coup d'œil, sur une comptabilité aussi multiple qu'acrobatique. Enfin « un illuminé qui rêve depuis tant d'années ne peut plus se réveiller ». C'était ce qu'avait dit « Monsieur Fred » qui parlait comme un oracle.

« Tous ces messieurs dormaient tranquilles, en rêvant béatement aux énormes bénéfices encore en perspective et à de prochaines « opérations annexes ». Aussi furent-ils assez surpris de recevoir chacun une convocation personnelle dans laquelle MM. André Serval et Rabirotff les invitaient à se rendre le lendemain matin de bonne heure dans le grenier de la rue de Verneuil. Ce qui les rassurait un peu était que le très cher « Monsieur Fred » serait présent. Ce fut lui qui ouvrit la séance en termes ampoulés :

« — Mes chers amis, c'est avec le plus grand plaisir que j'ai accédé au désir manifesté par M. Serval de nous réunir tous dans ce pittoresque logement... Je crois qu'il veut nous mettre au courant de l'état de ses travaux préliminaires après quelques mois d'efforts admirables... Ces mois, reconnaissons-le, nous ont paru très courts, tellement la bonne harmonie a régné entre les « Services artistiques et techniques » de la cathédrale Saint-Martial représentés par André Serval ou ses dévoués collaborateurs et les « Services financiers » incarnés par vous tous. Personnellement, j'avoue que cette réunion matinale dans ce grenier hanté par le génie créateur est une heureuse trouvaille pour des gens d'affaires comme nous trop habitués à traiter dans de confortables fauteuils et à l'abri de bureaux impressionnants qui n'ont pas d'âme ! Je ne déteste pas ce retour à la simplicité qui cadre avec l'œuvre pieuse sur laquelle nous nous penchons tous avec foi et avec amour... Cher André Serval, nous vous écoutons...

« Ce dernier était resté debout, immobile, face à face avec tous ces coquins qui se donnaient déjà des airs de juge comme si le travail d'un homme honnête pouvait être apprécié par un aréopage aussi sinistre ! Il parla avec sa pondération habituelle :

« — Messieurs, je tenais d'abord à vous connaître tous personnellement. Jusqu'à ce matin, je n'ai eu de rapports directs qu'avec votre délégué : M. Rabirotff. Maintenant que je vous ai devant moi, je ne sais vraiment pas si je dois vous remercier pour l'aide que vous avez apportée jusqu'ici aux

artisans de notre cathédrale. Si vous le permettez, je m'adresserai à chacun de vous à tour de rôle... Vous, monsieur Krasfeld, n'avez qu'une idée : toucher le plus de commissions personnelles sur des achats et reventes de terrains dont l'opportunité ne se fait pas sentir...

« — Je vous certifie, monsieur Serval...

« — Ne certifiez rien, monsieur ! Avec moi, vous êtes battu d'avance. Si encore votre regrettable activité s'était limitée aux seuls terrains bordant le rond-point de la Défense ! Malheureusement, il vous a fallu un champ plus vaste... Ce fut ainsi que, la semaine dernière, étant moi-même à la recherche d'un terrain où je pourrai faire construire le hangar destiné à servir d'atelier à mes ferronniers d'art, je me renseignai sur un terrain vague situé boulevard de Reims. On me donna l'adresse de la société propriétaire du terrain et quelle ne fut pas ma stupeur d'y être reçu par vous, monsieur Krasfeld, dans des locaux de l'une de vos sociétés fictives ! Oseriez-vous dire que vous ne m'y avez pas reçu et que vous n'avez pas blêmi quand je vous ai décliné mon identité ? Ce serait à croire qu'une seule cathédrale ne vous suffit plus et que vous prenez des options sur des terrains situés un peu partout pour en édifier quelques autres. Peut-être même est-il dans vos intentions d'exploiter plus tard ces sanctuaires comme les salles d'un circuit cinématographique ?... Je pense que le mieux pour vous est de garder le silence.

« André Serval s'était tourné vers Benarsky :

« — Avec vous, cher monsieur, nous sommes en plein roman... Vous avez passé des marchés et conclu des accords insensés avec des entrepreneurs dont je n'ai jamais entendu parler : j'ai aperçu de loin certains devis de travaux — acceptés par vous seul et sur lesquels ont été versés de sérieux acomptes pour vous permettre de toucher des ristournes d'avance — qui ne seront jamais exécutés parce qu'inutiles. Si j'ai consenti à laisser à M. Rabirot le contrôle financier de notre entreprise, encore faudrait-il que celui-ci fut exercé.

« — Je ne vous permets pas, s'écria « Monsieur Fred » congestionné, de mettre en doute mes capacités !

« — Mais c'est tout le contraire ! répondit en souriant l'homme aux

cheveux blancs. J'apprécie à leur juste valeur ces hautes « capacités » qui vous permettent de tabler sur des chiffres prodigieux... N'avez-vous pas, en premier lieu, fait souscrire à de braves gens — et ceci avec une célérité déconcertante — un capital initial d'un milliard en utilisant ma cathédrale comme miroir aux alouettes ? J'estime avoir le droit de connaître l'emploi que vous avez fait d'une pareille somme.

« — Je n'ai aucun compte à vous rendre ! déclara M. Fred. Nos attributions respectives sont bien distinctes : vous, vous êtes chargé de la direction technique et moi de l'administration financière. A chacun son travail ! Je ne me serais jamais permis de surveiller le travail accompli jusqu'à ce jour par tous vos sculpteurs de gargouilles !

« — C'est encore heureux ! Seulement, moi, je mettrai volontiers le nez dans vos comptes !

« — Avez-vous jamais manqué de fonds depuis six mois ? A chaque fois que vous m'en avez réclamés pour la mise en train de vos fameux « ateliers corporatifs », je vous ai apporté les sommes demandées sans même discuter vos plans de dépense.

« — Je le reconnais bien volontiers.

« — Savez-vous seulement, cher monsieur Serval, ce que vos corporations ont déjà coûté à notre société d'études ? Trois cents millions ! En six mois ! Vous voyez que je ne discute pas, moi ! J'admets vos dépenses. Je les estime même nécessaires.

« — Monsieur Fred, trancha le Maître d'œuvre, le chiffre que vous venez de m'énoncer prouve donc qu'il doit vous rester en caisse sept cents millions auxquels il faut ajouter les trois qui provenaient de mes quêtes. Ce qui nous donne un solde créditeur de sept cent trois millions. Où est cet argent ?

« M. Fred ne répondit pas immédiatement et le cigare qu'il mâchonnait tomba de sa bouche. Pendant un instant, Rabirotff donna l'impression de vouloir se jeter sur André Serval, mais ses mains moites et grasses s'appuyèrent avec force sur la table de travail de son vis-à-vis pendant qu'il finissait par dire d'une voix douce :

« — Cher monsieur, vous vous posez tout à coup en grand inquisiteur pour connaître l'utilisation qui a été faite de sommes qui n'ont même pas été recueillies par vous, à l'exception de trois misérables petits millions pour lesquels il vous a fallu des années ! Franchement, de quoi vous mêlez-vous ?

« — Sans doute comptez-vous pour zéro dans votre capital social mon idée de cathédrale, les années de travail sur cette idée, les heures de recherches, les nuits d'insomnies dans ce grenier ? Pour superflue, la flamme que j'essaie d'insuffler quotidiennement à mes ouvriers ? Pour archaïque, la méthode de travail préparatoire que j'ai imposée et qui fonctionne, avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie, depuis six mois ?... Il est grand temps, messieurs, que cesse l'ingérence incohérente du commanditaire dans l'œuvre de l'artiste ! Si je prends la liberté de bien vous dévoiler le fond de ma pensée, c'est uniquement pour éviter tout malentendu à l'avenir. Maintenant, vous savez que je vous apprécie tous à votre juste valeur et que je suis fermement décidé à réussir avec ou sans vous, mais je pense qu'il est de beaucoup préférable pour vous de continuer à travailler avec moi. Au contact de nos artisans, vous pourrez vous replonger, presque malgré vous, dans un bain d'honnêteté... Ce n'est pas si désagréable, n'est-ce pas, monsieur Sylvio Perana ?

« — Je ne vois pas pourquoi vous vous adressez à moi ? répondit l'interpellé.

« — Uniquement, cher monsieur et « directeur artistique de la cathédrale » — oui, une petite indiscretion m'a révélé le titre burlesque dont vous vous êtes affublé ! — parce que vous méritez une mention toute spéciale... Vous avez été trouver des fabricants de cierges du quartier Saint-Sulpice et vous leur avez proposé contre un pot-de-vin appréciable le marché suivant : la fourniture par eux, en exclusivité, de toutes les bougies et tous les cierges de la cathédrale Saint-Martial dont la première pierre n'a même pas été encore posée ! N'est-ce pas aller un peu vite en besogne ?

« ... Si je me suis permis de citer ce nouvel exemple entre mille, c'est pour vous faire comprendre à tous que la mauvaise plaisanterie « financière » de la cathédrale a assez duré. La situation peut et doit être rapidement redressée si chacun y met de la bonne volonté. Comme M. Rabirot me l'a fait remarquer, je n'ai aucun compte à vous demander mais mon devoir me commande de

défendre les intérêts des innombrables souscripteurs inconnus qui nous ont fait confiance. Ceux qui croient — comme mes artisans et moi-même — à la naissance de cette cathédrale ont le droit d'exiger que les millions placés entre vos mains soient exclusivement employés à la réalisation de l'œuvre. J'ose espérer n'avoir plus à vous réunir ici pour de telles raisons et je pense que cet avertissement sera salutaire... Messieurs, je ne vous retiens plus.

« Un silence impressionnant suivit. Les « financiers » se retirèrent les uns après les autres. Dans l'escalier, Benarsky ne put s'empêcher de dire à Krasfeld :

« — Il commence à nous ennuyer, ce bonhomme !

« — Il serait peut-être déjà temps de le supprimer ? murmura Sylvio Perana. Il faudra en parler sérieusement avec Rabihoff.

« Celui-ci était resté seul avec André Serval auquel il demanda :

« — Vous êtes satisfait de votre petit discours ?

« — Je regrette d'avoir été dans l'obligation de le faire, mais il était nécessaire.

« — Il était parfaitement inutile, monsieur Serval ! Il risque de me brouiller avec mes principaux associés et de voir s'évanouir le plus clair de vos ressources !

« — Je préfère tout arrêter plutôt que d'avoir autour de moi des hommes dans lesquels je n'ai pas une confiance absolue. D'ailleurs, je n'ai aucune inquiétude ; si vos amis se retirent, nous en trouverons d'autres ! Vous êtes exactement du même avis que moi... Car vous n'êtes pas un mauvais homme, Rabihoff ! Je vous ai observé, pendant ces six mois, plus que vous ne le pensez. J'ai besoin de votre sens incontesté des « affaires » et vous auriez beaucoup de mal à vous passer maintenant du dynamisme de nos jeunes équipes. Allons, « Monsieur Fred », faites un sérieux redressement et regardez la vie beaucoup plus belle ou un peu moins laide... Vous ne dites rien ?

« Rabihoff extirpa de la poche gauche de son gilet un nouveau cigare dont

il déchiqueta rageusement le bout qu'il commença à mâchonner. Il n'osa pas soutenir le regard de son interlocuteur et préféra s'en aller sans répondre.

« Mais la semonce n'avait pas été inutile : deux jours plus tard, une visite imprévue se présentait à la porte du grenier. C'était Evelynne, la maîtresse du financier.

« André Serval eut l'impression que cette créature séduisante, dont l'allure altière et le ton arrogant l'avaient désagréablement surpris lorsqu'il l'avait entendue parler dans le restaurant où il l'avait vue pour la première fois six mois plus tôt, n'était plus la même : elle paraissait intimidée et ce fut avec une voix assez humble qu'elle lui dit sur le seuil de la porte :

« — Je m'excuse de vous déranger... Je sais que vous êtes un homme très occupé... Mais je n'ai pu résister au désir sincère de vous féliciter pour la fermeté dont vous avez fait preuve avant-hier vis-à-vis de tous ces hommes d'affaires... Oui, Fred, m'a tout raconté...

« — Vraiment, madame ?

« — Et il l'a fait avec une sorte d'admiration secrète que je ne lui ai encore jamais connue pour personne... Au fond, je crois qu'il a un grand respect pour vous et pour l'œuvre que vous voulez entreprendre... Comprenez-moi : il n'a jamais encore rencontré d'homme comme vous... Moi non plus d'ailleurs ! Je suis sûre que vous réussirez !

« — Si Dieu nous aide, madame !

« — Monsieur Serval — la voix s'était faite plus véhémence —, je vais sans doute vous paraître complètement folle mais je rêve, depuis quelques semaines, de contribuer, moi aussi, à votre belle œuvre... Si vous saviez comme je suis excédée de la vie stupide que je mène depuis des années ! J'ai l'impression de n'être qu'un objet de luxe que l'on exhibe un peu partout... Je fais partie de la parade perpétuelle dont Fred a besoin pour étourdir ceux avec qui il veut faire des affaires... Dans le fond, je crois qu'il n'a pour moi que du mépris : je ne suis qu'une marionnette bien habillée qu'il sort dans les endroits où il doit faire étalage de richesse pour inspirer confiance mais, en dehors de cela, je ne lui suis pas plus utile

que sa Cadillac : elle et moi faisons partie du mobilier tape-à-l'œil... C'est affreux ! Je n'en puis plus ! Je voudrais faire quelque chose... me rendre utile enfin ! Vous ne voulez pas que je vous aide ? J'ai toujours pensé qu'une jolie femme pouvait réussir là où un homme, quel qu'il soit, n'avait aucune chance d'aboutir... Vous êtes assez psychologue pour savoir m'employer là où vous le jugerez utile. Je vous promets d'exécuter aveuglément ce que vous m'ordonnerez.

« L'homme aux cheveux blancs l'avait laissé parler sans que son visage impénétrable exprimât le moindre étonnement. Elle se taisait à présent, les lèvres tremblantes, comme si elle quémandait la réponse favorable. Le regard était angoissé, exprimant l'anxiété. La femme rousse ne faisait plus envie mais presque pitié.

« — Je suis très sensible, finit par dire André Serval, à l'offre que vous venez de me faire. Malheureusement, je ne vois guère la branche d'activité où je pourrais utiliser vos compétences. Les femmes sont plutôt rares dans la construction... En connaissez-vous beaucoup qui soient architectes ?

« — J'ai entendu récemment, dans une émission radiophonique consacrée aux femmes françaises devenues « chefs d'entreprise », qu'il y en avait une qui dirigeait une équipe d'ouvriers spécialisés dans l'entretien et la réparation des cathédrales et des églises anciennes.

« — C'est bien possible, mais entre « restaurer » et « créer », il y a une nuance ! Je vois mal une femme Maître d'œuvre... De toute façon, celle dont vous me parlez est certainement sortie de l'Ecole des Beaux-Arts et je ne pense pas que vous en soyez là.

« — Je sais bien que je ne suis qu'une ignorante, n'ayant aucun diplôme, mais croyez-vous que cela ait une telle importance pour les missions que vous pourriez me confier ? Ne s'agirait-il pas surtout pour moi de vous servir de démarcheuse pour trouver d'autres capitalistes dont vous pourriez avoir besoin si l'organisation financière montée par M. Rabirot venait à s'effondrer ?

« — Même si cela était, la cathédrale serait quand même construite, je

vous le garantis ! Mais je ne me servirai certainement pas de la beauté ou du charme d'une femme pour servir d'appât au financement d'une œuvre pieuse !

« — Je suis sûre de pouvoir vous rendre d'appréciables services dans d'autres domaines ! N'oubliez pas, monsieur Serval, que chez les femmes c'est l'instinct qui travaille d'abord... et celui-ci ne les trompe jamais ! La plupart du temps, ce sont notre cœur et notre entêtement qui suppléent aux connaissances de base qui nous manquent et qui nous ennuiant... Je ne puis pas croire que vous n'ayez pas besoin de femmes dans une entreprise d'art de cette envergure.

« — Il nous en faudra certainement plus tard dans quelques-uns de nos ateliers, ne serait-ce que pour sertir des pierres précieuses ou travailler sur des brocarts d'or mais, actuellement, cette collaboration serait un peu prématurée...

« — Pourquoi avez-vous cette méfiance à notre égard ?

« — L'une des plus grandes erreurs de notre monde moderne a été, madame, de laisser peu à peu la femme faire de plus en plus des métiers d'homme. Ceci ne veut pas du tout dire que je sois antiféministe ! La femme est indispensable dans la société où son rôle est prédominant puisqu'elle est le centre naturel d'un foyer et d'une famille, mais est-il bien nécessaire d'avoir des femmes-médecins, des femmes-avocats, des femmes-ingénieurs, voire même des femmes-militaires ? Ne sont-ce pas là des situations qu'elles volent aux hommes ? Pourquoi cherchez-vous absolument à vous évader de votre condition humaine ?... Il n'y a qu'à vous regarder : vous êtes toute la Femme, madame, avec ce que ce mot possède à la fois de magie et de réalité, de qualités et de défauts, d'élan et de faiblesses, d'amour et de haine... Que pouvez-vous chercher de plus ? J'estime même que votre présence lumineuse auprès d'un homme tel que ce Rabiouff est nécessaire. Vous m'avez laissé entendre tout à l'heure que si ce n'était pas vous qui étiez à ses côtés, il y en aurait une autre... Sincèrement, je préfère que ce soit vous ! Je ne vous connaissais guère avant cette visite que vous me faites... Je puis maintenant vous apprécier davantage. Je vous remercie même d'avoir surmonté votre orgueil naturel pour venir jusqu'ici... Vous voulez m'aider, madame ? Vous le pouvez mieux que n'importe qui par votre influence sur un homme qui n'a, certes, pas toujours suivi le droit chemin mais qui ne demande peut-être qu'à y rester maintenant. Votre rôle devient alors admirable, essentiel... Vous, seule, sans doute, êtes capable d'obtenir de votre amant qu'il redevienne honnête... Aidez-moi de la sorte et vous serez

le *premier* de tous mes « collaborateurs ».

« — Je vais essayer...

« — Cessez de n'être que la créature de luxe et de plaisir pour redevenir, vous aussi, un être humain ? Pensez-vous que ce soit possible ?

« — Ce le sera, répondit-elle après un moment d'hésitation, si vous m'autorisez à venir vous voir souvent.

« — Comme tous mes collaborateurs, vous êtes ici chez vous, madame.

« — Vous voulez donc bien me considérer comme appartenant maintenant à votre équipe ?

« — Peut-être en êtes-vous le meilleur élément ?

« — Merci ! Vous me direz peu à peu tout ce que je dois conseiller à Fred.

« — Pour le moment, vous n'avez qu'une mission : tenter d'arracher du remarquable cerveau de cet homme ce besoin insensé qu'il a de se lancer dans des spéculations et de « faire des affaires » coûte que coûte ! Si l'on parvenait à canaliser le potentiel d'une aussi belle intelligence pour le seul avenir de notre cathédrale, nous pourrions faire la pose de la première pierre dans quelques mois ! Il faut axer Rabirotff sur ce but unique en n'hésitant pas au besoin à flatter son orgueil dans lequel se trouve sa véritable force. L'orgueil peut se transformer rapidement en une qualité ! Vous devriez faire comprendre à votre ami, avec toute votre habileté féminine, que cette œuvre sera pour lui le couronnement d'une carrière et que ceux qui voudront plus tard porter sur lui un jugement, seront obligés de dire : « *Si le financier Rabirotff n'avait pas été là, ce monument grandiose n'aurait pu être édifié !* » Vous me comprenez ?

« — Très bien... Seulement pour atteindre le résultat que vous espérez avec un homme tel que Fred, il faudrait pouvoir le débarrasser progressivement de certaines influences néfastes. Sous son apparence autoritaire qui semble vouloir tout commander, Fred n'est qu'un faible pour qui le dernier qui parle — ou celui qui parle plus fort que les autres — finit par avoir raison. C'est pourquoi il vous a admiré avant-hier : vous avez parlé en chef et vous lui avez paru être le plus fort. Souvenez-vous toujours de ce que je vous dis. Ne perdez jamais de vue non plus que, parmi ses associés dont vous venez de faire

connaissance, certains peuvent être très dangereux... Le pire est, à mon avis, le dénommé Sylvio Perana... C'est un Génois capable de tout, qui n'hésiterait pas à aller jusqu'au crime s'il lui rapportait !

« — Le crime ne paie jamais, madame... Cependant, je ne suis pas loin de partager votre opinion : j'ai pu observer cet homme l'autre jour et je n'aime guère son regard fuyant.

« — La plus grave de toutes les erreurs commises jusqu'à ce jour par Fred est de lui avoir confié le soin de traiter avec les entreprises d'art religieux qui devront travailler pour la cathédrale.

« — Rassurez-vous, j'y mettrai bon ordre !

« — Voilà un poste où il faudrait plutôt une femme ! Pourquoi ne pas m'y nommer à la place de ce Sylvio ?

« Après l'avoir longuement dévisagée, André Serval lui demanda :

« — Etes-vous bien certaine, madame, de ne pas en vouloir particulièrement à cet homme ?

« Les yeux pers s'agrandirent dans une expression d'horreur avant que la femme rousse ne répondit d'une voix rauque :

« — C'est un misérable qu'il faut abattre quand il en est encore temps, sinon c'est lui qui vous aura !

« — Que voulez-vous dire ?

« Elle le regarda, désespérée :

« — C'est inutile... Vous ne comprendrez jamais rien ! Mais sachez bien que si je remplaçais cet homme, vos intérêts et ceux de votre cathédrale seraient défendus !

« — Vous devriez plutôt dire de « notre » cathédrale, puisque vous appartenez désormais à notre équipe... Il n'est pas exclu d'ailleurs qu'un jour ou l'autre je fasse appel à votre concours pour une tâche de cet ordre, mais je

crains qu'elle ne soit encore un peu lourde pour vous... Il faudra que, vous aussi, vous fassiez votre apprentissage... Nous reparlerons de tout cela un peu plus tard...

« — Vous ne vous êtes donc jamais dit qu'il serait indispensable que le haut commerce de luxe parisien — dont le goût est le plus sûr du monde — travaillât pour votre cathédrale ?... Puisque je suis l'une des plus importantes clientes de quelques grands couturiers, ne croyez-vous pas que je pourrais les décider à mettre leurs meilleurs dessinateurs ou modélistes à l'étude des ornements sacrés ? Pourquoi les Dior, les Givenchy, les Balenciaga n'apporteraient-ils pas, eux aussi, leur contribution à l'œuvre commune en nous offrant ce trésor inestimable que représente leur savoir-faire ? Pourquoi les chasubles et les chapes ne seraient-elles pas le fruit du travail des « petites mains » et des « arpètes » ? Ce qui nous délivrerait des horreurs produites par les maisons spécialisées du quartier Saint-Sulpice !

« — J'avoue que si vous parveniez à convaincre les grands couturiers...

« — Vous accepteriez de me confier ce poste ? Merci ! Vous verrez que je réussirai ! Fred m'a toujours dit que mon entêtement était incroyable. Au revoir, monsieur Serval. Dans quelques jours je reviendrai vous rendre compte de l'état de mes premières démarches... Enfin, je vais avoir une belle occupation ! J'ai presque envie de vous embrasser !

« Sans doute l'aurait-elle fait s'il ne l'avait arrêté d'un geste, tout en lui posant une question :

« — Pourquoi êtes-vous venue m'offrir aussi spontanément vos services ?

« La jeune femme eut une nouvelle hésitation avant de répondre :

« — Peut-être suis-je faite de la même étoffe que les autres ? Je ne parle pas des financiers, mais de vos artisans... Je ne pourrai jamais oublier le jour où Eugène, le patron du restaurant, m'a affirmé que je serais dans le même état que lui quand je vous connaîtrais davantage...

« — Et dans quel état se trouvait donc ce brave homme ?

« — Hypnotisé par vous !

« — Je n'ai cependant jamais rien fait pour obtenir un tel résultat !

« — Ne jouez donc pas inutilement les modestes ! Laissez cette coquetterie stupide aux faibles ! Vous savez très bien, comme tous ceux qui ont une véritable âme de chef, que vous possédez un fluide extraordinaire et une force de persuasion contre lesquels rien, ni personne ne résiste !

« — C'est votre conviction intime ?

« — Oui...

« — Alors je vais tenter d'utiliser immédiatement cette force de persuasion pour vous demander d'avoir une existence moins frivole. Je comprends très bien que votre charme et votre beauté puissent vous inciter à vous laisser aduler mais vous n'êtes pas la seule jolie femme sur terre ! Il en existe beaucoup d'autres, tout aussi belles, qui travaillent ou essaient au moins de se rendre utiles. Vous avez manifesté le désir de me rendre service et je n'ai accepté votre aide que parce que je suis persuadé que, lorsque vous serez enfin occupée à un travail intelligent, vous regretterez amèrement le temps que vous avez déjà perdu pendant des années !

« Elle le regarda avec une intense curiosité comme si c'était la première fois qu'elle entendait un homme lui parler ainsi... Puis elle dit avec brusquerie :

« — Je viens de répondre à votre question. A mon tour de vous interroger : vous est-il jamais arrivé d'aimer dans votre vie ?

« Il y eut un long silence avant qu'il ne répondit :

« — Je ne vois pas ce que votre étrange demande vient faire dans notre conversation... Sachez, madame, que ma vie privée ne regarde personne !

« — Pourquoi vous mêlez-vous d'organiser la mienne ?

« — Peut-être ai-je eu tort ? Mais j'ai cependant eu l'impression que vous n'étiez venue ici que pour me demander conseil... Quand je vous ai vue sur le

seuil de cette pauvre pièce, vous m'avez fait l'effet d'une femme assez désespérée... Me suis-je trompé ?

« — Non, répondit-elle faiblement.

« — Alors, sans doute avez-vous eu raison de venir mais il ne faudrait tout de même pas voir en moi un directeur de conscience ! Je ne suis qu'un homme comme tous les autres...

« — Vous n'êtes pas comme les autres ! Sinon vous auriez aimé... Ne serait-ce qu'une fois dans votre vie !

« Il ne répondit pas mais la curiosité féminine la poussa à continuer :

« — Je n'arrive pas à croire qu'un rêveur de votre envergure — car vous êtes avant tout un poète, André Serval ! — ait atteint la quarantaine sans avoir rencontré au moins une femme qui l'ait inspiré ? Ou alors vous ne seriez qu'une brute... et vous ne l'êtes pas ! Je ne vous connais pas... Je crois même que personne n'y parviendra jamais ! Mais je sens que, sous un masque d'impassibilité voulue, vous cachez une sensibilité aiguë : c'est elle qui guide en vous le créateur ! Nous ne nous sommes jamais autant vu, ni autant parlé qu'aujourd'hui... Peut-être même n'aurons-nous plus jamais une telle conversation ensemble. Ce qui me serait presque égal si, une fois pour toutes, vous me répondiez franchement : êtes-vous capable d'aimer ?

« L'homme aux cheveux blancs ne répondait toujours pas. Elle poursuivit :

« — A force d'entendre Fred me rabâcher les oreilles de vos projets, j'ai fini par me faire une opinion, vraie ou fausse, sur votre curieuse personnalité. Vous m'avez dit qu'avec un rien Fred pourrait devenir un honnête homme, je le crois volontiers, mais, par contre, je crains qu'il ne soit pas possible de vous changer ! Vous êtes pour moi, sous votre apparence de dévouement et de bonté, un homme inquiétant... Un genre de monstre, vous aussi ! N'est-il pas effrayant de penser qu'un être ayant votre intelligence ait pu vivre ainsi seul ?

« — Je ne suis jamais seul, répondit lentement André Serval.

« Elle le regarda, subitement figée, comme si elle fut paralysée, pendant qu'il continuait de sa voix douce :

« — J'ai une maîtresse qui me tient depuis mes vingt ans — l'âge où naissent les plus belles amours — et qui ne me lâchera même pas dans la mort... C'est « ma cathédrale », qui ne m'a jamais déçu... Ce fut d'abord mon cerveau qui inventa cette merveilleuse amie, puis au fur et à mesure que ses contours ont grandi dans mon imagination, je l'ai aimée d'un cœur débordant... Avec le temps, elle a fini par prendre sur moi un ascendant extraordinaire et je me complais à l'idée d'être devenu le prisonnier de cette œuvre que j'ai conçue et qui ne peut plus me trahir. C'est une captivité très douce qui m'a procuré des joies intérieures qu'aucune autre maîtresse au monde n'aurait pu m'apporter ! On a souvent utilisé le poncif du sculpteur amoureux de sa statue et rarement celui du bâtisseur devenu l'amant du sanctuaire qu'il a construit... Mais comme ma cathédrale n'est pas encore palpable, je ne suis encore que l'amant d'une grande idée ! Peut-être est-ce la raison pour laquelle mes amours sont inguérissables ?

« — Vous êtes un véritable fou ! Vous mélangez sans cesse le rêve et la réalité !

« — Un jour viendra où ma cathédrale sera réelle !

« — Et vous croyez que cette œuvre inanimée, si belle soit-elle, peut à son tour devenir amoureuse de vous ? Que vous rendra-t-elle en échange de votre amour insensé ?

« — Les plus nobles satisfactions d'ici-bas : une Présence — elle me survivra... la Paix — qu'y a-t-il de plus reposant qu'une cathédrale ? J'aurai l'impression que tous les bruits de guerre et de haine du monde viendront mourir contre les épais murs de pierre de ce nouveau sanctuaire... Enfin la sensation magnifique de ne pas disparaître sans laisser derrière moi une œuvre durable... Croyez-vous vraiment qu'une compagne de chair puisse m'apporter des joies d'une telle qualité ?

« — Mais un créateur de votre trempe a besoin d'avoir de la vie autour de lui !

« — Rien n'est plus vivant qu'une cathédrale...

« — Je ne suis pas croyante, monsieur Serval, mais dernièrement, au mariage de l'une de mes amies, j'ai entendu un prédicateur dire que *« l'homme n'avait pas été créé pour vivre seul »*... Ce prêtre avait raison. Ce ne sont pas tous vos braves artisans qui vous soutiendront dans les moments de découragement.

« — J'ai déjà connu, madame, ces périodes d'abattement, mais ma volonté de réussite finale a toujours été assez forte pour dominer les mauvaises heures. Et quand je fais la récapitulation des années déjà écoulées, ces heures-là me semblent bien courtes !

« — Comme vous devez être heureux à certains moments ! Je vous envie... Mais vous ne pouvez tout de même pas prétendre que votre maîtresse de pierre vibrera comme une femme ?

« — Elle sera plus sensible que n'importe quelle femme ! Certains soirs, quand je regarde cette maquette, j'ai déjà l'impression d'entendre résonner les grandes orgues sous ses voûtes et de voir flamboyer ses vitraux sous les derniers reflets du soleil couchant.

« Elle le regarda longuement une fois encore avant de lui dire :

« — Je crains que nous ne parlions jamais le même langage, monsieur Serval... Mais cela ne m'empêchera quand même pas de vous aider de toutes mes forces de femme, que vous semblez dédaigner, pour collaborer moi aussi à la réussite finale... Je sais que votre œuvre sera la plus belle de toutes parce que vous l'avez déjà parée, dans votre cœur, d'un amour sans limites ! Je vous admire aussi d'avoir cette foi en elle ! Au revoir ! Il vaut mieux que je m'en aille...

« Avant même qu'il n'ait pu répondre, elle s'était enfuie.

« Il resta sur le palier, écoutant le bruit des pas qui descendaient rapidement le vieil escalier. Quand ce fut le silence, il referma lentement sa porte pour retrouver dans la pièce mansardée la solitude dont il avait besoin pour œuvrer... Son regard erra lentement sur la maquette qu'il détailla avec amour : contemplation apaisante qui lui fit oublier la femme rousse.

« Celle-ci chercha à tenir ses promesses : elle alla de couturiers en couturiers. Tous la regardaient avec stupeur quand elle leur déclarait après la présentation d'une collection :

« — Ces robes et ces manteaux n'offrent plus le moindre intérêt ! Pourquoi ne consacreriez-vous pas vos ateliers à la fabrication d'ornements religieux ? Votre bon goût pourrait innover dans ce domaine et créer de véritables merveilles !

« Les « premières » étaient navrées : « Madame Evelyne », qui avait été une si bonne cliente pendant des années, ne leur commandait plus rien ! La jeune femme semblait se désintéresser complètement de ses toilettes. Son esprit était ailleurs. Elle commençait à découvrir qu'il pouvait exister une autre vie que celle qu'elle avait menée jusqu'à ce jour et que cette nouvelle existence serait beaucoup plus riche de joies profondes. Pour opérer en elle cette étrange transformation, il avait suffi d'une seule conversation avec l'homme aux cheveux blancs. Evelyne, ignorante et athée, passait maintenant sa vie dans les églises à contempler le déroulement d'un office religieux. Sans comprendre le sens liturgique des cérémonies, elle possédait cependant assez de cœur et de générosité pour en saisir la vraie beauté.

« Quand elle avait assisté à une messe solennelle ou à des vêpres, elle ressortait de l'église, comme éblouie. Son imagination voyait déjà — pénétrant, en une grandiose procession, dans le chœur de la cathédrale future — des théories d'officiants, de cardinaux arborant leurs grands manteaux pourpres, d'archevêques mitrés, de thuriféraires portant des torchères, d'enfants de chœur lançant leurs encensoirs vers le ciel pendant que des cloches invisibles sonnaient à toute volée... Elle apercevait, dominant de sa haute stature la pieuse cohorte, l'homme aux cheveux blancs dont le regard limpide la fascinait... Elle ne parvenait plus à détacher le personnage du cadre grandiose pour lequel il devait être né... Tout autre décor lui aurait semblé mesquin pour un tel homme... Et, frissonnantes d'une fièvre cachée, tremblantes d'amour aussi, les lèvres de la jeune femme murmuraient le prénom qu'elles répétaient en secret déjà depuis des mois : *André*...

« Quelques semaines passèrent avant qu'elle ne revint rue de Verneuil pour faire part à l'homme seul des difficultés qu'elle avait rencontrées dans la tâche dont elle avait voulu se charger : les grands couturiers ne la suivaient pas et n'essayaient pas de comprendre ce qu'elle leur demandait !

« — Peut-être voulez-vous aller trop vite ? lui répondit André Serval. Armez-vous de patience et attendez que votre heure ait sonné : elle viendra, n'en doutez pas !

« — Bien que je n'aie pas encore réussi, pourrai-je quand même venir vous voir de temps en temps ?

« — Est-ce vraiment nécessaire ? Ne nous sommes-nous pas tout dit au cours de votre première visite ? Attendez plutôt que je vous convoque.

« Elle repartit désespérée, sans comprendre pourquoi il continuait à vouloir l'ignorer. Elle ne comprendrait jamais...

« Malgré cette indifférence, elle s'entêta à revenir chaque semaine dans la mansarde pour les motifs les plus futiles : sous le prétexte d'assurer la liaison avec Rabirot ou simplement parce qu'elle croyait avoir trouvé une nouvelle idée qui embellirait encore l'œuvre future. André Serval l'accueillait à chaque fois avec bonté mais, après l'avoir écouté, il disait invariablement :

« — J'y réfléchirai...

« De visite en visite, Evelyne se rendait compte qu'elle se trouvait de plus en plus devant un homme dont l'âme, le cœur et les pensées étaient loin d'elle...

« Un matin cependant, elle descendit en courant d'un taxi et s'engouffra sous le vieux porche pour gravir rapidement les cinq étages. Quand André Serval lui ouvrit la porte du grenier, elle était livide.

« — Venez vite ! dit-elle haletante. Fred vient de se tirer une balle dans la tête mais il peut encore parler avec difficulté... Il veut absolument vous voir une dernière fois avant de mourir... Le médecin affirme qu'il vivra encore une heure ou deux. J'ai un taxi.

« André Serval ne se départit pas de son calme et la suivit sans même poser une question. Quelques minutes plus tard, la voiture les déposait devant l'hôtel particulier de Rabirot, rue de la Faisanderie.

« Dès que le moribond vit le Maître d'œuvre, une extraordinaire lueur de

vie et d'espoir brilla dans ses yeux, puis il dit faiblement à Evelyne et au docteur :

« — Je vous en prie... Laissez-nous tous les deux seuls...

« L'homme aux cheveux blancs dut se pencher pour écouter une étrange confession qui dura près d'une heure. Quand il rouvrit la porte de la chambre pour appeler Evelyne, « Monsieur Fred » n'était plus de ce monde.

« Tous les journaux s'emparèrent de la nouvelle et publièrent des colonnes entières sous des titres s'étalant en caractères gras : *Le suicide mystérieux d'un financier. La mort étrange de Fred Rabihoff...* L'intérêt du public fut captivé pendant quarante-huit heures, puis il y eut d'autres faits divers. Ce Rabihoff n'était, après tout, qu'un inconnu pour la grande foule. Après une enquête discrète, la police conclut au suicide ; aucun doute ne paraissait possible sur ce point. La jeune femme fut cependant interrogée longuement. On crut même un moment qu'elle allait être arrêtée, mais il n'en fut rien. Personne ne sut la véritable raison pour laquelle le financier avait mis fin à ses jours, personne à l'exception d'André Serval qui recueillit ses dernières paroles et qui ne les transmit à Duval que trois années plus tard. Sans doute estima-t-il alors nécessaire que celui qu'il avait choisi pour successeur, connut les véritables raisons de la mort de « Monsieur Fred » ?

« La confession de ce dernier, s'affaiblissant de minute en minute, avait été pénible :

« — Si j'ai demandé à Evelyne d'aller vous chercher, monsieur Serval, c'est parce que je ne veux pas disparaître sans vous avoir fait certaines révélations...

« Une réelle mansuétude dut se lire dans le regard d'André Serval puisque le mourant trouva la force de continuer :

« — Voilà déjà plusieurs années que nous travaillons ensemble ou, pour être plus franc, que je fais semblant de travailler avec vous ! Quand je vous ai offert d'organiser le financement de votre admirable projet, ce n'était qu'avec l'intention secrète de monter la plus belle de toutes les escroqueries : celle qui me permettrait de réaliser une immense fortune tout en faisant figure de bienfaiteur public.

« — Je ne m'étais pas trop illusionné dès notre première entrevue,

Rabiroff, mais j'ai pensé qu'à la longue, vos machinations ne deviendraient pour vous que de piètres calculs. J'avais pesé en son temps le pour et le contre et j'en étais arrivé à la conclusion qu'il fallait bien sortir de l'impasse où je m'enlissais depuis des années... Ou ma cathédrale serait construite avec l'appui de personnages tels que vous, ayant le goût du risque, ou elle resterait pour toujours dans le domaine de la chimère. J'aurais préféré de beaucoup ne travailler qu'avec d'honnêtes gens mais, hélas ! ceux-ci ne veulent pas comprendre quand on leur apporte une belle idée ! Je crois même qu'ils sont capables de se montrer plus âpres au gain que n'importe lequel de vos associés ! Ils ne commencent à s'intéresser à un projet que lorsqu'ils sentent « une affaire » et à condition qu'il leur soit présenté par des personnages douteux... Qui, mieux que vous, pouvait jouer ce rôle ? Vous étiez pour moi le démarcheur idéal ! Nous avons tous deux le même caractère : nous voyons « grand » et nous avons l'horreur instinctive de tout ce qui n'a pas d'allure. Vous rêviez d'escroqueries gigantesques et je ne pensais qu'à un monument sublime... N'étions-nous pas faits pour nous rencontrer un jour ou l'autre ? Les vastes projets n'ont toujours passionné que deux catégories d'individus assez mal vus de la société bourgeoise : les poètes et les aventuriers. Je ne regrette donc pas de vous avoir fait confiance. D'ailleurs, depuis quelques mois, vous êtes devenu honnête...

« — Oui... C'est sans doute pour cela que tout mon édifice financier s'écroule ! Je n'étais pas familiarisé avec l'honnêteté ! Elle m'a gêné...

« — Ce n'était pas une raison suffisante pour attenter à vos jours ! Ce geste de lâcheté s'accorde mal avec votre goût du risque et de la difficulté ! Vous étiez cependant un lutteur comme moi.

« — Oui, mais vous réussissez en luttant honnêtement... Tandis que moi ! Vous l'aviez bien pressenti le jour où vous nous avez tous réunis rue de Verneuil : le milliard trouvé au début de notre association est englouti aujourd'hui... Mon tort a été de ne pas vous l'avouer plus tôt mais j'espérais toujours pouvoir rétablir la situation sans que vous ne vous fussiez aperçu de rien. Je ne voulais surtout pas que vous eussiez la moindre inquiétude... J'ai combattu désespérément pendant ces derniers temps pour continuer, malgré d'immenses difficultés, à vous procurer les moyens financiers qui vous ont

tout de même permis de parachever la laborieuse formation de vos artisans. Il le fallait !

« — Grâce à votre effort, ils sont tous prêts maintenant.

« — C'est ma seule consolation... Mais ces hommes doivent être utilisés sans tarder, sinon vos ateliers corporatifs se désagrégeront... Et il n'y a plus d'argent ! Je suis au désespoir d'avoir entraîné un homme comme vous dans un tel scandale...

« — Rassurez-vous, Rabirot ! Les gens qui ont la conscience tranquille parviennent toujours à sortir indemnes des situations les plus délicates.

« — Ce n'est pas mon avis. Vous oubliez « l'opinion publique » — cette aveugle redoutable — qui n'hésitera pas à vous considérer comme l'un de mes associés ! Qui s'assemble... Cela, il ne le faut pas !

« Dans un prodigieux effort de volonté, « Monsieur Fred » s'était soulevé sur son lit pour prononcer ces derniers mots, puis il s'était brusquement en retombant inerte sur l'oreiller... Mais André Serval savait que l'homme avait encore des choses essentielles à lui dire : il se pencha sur le visage marqué par l'approche imminente de la mort. Après des minutes qui parurent un siècle, les yeux de l'agonisant se rouvrirent pour regarder avec une intensité douloureuse le dernier être vivant qu'ils verraient. Les lèvres commencèrent par trembler puis remuèrent faiblement en laissant échapper quelques balbutiements incompréhensibles.

« — Voyons, Rabirot ! insista Serval. Faites un dernier effort ! Vous ne m'avez pas tout dit ?

« Le visage déjà décomposé se détendit pendant que la voix murmurait :

« — Je n'aurais jamais dû spéculer avec ce capital...

« — On ne peut pas jouer au baccara toute sa vie, mon pauvre ami ! Un jour vient fatalement où rien ne va plus... Je reconnais cependant que vous n'êtes pas le seul responsable : vos sinistres associés ont puissamment contribué à votre chute. Sans doute êtes-vous le plus coupable parce que vous

étiez de loin le plus intelligent... A vous seul, vous étiez très capable de leur tenir tête à tous et de les tromper en fin de compte. Je sais très bien que vous étiez décidé à jouer ce jeu dangereux depuis que vous vous étiez rangé de mon côté... Aussi ai-je continué à faire semblant de vous croire et vous ai-je laissé agir tout en vous surveillant...

« — Approchez-vous, hoquetait Rabirot. Je crois que je puis encore tous « les rouler » une dernière fois pour tenter de sauver votre œuvre... Mais il faut m'écouter... Il y a un moyen, un seul, d'éviter que le scandale ne rejaillisse sur vous et sur vos artisans... Si vous avez voulu travailler avec vos ouvriers dans le silence pendant toutes ces années préparatoires, nous aussi nous avons le plus grand intérêt à « opérer » dans le « calme » pour camoufler la véritable nature de nos opérations financières... Donc la foule ne sait pas encore grand-chose de notre projet. Ma mort ne doit rien lui apprendre de plus tout en vous rendant un grand service. Mes dispositions sont déjà prises : dès ce soir on croira que je me suis « supprimé », comme l'ont fait tant d'autres financiers internationaux avant moi, parce que mes affaires personnelles étaient en mauvaise posture. On ne trouvera pas la moindre trace de correspondance entre nous. Nous ne serons même pas censés nous être connus. Seuls vos collaborateurs immédiats savent mon rôle et ils se tairont... C'est leur intérêt. C'est surtout celui de la cathédrale dont le nom ne peut pas camoufler un scandale...

« — Le scandale n'éclatera pas, Rabirot ! répondit avec force André Servat. Et la cathédrale sera construite ! La seule difficulté passagère va être de pouvoir maintenir l'organisation de mes ateliers avec une caisse vide.

« — Elle peut être à nouveau pleine d'ici quelques jours si vous m'écoutez et si vous agissez immédiatement... J'ai peur de ne pas avoir la force de terminer... Ce que je vais vous dire va vous paraître monstrueux parce que vous êtes foncièrement honnête, mais peu importe à présent ! Il n'y a pas d'autre moyen de rétablir rapidement la situation et vous seul pouvez l'employer sans risque parce qu'on ne peut rien vous jeter à la face ni vous faire aucun reproche ! Moi, j'étais lié par un passé trop lourd que connaissent les gredins auxquels vous allez rendre visite de ma part après ma disparition... Ce sera une façon comme une autre de me rappeler une dernière fois à leur

bon souvenir ! Dès que je ne serai plus et avant même qu'une autre personne soit entrée dans cette chambre, vous ouvrirez le tiroir gauche du petit secrétaire que vous voyez entre les deux fenêtres... C'était là où j'enfermais mon revolver : la clef est restée sur la serrure. Au fond du tiroir vous trouverez une liste de noms et un dossier assez volumineux... Sur la liste, j'ai inscrit les adresses d'une bonne centaine d'hommes d'affaires avec lesquels j'ai souvent « travaillé »... Dans le dossier se trouvent mentionnées, avec des pièces à conviction irréfutables, toutes les escroqueries qui ont été faites depuis une dizaine d'années par ces individus aussi méprisables que moi... Vous n'avez qu'à aller les trouver un par un, en leur montrant que vous êtes parfaitement renseigné sur leurs agissements. Vous leur laisserez entendre que, s'ils ne mettent pas immédiatement chacun une forte somme à votre disposition pour vous permettre de continuer votre œuvre, vous les dénoncerez sans pitié avec preuves à l'appui... Ils auront peur : ce sont tous des lâches ! Je les connais... Il n'y a aucune honte et c'est même juste de faire chanter des crapules... Croyez-moi, Serval, pour une fois peut-être dans ma lamentable existence, j'ai raison et...

« Monsieur Fred se tut définitivement, les yeux exorbités. Après avoir fermé les paupières du nouveau mort, André Serval s'agenouilla devant le lit. Il resta muet mais son cœur dut dire dans une dernière prière : « Faites, Seigneur, que cette âme tourmentée trouve enfin la paix que vous ne pouvez lui refuser. Si elle fit le mal, ce ne fut pas toujours de sa faute puisqu'elle était faible... Et n'a-t-elle pas eu quand même la force de se ressaisir au moment suprême ? Ne vient-elle pas d'essayer une dernière fois de m'aider à édifier le sanctuaire ? Vous accueillerez cette âme. Dieu de clémence, parce que vous savez dénombrer celles de vos créatures qui ont su se montrer capables d'une certaine grandeur devant la mort. Même si ce malheureux a eu le tort de se supprimer, il a su mourir... »

« André Serval s'était relevé mais il eut une longue hésitation avant de se diriger vers le petit meuble désigné par le financier. Il ne se décida à ouvrir le tiroir qu'avec répulsion : le geste qu'il accomplissait n'était pas en harmonie avec la droiture de son existence... Mais ne fallait-il pas construire la cathédrale ? Avait-il le droit de négliger la dernière chance qui lui restait ? Ces hommes — dont il allait avoir les noms — n'étaient que de tristes

personnages. On ne prend pas la canaille par les bons sentiments : elle ne respecte que ceux qui savent se montrer plus forts et plus redoutables qu'elle.

« Il s'empara du dossier qu'il dissimula sous son veston avant d'ouvrir la porte de communication donnant sur la pièce voisine où attendaient Evelyne et le médecin.

« — C'est fini, dit-il, très calme. Venez, docteur... Vous aussi, madame...

« Evelyne s'approcha du lit où reposait son dernier commanditaire qui, dans son cœur, n'avait jamais eu droit au nom d'amant. Elle le contempla longuement, sans aucune émotion apparente. André Serval crut même déceler sur les lèvres sensuelles un imperceptible sourire de satisfaction qui lui fit horreur.

« Quand le docteur se fut retiré, elle dit avec le plus grand calme :

« — Enfin, me voilà libre !

« — Ne l'avez-vous pas toujours été ? répliqua l'homme qui continuait à l'observer.

« — Il n'y a pas eu de femme plus enchaînée que moi à une vie inutile dont il ne lui reste que dégoût et lassitude !

« — Ne devriez-vous pas, madame, penser en ce moment plutôt à ce mort qu'à vous-même ?

« — Je ne veux plus jamais penser à lui, ni même que l'on me rappelle son nom... Je le hais comme tous ceux qui m'ont aidée à descendre la pente.

« Ces derniers mots atténuèrent un peu le sentiment de mépris d'André Serval qui se transforma presque en une vague pitié.

« — Que puis-je pour vous ? demanda-t-il.

« — Vous le savez depuis longtemps ! Pourquoi ne voulez-vous pas de moi auprès de vous ?

« — Pour se consacrer à une œuvre noble, il faut avoir l'âme pure. La vôtre

ne l'est pas ; je viens d'en avoir une preuve terrible par la façon dont vous jugez cet homme qui vous a comblée.

« — Vous m'aviez cependant laissé entendre que vous m'accepteriez dans votre équipe ?

« — C'est vous qui m'avez supplié de vous admettre parmi mes collaborateurs. Mais, croyez-moi, c'est encore trop tôt !

« — On dirait vraiment que je vous ai fait du mal ?

« — A moi, non. Personne ne peut m'en faire puisque je n'y prête pas attention... Seulement, n'en avez-vous point fait à d'autres ? Vous en feriez encore, peut-être.

« — Vous êtes trop injuste ! Vous savez que je vous admire et que votre cathédrale m'apparaît déjà comme la plus belle chose du monde ! Moi aussi je ne vois plus qu'elle dans mes rêves... Tout ce qui m'entoure — ce à quoi j'attachais autrefois de l'importance — ne m'intéresse plus. Laissez-moi vous aider et vivre dans votre ombre. Je saurai rester discrète. Vous ne remarquerez même pas ma présence.

« Sa voix cachait des sanglots étouffés mais il n'y eut dans le regard de son interlocuteur qu'une lueur très dure quand il répondit :

« — Je pensais vous avoir déjà fait comprendre qu'il n'y aura pas de place dans mon existence pour une présence féminine tant que ma cathédrale ne sera pas construite...

« — Je vous promets qu'il ne s'agira pas d'amour entre nous ! Ce ne sera chez moi que de l'admiration...

« — Je me méfie d'un tel sentiment chez la femme...

« — Vous ne me croyez donc pas sincère ?

« — Comment pourrais-je vous accorder plus de confiance que ne l'a fait l'homme étendu devant vous ? Si vous l'aviez rendu vraiment heureux, il n'aurait pas accompli son geste fatal.

« — Vous me détestez ?

« — Nul n'a le droit de mépriser son prochain.

« — Que vais-je devenir ?

« — Partez ! Fuyez tous les lieux d'un passé douteux... Essayez de vous consacrer à une humble besogne... On ne s'élève que par le travail et par le recueillement... Méditez une dernière fois devant le corps de votre amant et faites le nécessaire pour qu'il ait des obsèques dignes... Ensuite vous disparaîtrez ! Ce ne sera que quand vous aurez pris le temps de faire votre examen de conscience et retrouvé la sérénité de l'âme que vous pourrez revenir me trouver. Je vous accueillerai alors comme si vous aviez toujours appartenu à l'une de nos corporations... Moi-même je réfléchirai, pendant votre éloignement, à celle d'entre elles qui pourra le mieux utiliser vos qualités et votre bonne volonté... Adieu, madame.

« Au moment où il allait quitter la chambre, elle s'agrippa après lui :

« — Je vous en supplie ! Ne m'abandonnez pas ! Vous ne comprendrez donc jamais que je ne serai plus rien sans vous ?

« Il répondit d'une voix glaciale en se dégageant d'elle :

« — Ces paroles sont déplacées ici ! Laissez-moi...

« Elle se retrouva seule, déchirant rageusement de ses mains le mouchoir destiné à essuyer des larmes qu'elle ne pouvait avoir devant le corps de Rabirosso. Son visage avait brusquement perdu de son éclat pour ne plus laisser transpirer que de la haine. Ce fut chez elle comme une sorte de réplique inconsciente et désespérée au mépris de l'homme pour qui elle était déjà prête à sacrifier tout un passé. Ses lèvres tremblèrent sans pouvoir balbutier la moindre prière et elle resta, hébétée, devant la mort, comprenant pour la première fois combien sa propre existence avait pu être vide...

« Dès qu'ils surent qu'il n'y avait plus d'argent, les innombrables « amis » du couple disparurent pour courir vers d'autres mécènes. La belle Evelyne cessa d'appartenir aux annales d'une certaine vie parisienne et un

chroniqueur, ne sachant quel jugement porter sur elle, conclut en ces termes : *« Sans doute a-t-elle suivi le chemin habituel que prennent toutes les compagnes des grands aventuriers, celui de l'oubli? »*

« Si le scandale n'éclata pas, ce fut uniquement parce qu'André Serval pratiqua sans attendre l'étrange « méthode » que lui avait indiquée Rabirot avant de disparaître. Au fond, ce « Monsieur Fred » était un excellent psychologue...

« Le soir même du suicide tous les « collaborateurs » du défunt furent convoqués rue de Verneuil. Il n'y en avait pas un qui ne désirât remplacer « le grand homme » à la tête de l'organisation financière de la cathédrale. La place était trop belle ! Aussi la réunion commença-t-elle par une violente altercation entre tous ces messieurs, Benarsky, spécialement, menait grand tapage. Sa discussion avec Krasfeld risquait de s'envenimer quand André Serval, qui s'était contenté jusqu'à cet instant de regarder les chacals se battre entre eux, déclara posément :

« — Il a fallu un événement d'une exceptionnelle gravité pour que je me décide à vous faire tous venir une fois encore dans ce grenier, mais rassurez-vous : ce sera la dernière ! Je sais que chacun de vous aspire à prendre la place que Rabirot s'était octroyée... J'ai le regret de vous informer qu'aucun de vous ne l'aura ! Je suis en effet la seule personne qui ait assisté le défunt à ses derniers moments : il m'a légué ses volontés et je suis en possession de son testament... Un bien curieux testament, comme vous pourrez en juger les uns après les autres. Aucun de vous n'a été oublié, messieurs... Je vous communiquerai, à tour de rôle et en particulier, les passages qui vous concernent respectivement mais sachez dès maintenant que je prends en main la direction financière de l'entreprise. J'assumais déjà la direction artisanale. Vous voyez que je suis fermement décidé à cumuler ! Il y a des périodes, dans l'élaboration d'un vaste plan, où l'unité de commandement est nécessaire. A dater d'aujourd'hui, je suis donc le seul chef.

« Aussi ai-je pris la décision suivante : tous, sans exception, vous cessez d'appartenir à mes services. Je n'ai pas eu à me louer particulièrement de vos bons offices. Avouons même que vous avez fait, chacun dans votre domaine, l'impossible pour ruiner mon œuvre. Vous n'y êtes pas parvenus parce que

j'ai sur vous une supériorité écrasante : j'ai la Foi ! Seulement, il serait trop beau et trop facile pour vous tous que nous nous quittions ainsi... J'estime — et Rabirossoff était bien du même avis — que vous avez volé au minimum, non pas à moi mais à la cathédrale Saint-Martial, la somme d'un demi-milliard...

« Cette dernière affirmation souleva de véhémentes protestations.

« — Vous vous posez en accusateur alors que vous n'avez aucun titre pour nous juger ! déclara Benarsky.

« — Je n'en ai qu'un mais il est suffisant : vous avez trompé ma confiance.

« — Vous avez été cependant bien content, mon bonhomme, d'utiliser « notre » milliard de départ ! continua Krasfeld.

« — Vous ne manquez pas d'un certain aplomb, répondit avec calme André Serval, quand vous parlez de « votre » milliard ! Pour la dernière fois, je vous répète que cet argent ne vous appartient pas. Il vous a été confié par les premiers souscripteurs dont je m'institue l'unique défenseur et représentant. D'ailleurs je n'ai même pas vu la moitié de cette somme, sur laquelle vous avez tous prélevé de substantielles commissions. Ce milliard vous a permis aussi, grâce à d'habiles spéculations, de gagner au moins deux cents autres millions... Vous semblez tous étonnés que je sois au courant de ces chiffres ? Puisque nous paraissions parfaitement d'accord sur ces comptes, nous atteignons un total de sept cents millions comprenant les cinq cents que je n'ai pas encore utilisés pour la formation de mes ouvriers spécialisés, auxquels il faut ajouter les deux cents millions de vos profits personnels. Vous allez donc me rendre cet argent.

« — Vraiment, dit Reumer d'un ton railleur. Je voudrais bien savoir comment puisqu'il n'y a plus un sou en caisse ? Vous le saviez peut-être aussi, cela ?

« — Je m'en doutais et j'en ai eu la confirmation ce matin par votre ami Rabirossoff... Mais cela n'empêchera pas, messieurs, que vous rembourserez intégralement les sommes que vous avez prélevées indûment ! Les moyens que vous emploieriez pour trouver cet argent ne m'intéressent pas : j'ose espérer qu'ils seront honnêtes bien que je sache que pour vous l'argent

n'a pas d'odeur... Quand vous vous serez acquittés de vos dettes à l'égard de notre œuvre, vous pourrez faire preuve d'activité ailleurs : vous êtes tous indignes de faire partie d'une équipe de bâtisseurs de cathédrale !

« — Je crains que vous ne soyez un peu novice en la matière, mon bon Serval, pour vous permettre d'avoir une telle assurance ! répliqua Benarsky.

« — Ce cri parti de votre cœur me prouve déjà, cher monsieur, que vous plaidez coupable ! Aussi serez-vous le premier de tous à me payer ! Vous allez me verser vingt bons millions qui représenteront votre contribution « volontaire » à l'œuvre commune.

« — Je ne vous donnerai pas un centime !

« — C'est votre dernier mot ?

« Les deux hommes étaient dressés face à face, Benarsky nerveux et le regard trouble, André Serval calme et le visage impénétrable.

« — Vous vous taisez ? continua ce dernier. Messieurs, veuillez avoir l'amabilité de nous laisser seuls, M. Benarsky et moi. Attendez dans l'escalier. Je sais qu'il n'est pas très confortable mais ce ne sera pas long... J'aurai ensuite une petite conversation analogue avec chacun de vous en tête à tête. Mes collaborateurs et moi savons que vous avez tous sur la conscience quelques menues peccadilles à vous reprocher pour lesquelles la moindre indiscretion publique pourrait être désastreuse. Après Benarsky, je me ferai un plaisir de bavarder avec Krasfeld ; ensuite ce sera une joie pour moi de recevoir Reumer, Sylvio Perana et Peter Loeb...

« Un silence pesant suivit.

« Il n'y avait pas un seul de ces gredins qui n'eût envie d'abattre l'homme qui se dressait seul devant eux mais tous étaient des lâches ; ils craignaient autant la carrure athlétique de leur adversaire que la sérénité de ses paroles.

« Finalement ils commencèrent à sortir de la mansarde, un par un, à l'exception de Benarsky. Quand ils furent sur le palier poussiéreux du

vieil immeuble, la porte se referma et ils durent attendre avec une fureur mal déguisée. Mais aucun n'osa partir, voulant savoir ce qu'André Serval avait bien pu apprendre de leurs agissements par ce qu'ils appelaient déjà tous : « la trahison de Rabirotff ». Sylvio Perana plaqua son oreille contre la porte pour essayer d'entendre la conversation de celui qui prenait maintenant pour eux figure de juge d'instruction, avec Benarsky. La voix de ce dernier eut quelques éclats mais jamais celle de son interlocuteur...

« — Alors, cher monsieur Benarsky, commença André Serval sur un ton enjoué, vous êtes satisfait de votre tentative de rébellion ? Croyez bien qu'elle était inutile ! Franchement, continuez-vous à me prendre pour un apprenti, malgré mes cheveux blancs ? Avez-vous toujours l'impression que je vais me laisser « faire » selon une expression qui doit vous être chère ?... Votre plus grande erreur à tous est d'oublier que je ne me suis fixé qu'un seul but : construire la cathédrale ! Et comme je suis très entêté, j'y parviendrai... A force de vous fréquenter et surtout d'avoir été à l'étrange école de votre maître à tous, le grand Rabirotff, j'ai pris la décision de vous imiter pour vous faire rendre gorge. Puisque les moyens réputés honnêtes n'ont pas le moindre effet sur vous et sur vos amis, je vais être dans la triste obligation d'en utiliser d'autres...

« — Du chantage, peut-être ?

« — Appelez cela comme vous voudrez ! Venant d'un personnage tel que vous, ça ne prête pas à conséquences. Ne suis-je pas contraint d'employer le seul langage que vous et vos amis soyez capables de comprendre ? J'ai toujours eu pour principe de me mettre à la portée des gens.

« — Ecoutez, mon brave homme, en voilà assez ! Vous allez me faire le plaisir, à votre tour, de vous taire sinon on vous supprime ! Compris ?

« — Pourquoi devenez-vous aussi agressif ? Serait-ce le fond d'une nature première qui reprendrait chez vous le dessus ? Nous n'avons cependant tous eu, jusqu'à ce jour, que des rapports de gens de bonne compagnie. Je sais bien que vous et moi ne nous sommes pas rencontrés très souvent mais ce n'est pas une raison suffisante pour nous injurier. Ma longue expérience m'autorise même à vous donner un conseil. Quand vous désirez absolument marquer une

supériorité sur votre adversaire dans une discussion d'affaires, sachez rester poli.

« Benarsky était hors de lui mais le flegme d'André Serval le dominait. Il ne broncha pas ; celui-ci continua de sa voix toujours égale :

« — Sachez aussi que vous n'auriez aucun intérêt à me « supprimer », selon votre expression imagée... A quoi ce geste vous servirait-il ? Croyez bien que je n'ai pas attendu vos menaces pour prévoir l'éventualité de ma disparition ! Ne sommes-nous pas tous mortels ? Le jour où elle se produira, je serai immédiatement remplacé par un autre qui vous tiendra le même langage et qui continuera à agir à votre égard comme je le fais aujourd'hui. Si ce successeur était à son tour victime d'un « accident », un troisième homme le remplacerait et ainsi de suite... Vous voyez que tout est prévu ! Alors, pourquoi vouloir lutter ? Faites plutôt preuve d'intelligence en vous montrant tout de suite compréhensif... Enfin rien ne vous dit que vous n'éprouverez pas à votre tour le besoin de disparaître avant moi comme vient de le faire ce pauvre Rabirot ?

« — Il n'avait rien dans le ventre !

« — Je ne suis pas de votre avis... J'ai au contraire l'impression que cet homme a montré un certain courage... Maintenant, approchez-vous : il n'est pas nécessaire que vos bons amis m'entendent... Certains d'entre eux doivent même avoir l'oreille collée à cette porte. Dites-moi : auriez-vous, par hasard, entendu parler des bons d'un certain Crédit municipal ?

« L'homme blêmit :

« — C'est encore le travail de Rabirot ?

« — J'ai surtout appris à lire entre les lignes de son testament... Ce qui m'autorise à vous répéter que vous me verserez vingt millions avant huit jours. Je vous attendrai. Vous ne serez pas le seul d'ailleurs, si cette pensée peut vous consoler ! Chacun de vos camarades de la défunte « Société d'Etudes de la Cathédrale Saint-Martial » en fera autant. Nous ferons ainsi rentrer dans les caisses de l'œuvre cent vingt millions.

« — Et où trouverez-vous les cinq cent quatre-vingts autres pour compléter les sept cents que vous réclamez ?

« — Dans le portefeuille ou les coffres d'une cinquantaine d'honorables gentlemen dont Rabiross — toujours lui ! — m'a confié les noms, adresses et pedigrees... Vous voyez que j'ai raison de ne pas désespérer d'assister un jour à la pose de la première pierre de la cathédrale ! Je suis un éternel optimiste.

« — Et si je ne trouve pas cet argent ?

« — Dans ce cas...

« André Serval s'était rapproché de son visiteur pour lui parler à voix basse pendant deux bonnes minutes. Lorsqu'il eut terminé, Benarsky déclara en guise d'au revoir :

« — C'est bon. Je pense pouvoir réunir la somme.

« — Je suis convaincu que vous y arriverez. Vous êtes très intelligent, monsieur Benarsky !

« André Serval avait déjà ouvert la porte. Sur le palier, le financier retrouva ses « amis », dont les regards interrogateurs en disaient long.

« — Krasfeld, il t'attend, dit Benarsky avant d'ajouter : Fais comme moi. Il vaut mieux payer pour l'instant. Avec ce bonhomme nous risquons d'avoir de sales histoires. Mais patience ! Nous le rattraperons au tournant...

« L'entrevue d'André Serval et de Krasfeld fut peut-être encore plus rapide. En ressortant, celui-ci se limita à dire :

« — A toi, Reumer !

« Ils défilèrent tous, un par un, dans le grenier. On se serait cru devant un étrange confessionnal où étaient distribuées des pénitences sans rémission.

« Une semaine plus tard André Serval avait les cent vingt millions. Il convoqua aussitôt Duval :

« — J'ai décidé d'administrer moi-même ces fonds, auxquels s'ajouteront

prochainement les nouvelles sommes que je vais percevoir auprès d'autres messieurs du même acabit. Vous m'aidez dans cette administration car je finis par croire qu'il est beaucoup plus difficile de garder une fortune que de la gagner ! Heureusement, pendant ces derniers temps j'ai pu observer nos prétendus « financiers ». C'étaient des hommes habiles mais sans scrupules. Nous essaierons d'être aussi adroits qu'eux tout en restant honnêtes. Nos placements seront à rendement plus long mais sûr. Bien que nous ne soyons pas faits pour spéculer, je ne dois pas hésiter à contribuer à une rapide augmentation du capital de départ qui nous est nécessaire pour entreprendre les grands travaux. Nous ne devons plus compter que sur nous-mêmes ! Trop souvent la construction de sanctuaires a été entreprise sans que leurs bâtisseurs aient en mains la totalité des fonds indispensables. C'est pour cela que certaines de ces nobles entreprises ont sombré parfois dans de lamentables aventures, pourquoi aussi plusieurs églises restent encore inachevées. Souvenez-vous des difficultés qu'a rencontrées l'admirable cardinal Verdier avant cette guerre ! Il est nécessaire d'avoir la Foi pour bâtir mais elle ne suffit pas...

« André Serval commença aussitôt son étrange campagne financière : il alla de banquiers en banquiers, de coulissiers en coulissiers, d' « hommes d'affaires » en « administrateurs » de biens. Il suivait, nom par nom et adresse par adresse, la liste écrite de la main de Rabirossoff. Celui-ci ne s'était pas trompé : tous ceux à qui l'homme aux cheveux blancs rendait visite n'étaient que de faux grands bonshommes craignant le gendarme ou des colosses aux pieds d'argile s'effondrant devant la volonté implacable d'un honnête homme.

« Au bout de trois mois, les sept cents millions étaient en caisse.

« Dans les divers ateliers, les artisans ne s'étaient doutés de rien. Il n'y avait pas eu d'interruption ni de heurt. Le travail avait continué méthodique, acharné, rude, noble.

« Pendant les années qui suivirent, les ouvriers — tous volontaires — se perfectionnèrent sans cesse sous l'habile direction des sept principaux collaborateurs.

« André Serval administra judicieusement les fonds qu'il avait réunis et les quadrupla. Après quatre nouvelles années, il se trouvait à la tête d'un capital de trois milliards mais cela ne voulait pas dire que sa tâche avait été facile pendant cette période. Après avoir failli être étranglé financièrement, il avait été contraint d'entreprendre une autre lutte, peut-être plus âpre que la première, contre toute la ville, presque contre tout un pays qui ne comprenait pas la beauté de son idée. Il l'avait menée avec une patience incroyable.

« Un soir où il s'apprêtait à aller rendre visite à l'atelier où se perfectionnaient les jeunes sculpteurs sur bois, on sonna à la porte du grenier et il se trouva en présence d'un personnage qui lui était totalement inconnu.

« Le nouveau venu, vêtu avec une certaine recherche, se montra tout de suite très à l'aise.

« — Monsieur Serval ? Et moi Paul Boravin, conseiller municipal de Puteaux.

« — Que me vaut, monsieur, l'honneur de votre visite ?

« — Mon cher Maître...

« — Réservez donc ce titre pour les avocats qui y tiennent tant ! répondit assez sèchement le solitaire.

« — Pourtant, j'avais entendu dire... Enfin, tant pis ! Ceci ne m'empêche pas d'être enchanté de faire votre connaissance. J'ai beaucoup entendu parler de vous ces derniers mois...

« — Par qui ?

« — Mais... par la rumeur publique !

« — De quoi se mêle-t-elle ?

« — De vous trouver un homme étonnant, continua Boravin d'une voix suave... Un homme extraordinaire qui ne peut cacher éternellement un admirable projet ! D'autant plus que vous êtes déjà entré dans le domaine des réalisations grâce à vos nombreux ateliers artisanaux qui fonctionnent

depuis plusieurs années ! Mon devoir d'édile n'est-il pas d'être renseigné sur les activités de nos administrés ?

« — Passons au but de votre visite, monsieur.

« — J'y arrive, cher monsieur Serval. Vous ne vous doutez sans doute pas que vous avez devant vous le conseiller municipal de la cathédrale Saint-Martial !

« — Tout simplement ?

« — ... le défenseur le plus acharné de cette grande œuvre dont la moitié sera édifiée sur un terrain appartenant à la commune qui a bien voulu voter pour moi aux dernières élections.

« — Vous savez déjà où je veux construire ? Je n'ai cependant confié, jusqu'à ce jour, mes intentions qu'à quelques collaborateurs choisis.

« — Tout se sait, cher monsieur ! Paris est déjà un grand Landerneau, alors vous pensez : Puteaux ! Il m'a donc paru indispensable que nous fissions connaissance et que nous eussions une petite conversation pratique... Vous devez bien vous douter, en effet, que je puis appuyer très utilement votre projet auprès de notre municipalité dont il faudra bien, un jour ou l'autre, un vote grâce auquel vous aurez ou n'aurez pas l'autorisation de construire sur « notre » commune.

« — Ge qui signifie qu'il en sera de même pour Courbevoie puisque la place de la Défense se trouve sur les deux communes ?

« — Evidemment ! Mais si cela peut vous rendre service, je me ferai un plaisir de vous mettre en rapport avec l'un de mes excellents confrères de la municipalité de Courbevoie qui sera rapidement acquis à vos idées en échange de quelques menues compensations...

« — Qu'entendez-vous par-là ?

« — Vous n'allez tout de même pas me faire croire, cher monsieur Serval, que vous ignorez les usages couramment pratiqués lorsqu'il s'agit d'édifier un monument ou un établissement public sur un terrain appartenant à une ville ?

Votre cathédrale rentrera automatiquement, comme tous les sanctuaires depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat, dans la catégorie des établissements publics... C'est donc à vous de faire le plus tôt possible le nécessaire pour que personne ne puisse gêner la réalisation de votre projet... Hélas ! Vous connaissez les hommes aussi bien que moi ! Tout le monde ne peut pas avoir votre admirable foi ! Certains risquent même de se montrer nettement hostiles, étant donné leurs idées politiques... L'important est donc pour vous de réunir une majorité au sein des deux conseils municipaux intéressés... Vous devez bien vous douter comment on réunit une majorité ! Parfois cela peut sembler assez cher mais n'est-ce pas là de la menue poussière en comparaison du but grandiose que l'on cherche à atteindre ?

« — Une poussière argentée ?

« — Vous ne manquez pas d'esprit, monsieur Serval ! J'aime les gens d'esprit ! Donc, si ma proposition vous agréait, je pourrais très bien me charger de jouer le rôle... disons d'intermédiaire entre mes collègues et vous. Vous ne pouvez pas et ne devez même pas — un homme de votre trempe ! — vous occuper de tous ces détails...

« — Je comprends parfaitement. Puis-je vous demander, cher monsieur Boravin, à quelles conditions vous accepteriez de remplir cette mission que nous qualifierons... d'ingrate ?

« — A quelles conditions ? Mais je ne mets aucune condition, monsieur Serval ! Il s'agit d'une œuvre que je respecte ! Evidemment, puisque vous avez l'extrême délicatesse de me poser une semblable question, je ne serai pas sans vous cacher que vous feriez un immense plaisir à Mme Boravin, mon épouse, qui est très pieuse, si vous consentiez — quand vous en serez au stade de la construction — à mettre dans le coin le plus discret de l'un de vos vitraux une silhouette qui me représenterait... Vous savez mieux que moi qu'il était d'usage, autrefois, que l'on évoquât sur l'un des vitraux d'une église le portrait du principal bienfaiteur... Ne vais-je pas être un peu ce personnage puisque je suis décidé à vous apporter tout mon appui ? Ce que je vous demande là doit vous sembler assez puéril mais ce n'est pas terrible, reconnaissez-le ! Je trouve qu'il faut savoir se montrer modeste...

« — Et vous l'êtes ! En tout cas, vous ne manquez pas d'idées !

« — Je connais des cathédrales médiévales dont les vitraux représentent les échevins de la ville.

« — Et vous estimez que nos conseillers modernes sont les dignes successeurs de ces échevins ?

« — N'étaient-ils pas, avant 1789, des magistrats municipaux comme nous ?

« — Admettons-le, dit André Serval en souriant. Je vous suis infiniment reconnaissant, cher monsieur, pour votre offre d'appui, mais je conserve l'intime conviction que la cathédrale Saint-Martial s'érigera bien toute seule sans avoir besoin de l'intervention d'un quelconque « édile »... Ceci, simplement parce qu'elle ne sera l'œuvre d'aucune combinaison, ni d'aucun marché secret. Avez-vous réfléchi au fait, monsieur le Conseiller municipal, que les poèmes s'imposent d'eux-mêmes sans qu'il soit nécessaire d'y préparer l'opinion publique ? Il n'y a pas de barrière infranchissable pour une idée qui est plus haute que tous les obstacles... Une cathédrale n'est-elle pas le plus grand des poèmes ? N'est-elle pas l'émanation du chant de la foule qui monte vers le ciel, donc vers l'Infini ? Ce sera l'âme de tout un peuple qui bousculera les petites mesquineries destinées à entraver la réalisation de l'œuvre... Aussi je pense que votre visite est inutile.

« — Je vous garantis que vous n'arriverez pas à construire votre cathédrale sur le terrain que vous avez choisi si je m'y oppose ! Quand votre demande sera transmise à notre municipalité, je serai certainement chargé de l'étudier pour faire le rapport. Ne serait-ce pas désastreux pour vous qu'il fût nettement défavorable ?

« — Sous quel prétexte ?

« — Oh ! très simple et qui serait tout de suite pris en considération par mes collègues... Je commencerais par dire que je ne vois pas la nécessité absolue d'édifier à l'emplacement que vous avez choisi une nouvelle cathédrale... Paris n'en possède-t-il pas déjà une très belle ainsi que quelques basiliques importantes et une multitude d'églises ou de chapelles alors que

nous n'avons pas, dans un rayon de vingt kilomètres, un emplacement plus idéal que ce vaste terre-plein de la Défense pour construire la prochaine exposition universelle dont on parle depuis longtemps et qu'il faudra tout de même faire un jour pour intensifier la venue des touristes du monde entier et surtout pour encourager le développement de tous nos arts et de notre industrie ? Savez-vous qu'il a été très sérieusement question de cet emplacement rêvé pour cette exposition future et que plusieurs projets d'architectes très intéressants ont déjà été soumis ?

« — Je suis au courant et je ne suis pas le seul ! Le Conseil d'Etat n'a-t-il pas attiré récemment, dans un rapport annuel, l'attention des pouvoirs publics sur les dépenses scandaleuses qui ont été englouties pour l'étude de ces projets inutiles ?

« — Oui vous dit qu'une vigoureuse intervention, en haut lieu, de notre conseil municipal ne les fera pas ressortir des tiroirs ? Le fait même que des sommes importantes aient déjà été engagées peut devenir pour nous un argument-massue pour décider le gouvernement à passer sans tarder à la réalisation effective de l'exposition dans le seul but d'éviter que le scandale ne s'étende ? Que demande le Conseil d'Etat ? Que des dépenses soient justifiées ! Celles-ci le seront si l'on commence les travaux... Et, ce jour-là, l'emplacement rêvé sera définitivement perdu pour votre cathédrale ! Enfin, vous semblez oublier également que la France est régie par un régime parlementaire et qu'il vous faudra compter sur l'appui des Chambres ? Tout cela me paraît bien délicat... Il vous faudra frapper à beaucoup de portes !

« — Non, puisque je ne demande rien — pas un centime ! — ni à la ville de Paris ni à celle de Puteaux ou de Courbevoie... Et, malgré cela, j'offrirai quand même à ces trois cités le plus beau monument de notre époque ! Vous me parlez de touristes ? Ils viendront, rassurez-vous, monsieur Boravin ! Mais, à la différence des voyageurs ordinaires, ils se déplaceront avec une âme de pèlerins... Vous parlez commerce ? Croyez-vous que les millions de fidèles qui, depuis des années, vont à Lourdes ou à Lisieux n'ont pas fait marcher ce que vous appelez « les affaires » ? Vous verrez même que, lorsque je serai mort depuis longtemps, car je sais que l'on tentera tout pour me faire

disparaître, on finira par me rendre un hommage posthume pour avoir eu l'idée de ce sanctuaire et m'être acharné, envers et contre tous, à le construire ! Cette pensée d'ailleurs m'indiffère car je ne me soucie pas de la gratitude des hommes. Vous pouvez vous retirer.

« Le conseiller municipal ne daigna même pas répondre et quitta la mansarde de misère qui, à ses yeux, n'était meublée que par les rêves d'un illuminé. Pendant qu'il redescendait les cinq étages, M. Boravin pensa que les « édiles » n'avaient pas été élus pour perdre leur temps avec les poètes.

« André Serval continuait sa lutte mais, par moments, son découragement était atroce : il semblait que ce Paris, dont le cœur est parfois si généreux, ne voulait plus entendre parler d'une grande idée. Il était vrai que Paris avait été tellement grugé ! Et le conflit, qui avait opposé le créateur au conseiller municipal, se renouvela de jour en jour, d'heure en heure, multiplié par cent, au cours de discussions interminables et stériles avec les ingénieurs des Ponts et Chaussées, les maîtres de l'urbanisme, les propriétaires ou les gérants des immeubles entourant le rond-point de la Défense. Partout, l'homme ne se heurtait qu'à l'incompréhension et à l'égoïsme.

« ... Un matin il reçut même la visite d'un personnage pittoresque dont la tenue était plutôt négligée. Le nouveau venu mâchonnait sans cesse un cigare, selon l'habitude de Rabirot mais, à l'inverse du banquier, il semblait se contenter de ces cigares de mauvaise qualité qui empestent. Il se présenta sans le moindre préambule : pour lui, les formules de politesse ne devaient être qu'une perte de temps :

« — Bidart... Tout le monde me connaît ! Je suis chef de figuration et imprésario à la rigueur. C'est moi qui recrute les figurants pour l'Opéra, le Châtelet, le Théâtre National Populaire. Je « fais » beaucoup dans les subventionnés... Si un jour vous avez besoin de moi pour vous organiser de vastes défilés ou de belles processions sur le parvis de votre cathédrale, ne manquez pas de faire appel à mes services. Voici ma carte avec mes tarifs. Je fais un prix spécial pour les cérémonies religieuses et les cortèges politiques. J'abrège. Ce n'est pas le chef de figuration qui vient vous trouver, mais l'imprésario...

« — Vous me prenez pour Barnum ?

« — Presque ! Votre organisation secrète est proprement colossale. Je suis renseigné. Vous faites exprès de donner aux autres l'impression que vous n'êtes qu'un doux rêveur, bien modeste... Mais en réalité, vous êtes un incomparable organisateur ! Voilà près de dix années que vous tissez une toile d'araignée invisible pour arriver à vos fins. Un jour prochain, la première pierre de la cathédrale Saint-Martial sera posée, j'en suis sûr !

« — Vous êtes le premier qui semblez y croire parmi les innombrables personnages qui me harcèlent actuellement.

« — Ils y croient tous, monsieur Serval ! On finit par être forcément de l'avis du monsieur qui n'en change pas... C'est ce qui m'inquiète ! Vous avez une telle confiance dans votre étoile qu'elle risque de vous porter très haut. Et c'est grave pour « nous » !

« — Qui cela, « vous » ?

« — Je fais un peu le « manager » des forains qui installent leurs baraques tout autour du rond-point de la Défense. Les communes de Courbevoie et de Puteaux louent les emplacements à ces braves gens qui montent leurs manèges et leurs stands de tir. Quand tous ces forains ont appris que vous aviez l'intention d'y édifier une cathédrale, ils se sont justement émus et syndiqués... Si l'on ne forme pas un syndicat, on n'arrive à rien dans ce pays !

« — Mais que veulent donc vos amis ?

« — Que vous bâtissiez ailleurs !... Il y a certainement d'autres endroits à Paris où l'on peut construire une cathédrale, tandis qu'il n'y en a plus beaucoup où l'on ait le droit de monter des baraques. On ne veut plus des forains nulle part sous prétexte qu'ils font trop de bruit... Souvenez-vous de la fameuse croisade du silence inventée par un préfet de police ! Pour les forains, le silence c'est la ruine ! Il n'y a pas de foire sans bruit ! Le rond-point de la Défense était pour eux idéal puisqu'ils n'y gênaient personne... Comment voulez-vous que mes bonshommes vivent si on les expulse de partout ? C'est un véritable drame ! Si vous connaissiez les forains, vous verriez comme il y a de braves gens parmi eux ! C'est un monde à part,

que l'on juge mal parce que les bourgeois ont peur de tout ce qui n'est pas casanier... Mais moi, je puis vous affirmer qu'il n'y a pas de milieu — à l'exception peut-être de celui du cirque, qui a aussi un « côté forain » — où l'esprit d'entraide et de famille soit aussi développé. Vous y trouverez facilement des familles de douze enfants... On ne peut tout de même pas les condamner à mourir de faim sous prétexte de construire un sanctuaire sur un emplacement qui leur était réservé jusqu'à ce jour ! Ne trouvez-vous pas que c'est en désaccord avec ce qu'on appelle pompeusement « la charité chrétienne » ?

« — Votre démarche est loin de me déplaire, monsieur Bidart ; elle se justifie. C'est la première de toutes qui a une raison véritablement humaine. Sachez que je ne suis pas l'ennemi des forains, loin de là ! Je trouve même que les distractions populaires qu'ils offrent ont le double mérite d'être honnêtes et d'apporter de la couleur dans la grisaille des villes. Les foires ne se sont-elles pas abritées depuis des siècles à l'ombre des églises ou des lieux de pèlerinage ? A Paris, nous avons le précédent de l'antique foire Saint-Germain qui s'installait devant Saint-Sulpice... En Bretagne, ce sont les immenses kermesses qui se montent aux époques des pardons tels que celui de Sainte-Anne-d'Auray... Enfin, n'y a-t-il pas le plus émouvant de tous les pèlerinages de forains et de gitans sur la côte méditerranéenne aux Saintes-Maries-de-la-Mer ? Vous pouvez donc dire à tous ces braves gens que je ne les empêcherai jamais de se grouper autour de la future cathédrale qui les protégera. Si c'était même nécessaire, je n'hésiterais pas à acquérir un terrain spécial où ils pourraient s'installer sur l'une des deux communes dont nous venons de parler. Etes-vous rassuré ?

« — Dès que je vous ai vu, je m'étais rendu compte que vous étiez un chic type. Cigare ?

« — Non, merci. J'ai également l'intention, en souvenir de ces forains qui ont occupé pendant de longues années le terre-plein où sera construit le nouveau sanctuaire, de leur réserver un vitrail. Eux y ont droit parce qu'ils ne l'ont pas demandé. On y verra les Saintes-Maries-de-la-Mer, leurs patronnes devant lesquelles ils pourront venir s'agenouiller.

« — Vous devriez même leur donner une petite chapelle dans la

cathédrale. S'ils apprennent que vous avez décidé d'en bâtir une, ils feront immédiatement une collecte entre eux pour aider à son financement et je vous certifie que l'autel en sera le plus fleuri de tous ! Je les connais bien, mes bonshommes, ils ont du cœur...

« Dès les premiers temps où il avait conçu son projet, André Serval s'était mis en rapport avec les autorités religieuses. Là encore, la tâche n'avait pas été aisée. Le bâtisseur s'était heurté à l'incompréhension de certains ecclésiastiques.

« L'un d'eux, la chanoine Routy, était même venu plusieurs fois lui rendre visite pour lui redire inlassablement :

« — Vous semblez ignorer, monsieur Serval, qu'il ne peut y avoir qu'une seule église-cathédrale par ville. C'est une règle liturgique absolue. Nous avons déjà Notre-Dame de Paris.

« — Saint-Martial ne fera aucun tort à Notre-Dame !

« — Je veux bien vous croire mais sachez que vous n'aurez pas le droit de faire précéder l'église Saint-Martial de ce nom prestigieux : *Cathédrale*.

« Pour la première fois, André Serval s'aperçut qu'il avait négligé un point d'une importance capitale dans l'élaboration de son œuvre. Son erreur venait de ce que sa religion était plus imprégnée d'une mystique très personnelle que de leçons de catéchisme. Aussi la révélation du chanoine l'avait-elle pris au dépourvu. Il comprit qu'il n'arriverait à rien si l'Eglise n'était pas son alliée. Elle ne le serait que s'il obéissait à ses règles impérieuses. Il devait faire acte d'obéissance et d'humilité en répondant à son visiteur :

« — A dater d'aujourd'hui, mes ateliers travailleront pour la « basilique » Saint-Martial.

« Le chanoine lui reprocha aussi de vouloir construire une basilique de style moderne :

« — Je suis l'un de ceux qui s'insurgent contre ces églises ultra-modernes qui ont été construites ces dernières années. Ne croyez-vous pas que ces clochers biscornus déparent notre périphérie parisienne ? Inspirez-vous

donc de bons modèles tels que l'église Saint-François de Sales, par exemple...

« — Et pourquoi pas ce hangar qu'est la cité paroissiale de Saint-Honoré d'Eylau ?

« — Elle a au moins le mérite d'être claire et gaie.

« — La clarté et la gaieté n'exigent pas forcément la laideur...

« — Et vos statues ? Comment seront-elles ? Ne perdez jamais de vue que le fidèle aime retrouver « ses » saints familiers, sinon il est dérouté. Il lui faut la ceinture bleue de Notre-Dame de Lourdes, la robe de bure marron de la petite sœur Thérèse, la poitrine ouverte du Sacré-Cœur, le corps sanglant de Saint-Sébastien... La raison la plus valable d'une œuvre telle que la vôtre sera de réveiller et d'exalter la piété populaire. Vous n'y arriverez qu'en ne la heurtant pas de front. Il faut des couleurs, de l'imagerie, du clinquant pour le fidèle moyen...

« — Qu'appellez-vous le fidèle moyen ?

« — Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ceux qui pénètrent sous les voûtes d'un sanctuaire.

« — Nous mourons en France depuis quelques années, monsieur le chanoine, de gens moyens en tout : dans leur vie privée, dans leur travail, dans leurs aspirations, dans leurs rêves, dans leur foi même... Il faut les sortir de l'ornière dans laquelle ils s'enlisent par paresse ou par découragement et je n'ai pas l'impression que c'est avec un style rococo-jésuite — qui s'accommode de tout — que l'on y parviendra ! Il faut un style plus fort, plus net, plus vigoureux surtout...

« — Cher monsieur Serval, je crains que nous ne parvenions jamais à nous mettre d'accord ! Voilà déjà longtemps que j'essaie de vous raisonner, de vous amener à une conception plus rationnelle de la piété des foules. Vous ne voulez rien entendre ! Ce sera pourtant la masse qui vous imposera sa façon de voir et non pas vous qui lui imposerez la vôtre ? Des années de sacerdoce m'ont fait comprendre que nous pouvions tout au plus orienter les âmes mais rarement les diriger ! C'est égal, plus je vous connais et plus je trouve que

vous êtes un curieux homme !

« A chaque fois qu'il fallait repartir, le prêtre répétait sur le pas de la porte :

« — Un très curieux homme... Une sorte de géant qui aurait parfois la candeur d'un enfant...

« La France de ce nouvel après-guerre paraissait ne pas avoir besoin de bâtisseurs de cathédrales. Il lui fallait surtout des milliers d'ouvriers qui travailleraient sur d'innombrables chantiers où seraient d'abord construites des maisons d'habitation. L'œuvre pieuse risquait de n'être réalisée que beaucoup plus tard... André Serval ne parvenait pas à compléter le capital indispensable de départ : l'administration et les revenus des trois milliards déjà récoltés lui permettraient tout juste de maintenir ses ateliers corporatifs mais il en fallait sept autres pour atteindre les dix milliards qu'il fallait réunir avant de faire procéder à la pose solennelle de la première pierre. Et cependant ! L'homme aux cheveux blancs savait que lorsqu'un pays s'était vidé de sa substance, il lui restait toujours un bien qu'aucune autre nation ne pouvait lui voler : l'Esprit, qui seul est créateur d'idée, qui inspire au poète les strophes douloureuses capables d'élever l'âme, qui donne au peintre le courage de terminer l'œuvre ébauchée sur la toile et au musicien le pouvoir de créer des harmonies sublimes... Que restait-il à cette France meurtrie en dehors de ses forces spirituelles, intellectuelles ou artistiques ?

Et justement, parce que son pays se trouvait dans cette détresse, l'homme sentit sa flamme intérieure le dévorer davantage. Ce lutteur infatigable savait qu'il fallait réaliser son œuvre plus que jamais. N'avait-il pas dit un jour à Rabirossoff que les peuples n'élèvent des temples à la Divinité qu'aux deux époques extrêmes de leur existence : les périodes de prospérité et celles de malheur ? La basilique Saint-Martial sortirait de ce nouveau lendemain de guerre.

« André Serval éprouva le besoin de se rapprocher de ce Sacré-Cœur de Montmartre qui, lui aussi, symbolisait la Foi inébranlable d'un pays dans ses destinées.

« Il profita d'une fin d'après-midi, où l'air était doux, pour gravir l'escalier conduisant au terre-plein de la basilique blanche.

« A ses pieds, Paris s'étalait, grandiose et mystérieux, dans la grisaille crépusculaire. A l'horizon, de quelque côté que l'on regardât, la plus belle de toutes les villes était ceinturée par des colonnes de fumée noire qui montaient vers le ciel pour attester que la banlieue sordide était là avec ses usines monstrueuses et sa misère ! Et cependant le panorama restait unique au monde ! Les rumeurs confuses de la grande cité — qui allait essayer de se reposer malgré le ronronnement de la circulation intense — ne parvenaient plus qu'étouffées pour venir mourir aux pieds de la basilique qui se dressait, immuable, défiant l'activité perpétuelle de l'homme, glorifiant aussi son génie créateur... André Serval pensa qu'il était proprement miraculeux que ce Sacré-Cœur de Montmartre n'eût pas été anéanti par un bombardement aérien entre 1940 et 1944. Il en rendit grâce au Ciel tout en songeant que même un souffle de mort ou de terreur ne pouvait empêcher un nouveau sanctuaire de renaître des cendres. Les paroles de Nietzsche revenaient, lancinantes, à ses oreilles : *« Pour qu'un sanctuaire apparaisse, il faut qu'un sanctuaire disparaisse... »*

« Un créateur comme lui savait que, si les générations se renouvellent, les siècles continuent à se ressembler étrangement par la quantité de mal que les hommes parviennent à y répandre. Sa mission terrestre n'était-elle pas de réagir contre cette fièvre malfaisante ? Même si un bombardement avait anéanti la basilique de Montmartre, il aurait fallu aussitôt la remplacer en jetant, au même endroit, les fondations d'une autre basilique qui aurait pu être Saint-Martial... Mais, puisque le Sacré-Cœur avait échappé à la folie destructive, la basilique Saint-Martial serait édifiée sur le rond-point de la Défense : ce serait le temple offert au Très-Haut pour qu'un nouveau fléau, plus grand peut-être que la guerre, ne se déchaînât pas — en châtiment — sur une humanité encore étourdie et abasourdie par le feu du Ciel qui avait fondu sur elle pendant plus de quatre années.

« L'homme pénétra à l'intérieur du sanctuaire, où les clameurs impies et les cris de haine du monde ne parvenaient que purifiés. La paix véritable était là.

« Devant le maître-autel un prêtre récitait le Rosaire auquel répondaient quelques vieilles femmes. Le monde peut bien s'agiter ou s'écrouler, la prière bienfaisante continuera à toujours monter vers le Ciel...

« André Serval s'agenouilla pour prier comme il l'avait déjà fait sous les arbres mais sa nouvelle supplique fut silencieuse : c'était celle de tous les hommes de bonne volonté meurtris par tant d'horreurs, celle aussi de toutes les âmes encore sensibles à la vraie beauté et avides de calme intérieur :

« Dieu des chrétiens et des autres, ne nous abandonnez pas ! Nous ne pouvons plus rien par nous-mêmes ! Nos faibles moyens humains n'arrêteront plus les machines de guerre et de haine que vous nous avez laissé construire... »

« Je ne prie pas, dans l'ombre de ce sanctuaire que vous a élevé la reconnaissance française, pour tous les morts qui nous entourent... Pas même pour ceux qui ont succombé écrasés sous les débris de leurs demeures familiales. Je sais que tous ceux-là sont déjà jugés. »

« Non, je prie seulement pour ceux qui restent sur cette terre de misère et de deuil : je prie pour les vivants... Je prie pour les innombrables inconnus que je croiserai tout à l'heure dans la rue et qui, tous, espèrent encore en une vie meilleure. Je prie pour ceux qui — par la loi de la guerre — se sont trouvés brusquement sans abri, sans foyer, sans rien ! Je prie aussi pour tous les égoïstes de l'heure présente, qui ne pensent qu'à amasser des fortunes sur les ruines ou sur la faim des autres... Je prie pour qu'ils comprennent. »

« Je prie enfin pour toute cette jeunesse qui a connu une enfance de guerre et qui vit son plus bel âge à une époque monstrueuse. N'est-il pas suffisant, pour cette nouvelle génération, que son enfance se soit écoulée entre deux longues crises de larmes ? Vous seul savez, Dieu Tout-Puissant, ce que lui réserve le Destin mais, par pitié pour les jeunes, faites, si possible, que leurs années à venir soient moins pénibles ! »

« Quand il quitta la basilique, dans la nuit tombée, l'homme se sentait plus fort. Le pèlerinage qu'il venait de faire avait encore raffermi son besoin de créer et lui avait fait comprendre qu'il ne pourrait plus continuer longtemps à maintenir la mystique de ses artisans et de ses ateliers s'il n'y avait pas très vite un commencement de réalisation de la nouvelle basilique. Depuis des années, ces hommes vivaient dans l'espoir de participer enfin à quelque chose de beau. On ne pouvait perpétuellement reculer la date de la construction pour la seule raison que le capital nécessaire était encore loin d'être atteint. Et, insensiblement, André Serval se laissa gagner à l'idée qu'il arrivait toujours un moment psychologique où il fallait savoir oser... Les sommes déjà réunies ne permettaient-elles pas de commencer les travaux : quand Paris apprendrait et verrait que la basilique naissait au soleil, il se laisserait peut-être entraîner

par la mystique sacrée qui animait déjà une poignée d'hommes ? Le Ciel, enfin, ne pouvait permettre qu'une telle œuvre restât inachevée. Il ferait les miracles financiers nécessaires. N'en avait-il pas déjà tellement accompli pour des sanctuaires ou pour des monastères dont la nécessité était moins impérieuse ? Il fallait tenter le risque...

« Le bâtisseur prit la décision de réunir d'abord rue de Verneuil ses sept collaborateurs directs pour leur annoncer que la construction de la basilique Saint-Martial allait enfin quitter le stade préparatoire pour celui du chantier. La veille de cette réunion capitale, qui était fixée pour le lendemain à 9 heures du matin dans le grenier, l'homme — dont les rudes épaules allaient devoir soutenir le gigantesque édifice moral et financier — fit très tard une longue marche sur les rives de la Seine. C'était une nuit de juin, tiède, saupoudrée d'étoiles.

« André Serval longea les casiers, fermés à cette heure, des bouquinistes... Il avançait lentement mais avec un but précis : après avoir dépassé la place Saint-Michel, il suivit le quai de Montebello où il s'arrêta. Toutes les nuits, depuis qu'il avait en tête son projet, il s'était accoudé au parapet, au même endroit, pour contempler Notre-Dame de Paris...

« L'église-cathédrale le fascinait, le hantait... Il en connaissait les moindres détails d'architecture. Après l'avoir étudiée du sommet des tours aux cryptes, il continuait à la regarder chaque soir. Jamais il ne serait rentré dans sa mansarde de la rue de Verneuil sans avoir dit bonsoir à Notre-Dame. C'était pour lui un stimulant nécessaire. Selon son état d'esprit de la soirée ou le travail qu'il avait accompli dans la journée, la cathédrale prenait, dans cette extase muette et étrange, les aspects les plus divers : ce n'était plus Notre-Dame de Paris seule qu'André Serval voyait se dresser devant lui mais toutes les églises-cathédrales qu'il avait étudiées ou visitées. Notre-Dame de Paris devenait, tour à tour, une Notre-Dame de Chartres ou une Notre-Dame de Rouen avec leurs beautés particulières. Dans ce rêve, les contours réels disparaissaient devant ceux que le bâtisseur avait imaginés depuis des années pour son sanctuaire. Son cerveau créateur construisait d'autres portails, d'autres ogives, d'autres contreforts et seule subsistait, à la fin du rêve, la basilique Saint-Martial. Elle se dressait, lumineuse et triomphante. Toutes les

cathédrales anciennes s'estompaient devant elle pendant que l'homme savourait sa victoire en respirant la brise légère qui flotte sur les méandres de la Seine.

« La nuit était si claire que le rêveur pouvait distinguer les moindres parties de la face sud de l'admirable édifice, il avait l'impression de voir battre le cœur même de l'Ile-de-France... Il savait qu'une cathédrale ne s'endormait jamais puisqu'elle devait veiller sans cesse sur le repos d'une cité.

« André Serval avait vu vibrer le grand vaisseau par tous les temps : quand les pluies de novembre et les giboulées de mars se plaquaient par rafales sur la pierre patinée ou lorsque la neige de décembre recouvrait les rives du fleuve et que toute l'île de la Cité semblait engourdie dans une léthargie mortelle... Il croyait revoir les tours carrées émergeant de l'écran mouvant des flocons blancs pendant que tintaient à ses oreilles les cloches d'un Noël de Paris... Symphonie joyeuse qui se transformait en un bourdon grave pour convier la foule des hésitants aux sermons du Carême et qui redevenait gaie le jour de Pâques pour avertir les Parisiens qu'elles étaient enfin revenues de Rome et qu'il était grand temps de saluer les premiers bourgeons d'avril...

« Comme il avait eu raison, le poète, d'affirmer à Evelyne que sa maîtresse de pierre était déjà vivante ! Ne serait-elle pas à l'image de Notre-Dame mais encore plus séduisante puisque ce serait une fiancée jeune ?

« Il quitta le lieu de ses songes perpétuellement ressassés pour se diriger vers le quai de Conti. Il passa devant l'Institut dont la coupole, se profilant au clair de lune, paraissait presque belle... Mais comment aurait-elle pu intéresser un homme perdu dans un rêve de cathédrale ?

« Il avançait maintenant dans la rue Mazarine qu'il aimait parce qu'elle était silencieuse... Il ne put résister au désir de rejoindre la rue Bonaparte par l'étroite rue des Beaux-Arts. Et, brusquement, il fut devant la grille de l'école où était née « son » idée quand il n'avait que vingt ans. Seul, dans cette nuit qu'il savourait, il revit les meilleurs instants de sa jeunesse. Il lui sembla que la bande joyeuse de ses camarades franchissait le portail. Qu'étaient-ils devenus ? Des architectes célèbres ou de vulgaires entrepreneurs de construction ? N'étaient-ce pas quelques-uns d'entre eux qui avaient doté la

capitale de ces immeubles-casernes qui défloraient la belle harmonie de la ville ? André Serval n'était plus, à ce moment, un « Maître d'œuvre » mais un homme se penchant sur son passé... Il croyait encore entendre les rires moqueurs de ses camarades quand il leur avait déclaré que son seul rêve était de construire une nouvelle cathédrale à Paris ! Il savait que bientôt personne n'oserait plus rire de son projet... Il n'en concevait aucun orgueil bien qu'il ressentit la satisfaction prodigieuse de l'homme qui a toujours suivi la même idée.

« Selon un rite immuable, en rentrant chez lui, il verrouilla la porte de son grenier : le besoin de solitude était encore plus impérieux pour lui ce soir-là que les nuits précédentes... Puis il marcha de long en large dans la pièce mansardée sans songer à prendre le moindre repos. Ce fut sa veillée d'armes avant de livrer son secret au monde. Le lendemain, ses collaborateurs commenceraient à répandre la grande nouvelle pour galvaniser les foules...

« De temps en temps, il s'arrêtait devant la table en bois blanc où s'étaient étalés les plans et les calques. Après avoir vérifié une cote, il s'approchait de la maquette de sa basilique et restait un temps infini dans sa contemplation... Ne faisait-elle pas éclater, cette maquette, le cadre trop réduit du grenier et ne se dressait-elle pas, déjà grandiose, sur le terre-plein de la Défense ? Dans l'esprit enfiévré de son créateur, la basilique Saint-Martial régnait déjà sur Paris et sur une France revigorée.

« Cette méditation silencieuse dans le calme d'une pièce misérable où la poussière accumulée n'avait pas empêché l'éclosion de la beauté, donnait à la mansarde la spiritualité d'une cellule monacale. A un moment, l'homme tomba à genoux devant la maquette et resta prostré, éperdu de joie : le joyau en réduction qu'il avait sous les yeux n'était-il pas le symbole de tout le travail déjà accompli ? L'homme frissonna aussi de crainte pour ce que réservait l'avenir...

« La nuit lui parut brève... Quand le petit jour commença à filtrer à travers les pauvres rideaux, le solitaire ouvrit la fenêtre pour laisser pénétrer à flots dans la pièce où avait éclos le grand rêve — l'air et la lumière d'un matin de victoire...

« Trois heures plus tard, la concierge s'aperçut en balayant l'escalier que la porte du grenier habité par l'étrange locataire était entrouverte : ce qui ne s'était jamais produit. Intriguée, la femme frappa à la porte en demandant :

« — Monsieur Serval ? Vous êtes là ?

« Il n'y eut pas de réponse. Prise d'un pressentiment, la gardienne de l'immeuble poussa la porte et manqua de s'évanouir devant la vision qu'elle eut : l'homme aux cheveux blancs gisait sur le dos, les bras en croix, aux pieds du tréteau supportant la maquette. Les autres locataires furent ameutés par les cris de la concierge : un quart d'heure s'écoula avant que la police ne s'emparât de l'affaire et que la mort violente d'André Serval entrât dans les annales du crime.

« Qui pouvait l'avoir tué ? Un individu isolé ou un groupe d'hommes ayant intérêt à le faire disparaître ? Le tueur avait-il agi sous l'influence d'une rancœur personnelle ou pour exécuter des ordres reçus de ses chefs ? Le criminel ne serait-il pas l'un des financiers évincés ou l'agent de puissances occultes ? Ne serait-ce pas toute la ville qui aurait estimé préférable pour elle de se débarrasser de ce gêneur, de cet illuminé, de ce nouveau prophète de l'exceptionnel ? A moins que ce ne fût l'un des collaborateurs directs d'André Serval qui ait rêvé de prendre sa place ? Comment se faisait-il qu'aucun des chefs d'entreprises convoqués par lui pour ce matin ne se fût présenté rue de Verneuil et qu'il ait fallu que la police les recherchât un par un ? N'y avait-il pas là quelque chose d'infiniment troublant ?... Ou bien, ces Duval, ces Rodier, ces Legris, ces Picard, ces Dupont, ces Bréal, ces Dubois, hommes modestes, n'étaient-ils pas rentrés précipitamment chez eux dès qu'ils avaient aperçu l'attroupement de curieux devant l'immeuble et surtout lorsqu'ils avaient appris la raison de cet attroupement ? Peut-être même n'avaient-ils fait qu'obéir aux directives que leur avait données Duval, le successeur désigné depuis longtemps par André Serval ?

« A l'instant où le crime était découvert, le mystère était entier. Il l'est toujours. »

Ainsi se terminait la deuxième partie du reportage que Moreau venait de relire soigneusement avant de la remettre au rédacteur en chef. Puisque la lutte menée par le géant se terminait par une mort d'homme, on pouvait supposer qu'elle avait engendré un sentiment implacable : la haine.

LA HAINE

Dès que Duvernier eut pris connaissance de ces nouvelles pages, il convoqua Moreau :

— Il n'y a pas de fin à votre enquête, mon garçon ! Il faut conclure...

— La seule conclusion possible me paraît être la découverte du criminel... Seulement c'est un tout autre problème !

— Nous sommes revenus, dans votre récit — qui est assez curieux, je le reconnais — au point de départ : le moment où la concierge de la rue de Verneuil a trouvé la porte de la mansarde ouverte... C'est bien, mais c'est insuffisant ! Le lecteur resterait insatisfait pour trois raisons : il ne verrait toujours pas le mobile du crime, il voudrait savoir qui a tiré et il serait assez déçu d'apprendre que la fameuse basilique n'existe toujours que sur le papier...

— Vous pourriez ajouter à ces excellentes constatations d'ordre professionnel que quelques milliards attendent également que l'on veuille bien les employer et que des centaines d'artisans ou d'ouvriers spécialisés sont prêts à montrer au monde ce qu'ils ont appris en secret pendant des années ! Tous ces hommes ne demandent qu'à commencer le travail effectif de construction : leur maître à tous l'avait bien compris... Il est très troublant de penser qu'André Serval n'a été assassiné que quelques heures avant qu'il ne révélât sa décision de jeter les premières fondations... Ce qui confirme mon opinion qu'il n'a été tué que parce qu'il allait enfin construire sa cathédrale. Au début de l'enquête, cela paraissait insensé mais c'était cependant vrai.

— Qui donc pouvait avoir intérêt à ce qu'il ne la construisit pas ?

— Beaucoup de gens, monsieur Duvernier ! Procédons par élimination : en premier lieu, on peut tenir comme suspects tous les financiers véreux qu'il avait éliminés de ce qu'ils considéraient comme une « affaire en or » et qui

n'ont jamais dû digérer d'avoir été contraints de rendre ce qu'ils avaient volé au début de l'entreprise. Pour eux, André Serval n'était qu'un maître-chanteur. Est-ce l'un de ces hommes qui a commis personnellement le crime ou un exécuteur de basses œuvres rémunéré par cette clique de crapules, cela n'offre pour le moment qu'un intérêt secondaire. L'important est que nous ayons là un ou plusieurs personnages qui avaient une raison de tuer : *la vengeance*.

— Ensuite ?

— On doit considérer également comme étant criminels possibles les collaborateurs directs qui, par le fait même de la curieuse règle de succession à la tête de l'entreprise qu'a instituée André Serval, se trouveraient administrateurs de l'immense capital déjà réuni. Ce que j'avance là semble monstrueux et doit rester strictement confidentiel entre vous et moi mais tout homme, quel qu'il soit, est faillible : avouez que des milliards, à portée de la main d'un homme qui a peiné pendant une grande partie de son existence, constituent une terrible tentation ! Le mobile devient alors la cupidité.

— Vous pensez à Duval ?

— Pas uniquement à lui ! Je suis même enclin à croire, maintenant que je le connais et depuis que je l'ai entendu me parler de celui qui fut son maître, que ce Duval a été le collaborateur le plus dévoué d'André Serval et qu'il veut sincèrement continuer l'œuvre. La façon dont cet homme se cache me ferait plutôt penser qu'il flaire un danger : il n'a jamais voulu me dire le nom de celui qu'il avait choisi pour successeur s'il lui arrivait à disparaître à son tour. Se méfierait-il des autres ? Le véritable criminel, s'il se trouve parmi ces artisans à l'apparence très dévouée, n'est pas obligatoirement Duval le premier successeur, ni même le second ! Un homme, qui n'a pas craint de tuer un André Serval à la dernière minute et dans des circonstances aussi dramatiques, ne doit pas craindre d'avoir un ou deux morts de plus sur la conscience.

— Je l'admets aussi mais il y a quand même un point que je ne m'explique pas bien dans le déroulement de votre reportage : comment se fait-il que Duval ait pris aussi rapidement — et sans que cela soulève la moindre protestation ou jalousie de la part des autres collaborateurs directs — la

succession et la place d'André Serval ?

— Je me suis posé la même question que vous, monsieur Duvernier... Et je n'ai pas hésité à questionner Duval en personne. Je dois reconnaître qu'il m'a répondu avec la plus entière franchise : depuis plusieurs années il conservait chez lui un testament rédigé par André Serval qu'il n'aurait le droit — par disposition spéciale de son Maître — d'ouvrir qu'après la disparition du testateur : la lecture devait en être faite en présence des sept premiers collaborateurs réunis... Dès que Duval apprit — en arrivant rue de Verneuil — la mort de Serval, il convoqua aussitôt ses camarades qui le rejoignirent dans la petite maison de Garches au lieu de se rendre au domicile du défunt. Les dernières volontés d'André Serval étaient exprimées dans une simple lettre dont l'enveloppe portait les noms des sept collaborateurs du début. Duval remit cette lettre à Rodier, le plus ancien des disciples, en lui disant : « Il est juste que ce soit vous qui fassiez la lecture puisque vous avez été le premier de nous tous à être choisi par notre Maître. » Et Rodier lut à voix haute.

— Ce que vous me dites là laisserait supposer que Duval serait le premier individu qui aurait découvert le crime lorsqu'il se rendit le matin de bonne heure chez André Serval ? A moins qu'il ne l'ait appris par la concierge ou par un locataire en arrivant à l'immeuble ?

— Il fut, en effet, le premier à trouver la porte de la mansarde entrouverte et à voir André Serval étendu, les bras en croix, au pied de la maquette...

— Qui vous l'a dit ?

— Duval lui-même.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas mentionné dans votre reportage ?

— Parce que Duval me l'a confié sous le sceau du secret. Il ne l'a pas avoué à la police qui l'aurait immédiatement suspecté.

— Qu'a-t-il bien pu raconter à Berthet quand celui-ci a été l'interroger à Garches ?

— Qu'il avait appris, comme tout le monde, la mort d'André Serval par la

lecture des premières éditions de midi.

— Vraiment ? Et vous croyez qu'un vieux renard comme Berthet est tombé dans le panneau ?

— Certainement pas ! Mais l'inspecteur est beaucoup trop malin pour avoir paru mettre en doute les dires de Duval... Berthet est un homme qui, selon une expression qui lui est assez familière, « laisse toujours courir »... Je l'ai souvent entendu répéter, au cours d'autres enquêtes qu'il a brillamment menées, que pour réussir dans son métier, il faut savoir jeter du lest... Vous comprenez ce que cela veut dire ? Laisser « le » ou « les » criminels présumés s'engourdir dans une quiétude passagère... Ce qui permet de les surveiller tranquillement. Je suis persuadé que Duval et chacun des collaborateurs directs sont « filés » avec une extrême habileté. D'ailleurs Duval le sait : la première chose qu'il m'a dit, quand je l'ai rejoint dans son repaire, est qu'il m'avait pris pour un des sbires de Berthet.

— Si je vous suis bien, dès que Duval eût découvert le crime, il est reparti pour avertir et convoquer d'urgence à Garches ses camarades ?

— Exactement.

— Comment se fait-il que la concierge ne l'ait pas vu entrer et ressortir de l'immeuble ? A cette heure matinale, il ne doit pas y avoir un tel va-et-vient, dans la maison ?

— J'avais fait bavarder la concierge le premier jour : non seulement elle n'a vu personne mais elle m'a dit avoir été étonnée que l'ami d'André Serval qui venait d'habitude le voir tous les jours — elle voulait parler de Duval dont elle ignorait le nom — n'ait pas encore paru de la matinée. La bonne femme trouvait « cela louche » alors que tout est parfaitement explicable : Duval allait tous les jours recevoir les ordres d'André Serval, qu'il transmettait ensuite aux autres collaborateurs, vers 10 heures du matin... Mais exceptionnellement ce jour-là, où André Serval avait décidé de réunir ses sept collaborateurs directs pour leur annoncer qu'il avait enfin décidé de passer au stade de la mise en chantier, Duval devait venir avant tous les autres pour avoir un ultime entretien avec son chef. Ce qu'il fit en arrivant à 7 heures

du matin. Quelques instants plus tard, il ressortait, bouleversé, de l'immeuble. La concierge, encore enfermée dans sa loge, ne le vit pas.

— Ce qui me plaît cette fois dans votre travail, mon petit Moreau, est que vous me semblez l'avoir soigneusement préparé sans rien laisser au hasard... J'aurais quand même été curieux — et les lecteurs encore plus que moi ! — de connaître la teneur du fameux testament que Duval remit au vieux Rodier pour qu'il en fît la lecture à haute voix aux autres collaborateurs. Ne pensez-vous pas que la clef de l'énigme se trouve peut-être dans ces lignes restées secrètes ?

— Elles ne le sont plus pour moi et la raison du crime ne ressort pas de cette lecture ! Après beaucoup d'hésitations, Duval a consenti à me montrer ce curieux testament à la condition expresse que je m'engage à ne pas en faire usage dans mon reportage. Il a eu raison : les dernières volontés d'un homme sont choses sacrées et n'ont pas à être connues par d'autres que ceux à qui elles sont destinées... Devant ma promesse formelle de discrétion, Duval m'a même permis de recopier ce testament... Le voici : vous pouvez en prendre connaissance uniquement pour satisfaire votre curiosité personnelle mais il vous est interdit, comme à moi, de vous en servir pour des fins professionnelles.

Duvernier put lire la lettre qui avait été écrite dix années plus tôt, en 1944.

« *Mes amis,*

« *J'ai été vous chercher successivement tous les sept, là où vous peinie-
sur des travaux qui ne vous intéressaient pas. Je vous ai demandé de me
suivre et vous l'avez fait. Je vous en remercie. J'ignore, au moment où j'écris
ces mots, ce qu'il adviendra de mon projet. Nous sommes tous mortels même
si nous rêvons de construire une œuvre durable ! Aussi vous ai-je étudiés
chacun en particulier, depuis quelques mois. Tous, vous avez de solides
qualités mais celui que je désigne pour mon successeur éventuel est Duval, le
maître appareilleur. Sa culture et son habileté le désignent tout naturellement*

aux fonctions d'administrateur. Actuellement, les fonds de la cathédrale Saint-Martial sont gérés par des financiers qui passent pour habiles. S'il m'arrivait, cependant, de ne pas être satisfait de leurs services, je n'hésiterais pas à prendre moi-même en mains la direction financière de l'entreprise. Et, dans ce cas, je mettrais Duval au courant de tout. Je vous demande donc de l'écouter avec la même volonté dont vous avez fait preuve vis-à-vis de moi.

« Cette lettre me tiendra lieu « d'au revoir » et non pas de testament. Ce dernier mot est triste et ne devrait être employé que par les gens qui laissent vraiment quelque chose derrière eux. Si je disparaissais avant que la première pierre de la basilique ne fût posée, je ne laisserais rien derrière moi sinon un grand rêve qui n'aurait pu être réalisé. Je l'aurai vécu pendant des années, je l'aurai même insufflé dans vos cœurs, mais le résultat pratique paraîtra décevant.

« Il ne faut surtout pas qu'il y ait le moindre moment de découragement après ma disparition. Ma mort ne doit pas interrompre la réalisation de l'œuvre : votre devoir est donc de continuer à animer les ateliers.

« Je ferai tout pour grouper un capital important que je léguerais à votre communauté artisanale pour vous permettre de continuer les travaux préliminaires. Vous savez aussi bien que moi que ce serait dangereux d'entreprendre la construction proprement dite avant d'avoir la totalité du capital nécessaire. Peut-être ferais-je quand même cette folie si j'estimais qu'il n'y a pas d'autre moyen d'arriver à une réalisation concrète, mais, si je la tentais, je pense, sans que vous voyiez là la moindre vanité de ma part, être mieux armé que vous tous pour trouver ensuite le complément de capital indispensable. Si je disparaissais avant, soyez prudents ! Je supplie Duval d'attendre quelques années de plus pour ne bâtir que sur des bases financières absolument solides.

« Il ne faut pas non plus que le moindre centime soit prélevé sur les sommes déjà réunies pour subvenir à vos besoins matériels après ma mort. Vous continuerez à gagner votre pain quotidien grâce à un second métier et vous ne vous occuperez de vos ateliers que pendant vos moments de loisir. Les millions que je vous laisse n'appartiennent pas plus à vous qu'à moi. Ils font partie du trésor de la basilique.

« Ce serait également un crime de payer mes obsèques en distrayant une parcelle, même infime, de ce trésor sacré. Vous me ferez enterrer de la façon dont j'ai toujours vécu : en pauvre. Je veux mourir discrètement. Il y a trop de gens qui éprouvent encore le besoin de se faire remarquer le jour de leur mort ! Je n'ai pas à demander pardon pour le mal que j'aurai pu faire : je n'ai

voulu que du bien à tout le monde. Je vous ai dit au début de cette lettre qu'elle n'était qu'un simple « au revoir » : je continuerai à vous aider de toutes mes forces dans l'au-delà. Peut-être que cet appui, venu d'un autre monde, sera plus efficace que mes innombrables démarches terrestres dont beaucoup sont restées stériles ? Si j'avais eu, depuis des années, un ambassadeur permanent auprès de la Providence, je pense que celle-ci m'aurait sans doute aidé à réussir plus vite dans mon entreprise humaine. Au revoir donc, mes amis, et n'oubliez jamais que si l'homme disparaît pour toujours, son œuvre peut quelquefois survivre. »

— Au fond, conclut Duvernier, cet André Serval était non seulement un curieux personnage mais, dans son genre, un grand bonhomme... Et c'est pour obéir à ses dernières volontés que Rodier est retourné chez son marchand de meubles en série, Dupont dans son garage, Legris au buffet de la gare Montparnasse, Dubois au magasin d'accessoires de l'Opéra-Comique, Ricard chez le cireur de souliers, Bréal chez le mandataire aux Halles ?

— Ne trouvez-vous pas que cette obéissance de tous est admirable ?

— Oui... Le seul qui joue les rentiers, dans la maisonnette de Garches, est le sieur Duval... Vous ne m'ôterez tout de même pas de l'idée que cet individu a la meilleure part ! Etre le dépositaire de milliards déjà remis par un autre, cela donne une sérieuse allure d'héritier !

— Un héritage bien lourd !

— Suivez un peu ma pensée... Le « dauphin » savait depuis des années déjà qu'il avait été désigné par Serval comme successeur pour administrer les biens... Qui nous dit qu'il n'avait pas ouvert en cachette — et longtemps avant la fameuse lecture devant ses confrères — la fameuse lettre testamentaire où il y a pour lui une phrase excusant tout, permettant tout : *« Je supplie Duval d'attendre quelques années de plus pour ne bâtir que sur des bases financières absolument solides. »* Autrement dit, Duval peut conserver les premiers milliards avec lui pendant des années, jusqu'à sa propre mort s'il le désire, sous prétexte qu'il ne parvient pas à trouver le complément nécessaire ? Qui peut lui en tenir grief ? Au yeux de tout le monde il est, au contraire, l'homme respectant scrupuleusement la volonté du défunt ! Et il devient un personnage très riche ! Comme vous le disiez tout à l'heure en recherchant le mobile du crime, c'est tentant la richesse, Moreau, même pour un maître appareilleur !

— Si Duval était le criminel, croyez-vous qu'il m'aurait dévoilé autant de secrets sur l'affaire ? Je suis persuadé qu'il n'a fait preuve avec moi de cette confiance que parce qu'il est convaincu que je puis l'aider, par une série de grands « papiers » sur André Serval, à trouver le complément de capital manquant encore pour construire la basilique... Pourquoi, enfin, m'aurait-il montré le testament ?

— Pour bien vous prouver, mon jeune ami, qu'il était le seul successeur désigné officiellement, qu'il pouvait disposer des fonds en les plaçant à sa guise et qu'il avait tout le temps avant d'entreprendre la construction !

— Mais si je parvenais, par ma campagne de presse, à faire souscrire les gens et à trouver les sommes complémentaires ?... Duval serait bien obligé d'utiliser l'argent qu'il a en dépôt pour le joindre à la masse ?

— Vous avez écrit vous-même, dans cette deuxième partie de votre reportage, que ce Duval ne vous faisait nullement l'effet d'être un illuminé ou un poète... D'après la description que vous en faites, il serait plutôt un homme terriblement pratique, très capable de tenir tête à des « hommes d'affaires » avertis du genre Rabirot et Cie... Et, du moment qu'il est de cette trempe, Duval ne croit pas du tout au père Noël ! Il est bien trop subtil pour vous l'avoir dit mais il sait d'avance que ce ne sont pas quelques « papiers » dans notre journal ou même dans plusieurs journaux qui vous permettront de trouver les milliards encore absents ! Vous savez aussi bien que moi que les souscriptions publiques, organisées par les journaux, donnent généralement des sommes dérisoires. On nous envoie cent francs par-ci, mille francs par-là, rarement des billets de cinq mille ! Celles qui sont très bien lancées peuvent atteindre parfois un total de quelques millions, mais c'est rare ! Nous sommes loin des milliards ! Donc, pratiquement, Duval peut dormir tranquille... Il doit même être enchanté à l'idée qu'un garçon comme vous, à l'esprit généreux, va se lancer dans l'aventure... Pour lui, vous allez jouer le rôle d'une excellente couverture... Méfiez-vous, Moreau !

— Vous avez un talent incomparable, mon cher rédacteur en chef, pour abattre en quelques mots les plus grands enthousiasmes. Vous êtes juste l'antipode d'un Serval qui n'était qu'un créateur : vous êtes « le » destructeur ! Vous n'êtes vraiment satisfait que lorsque vous avez réussi à humilier ceux de vos subordonnés qui vous apportent du nouveau... Au fond vous n'êtes vraiment né que pour manier le pot de colle et les ciseaux... Vous me faites pitié !

— Mais je ne discute pas la qualité de votre enquête ! J'ai même reconnu qu'elle m'intéressait, ce qui ne m'arrive que très rarement ! Je vous mets simplement sur vos gardes : vous êtes peut-être devenu très ami avec ce Duval mais cela n'empêche pas que tout le désigne comme pouvant avoir une raison valable de tuer.

Malgré des présomptions assez sérieuses, Moreau continuait à avoir confiance dans le maître appareilleur. Il y avait, à la base de ce sentiment, une raison essentielle :

— André Serval était trop bon psychologue pour se tromper à ce point sur le choix de ses principaux collaborateurs ! Je les ai tous vu, j'ai parlé longuement avec chacun d'eux : il n'y en a pas un dont ne se dégage une impression d'honnêteté scrupuleuse. Cela compte ! Mon métier m'a fait côtoyer tant d'individus, sur lesquels je devais me faire rapidement une opinion, que je ne puis me tromper : Duval est un honnête homme !

— Vous vous retranchez derrière l'incomparable intelligence de votre héros disparu mais peut-être son jugement n'était-il pas aussi extraordinaire que vous le pensez ou que vous essayez de le faire croire à vos futurs lecteurs ? Personnellement j'estime, après lecture de votre prose, que cet André Serval ne s'est guère montré un fin psychologue avec la belle Evelyne ! Je dirais même qu'il s'est conduit à l'égard de cette jeune femme, qui ne demandait qu'à l'aider, comme un véritable rustre ou un ours !

— Je serais presque du même avis : c'est sans doute le seul moment où André Serval m'a sinon déçu, du moins étonné... Mais, au fond, son attitude plus que réservée — intransigente même — avec la maîtresse de Rabiروف s'explique si l'on comprend bien le personnage : ce bâtisseur était fait tout d'une pièce, physiquement et moralement. C'était un homme de granit, rude et solide, contre lequel les subtilités ou roueries « féminines » n'avaient aucune prise. Il ne devait pas apprécier « la femme » dont il avait une méfiance instinctive. En réalité il n'a toujours eu qu'une maîtresse : « sa » basilique.

— Et cette Evelyne, qu'est-elle devenue ?

— Voilà bien le seul personnage de toute l'aventure que je n'ai pas encore pu retrouver... Elle doit bien être quelque part. Ce qui m'inquiète est qu'il y a déjà près de cinq années qu'elle a disparu... A moins qu'elle ne soit morte, elle aussi ? J'ai quand même l'impression bizarre que, si je la retrouvais vivante, je pourrais mettre le point final à mon enquête...

— Vous ne pensez tout de même pas que c'est elle qui a tué votre héros ?

— Et pourquoi pas ? La haine d'une femme méprisée n'a pas de limites !

— En tout cas, comme elle ne l'avait plus revu depuis des années, elle aurait pris son temps avant d'accomplir ce geste. Ce serait vraiment un crime prémédité ! Mais vous avez raison : tout est possible ! En résumé nous avons déjà trouvé, vous et moi, trois sentiments qui peuvent être à la base du crime : la vengeance, la cupidité et la haine... J'en vois un quatrième : l'envie. L'assassin pourrait avoir supprimé André Serval uniquement parce qu'il enviait l'étrange auréole de créateur dont il était paré. C'est très flatteur d'être considéré par ses concitoyens comme étant un bâtisseur de cathédrale !

— L'envie d'un architecte concurrent ou d'un ancien camarade des Beaux-Arts ? Je ne le pense pas... Il existe dans le « bâtiment », un esprit de solidarité qui joue et le projet d'André Serval ne faisait de tort à aucune entreprise immobilière à caractère commercial.

— Qui sait ? Je suis persuadé que beaucoup de projets de construction d'immeubles de rapport autour du rond-point de la Défense ont été élaborés ces dernières années... Cela cadre parfaitement avec la fameuse progression de l'habitat parisien vers l'ouest dont parle votre reportage... Si Serval réussissait à construire sa basilique, tous les autres projets tomberaient à l'eau ! Aussi certains concurrents ont-ils pu trouver habile de supprimer Serval ! De toute façon, il faut vous débrouiller, Moreau ! Nous ne pouvons pas commencer la publication tant que nous n'aurons pas un épilogue ou une conclusion logique. Et ne perdez jamais de vue que ce qui intéresse le plus le lecteur est de connaître l'identité de l'assassin ! Quand je vous ai désigné pour vous occuper de cette affaire, il ne s'agissait que d'un crime quelconque... Depuis que je vous ai lu, j'ai un peu l'impression que vous êtes parti à la croisade pour défendre la mémoire du disparu.

— Vous ne vous trompez pas !... Vous venez même de trouver le mot juste : pour moi c'est une véritable croisade ! Il faut que la basilique Saint-Martial soit construite ! C'est beaucoup plus important que la découverte d'un criminel ! Et j'ai promis à Duval de l'aider...

— Ah, ça ? Vous êtes fou, mon garçon ?

— Je crois n'avoir jamais été aussi lucide et vous verrez que ce ne sera qu'en pensant au but que voulait atteindre André Serval que je finirai par découvrir un jour son meurtrier ! A bientôt ! Vous ne me reverrez ici que lorsque j'aurai une fin intéressante à vous apporter...

*

Après l'avoir regardé partir sans répondre, le rédacteur en chef pensa : « Cet André Serval continue à exercer son extraordinaire influence après sa mort ! Il a même réussi à envoûter ce jeune Moreau qui ne l'a jamais connu vivant ! C'est étrange... Ce pseudo-bâtitseur de cathédrale était peut-être une réincarnation du diable ? Et s'il a été assassiné, ne serait-ce pas parce qu'il fut beaucoup moins honnête qu'on ne le suppose ou que ne le fait croire l'auréole dont il a pris bien soin d'entourer ses cheveux blancs ? »

*

L'entêtement de Duvernier à considérer Duval comme étant le personnage qui avait le plus d'intérêt à supprimer André Serval, laissait Moreau songeur. Bien que le jeune homme n'aimât pas son rédacteur en chef il avait dû maintes fois reconnaître son solide bon sens. Les arguments exposés par Duvernier sur la situation enviable que la mort du Maître d'œuvre apportait à son successeur désigné n'étaient pas dénués de valeur.

Plus le jeune homme pensait à l'énigmatique personnalité de Duval et plus il se demandait s'il n'avait pas fait fausse route, non seulement en lui faisant confiance mais en lui offrant l'aide de sa plume. Et il se rappela soudain que s'il avait suivi ce Duval à la sortie du cimetière Montparnasse, c'était parce que l'inspecteur Berthet le lui avait conseillé. Le policier avait même qualifié Duval de « curieux bonhomme », expression qui — chez un homme tel que Berthet — pouvait vouloir dire beaucoup de choses. L'inspecteur devait en

savoir plus long sur Duval qu'il n'avait voulu le laisser paraître ce jour-là. Pourquoi ne pas aller voir Berthet ? Celui-ci était trop intelligent pour s'être formalisé de ce que le reporter lui avait demandé de ne plus le faire « protéger » pendant qu'il poursuivait son enquête. Il ne s'agissait pas de lui demander la moindre protection mais de tenter de lui arracher quelques renseignements complémentaires sur le solitaire de Garches. Le jeune homme se rendit directement du journal au quai des Orfèvres.

— Vous tombez à pic ! lui dit Berthet en l'accueillant avec bonhomie. J'allais vous téléphoner...

— Vous m'inquiétez, inspecteur ! Quand on reçoit un appel de votre « Maison », on n'est jamais très rassuré... Peut-être estimez-vous que je suis le meurtrier d'André Serval ?

— Hélas non ! S'il en était ainsi, il y aurait belle lurette que l'affaire serait classée dans mon esprit... Et avouez que votre arrestation aurait fait une fameuse information pour vos confrères ! Le seul qu'elle n'aurait peut-être pas enchanté serait votre excellent rédacteur en chef ! Mais tranquillisez-vous : nous ne lui donnerons pas ce genre d'émotion... Je voulais vous voir pour vous demander où vous en étiez de votre brillante « enquête ».

— Vous plaisantez ?

— Je suis très sérieux, cher ami... Vous ne semblez pas vous douter que j'ai une réelle estime pour vous... Je n'ai pas encore eu le plaisir de lire ce que vous avez dû écrire, dans le plus grand secret, sur l'affaire qui « nous » intéresse peut-être encore plus que vous, mais j'ai la conviction que vous n'avez pu raconter que des choses intelligentes.

— Où voulez-vous en venir ?

— J'aimerais vous aider... Vous le méritez à un double titre : d'abord vous n'avez jamais rien dit à vos lecteurs de méchant et d'injuste contre nous qui avons parfois une tâche ingrate. N'est-ce pas déjà une très bonne note en votre faveur ?... Ensuite vous êtes le seul de tous vos confrères qui ait continué à essayer de trouver le mot de l'énigme dans cette affaire de la rue de Verneuil... Les autres se sont contentés d'apporter « de la copie » banale à

leurs journaux respectifs tandis que vous avez préféré ne rien publier avant de vous être sérieusement documenté. Il y a en vous une honnêteté professionnelle qui mérite le respect et qu'il faut encourager... Sans que vous vous en soyez trop aperçu, j'ai réussi, par quelques-uns de ces petits « recoupements » dont nous avons seuls le secret, à suivre les progrès de votre enquête et je puis vous affirmer que, jusqu'à présent, vous n'avez pas commis une seule erreur : vous êtes dans la bonne voie.

— Vous me faites plaisir. Malheureusement j'ai l'impression que je vais commencer maintenant à piétiner ! Je suis dans une véritable impasse : je n'arrive pas encore à déceler la véritable raison pour laquelle cet homme a été tué. Il y avait tant de gens qui avaient intérêt à le faire disparaître !

— C'est exact.

— J'en arrive même à me demander sérieusement s'il ne se serait pas suicidé sous l'effet du découragement, devant les difficultés insurmontables qu'il rencontrait.

— Vous pouvez écarter cette hypothèse. Vous savez comme moi que ce bonhomme était incapable de se décourager et avait déjà en mains de sérieux atouts pour réussir. Parce qu'il était avant tout un lutteur, il ne devait pas compter que des admirateurs ou des amis dans une société dite « civilisée »... Les lutteurs sont des personnages encombrants qui bouleversent trop d'habitudes acquises et qui risquent de porter de sérieux coups à cette malhonnêteté générale de notre époque que trop de gens admettent avec complaisance. Le moyen le plus sûr pour se débarrasser de ces gêneurs, quand on ne peut pas les « acheter », est de les faire disparaître... André Serval a bien été assassiné. La reconstitution du crime le prouve... Mais par qui ? Je suis aussi perplexe que vous, mon jeune ami ! Et je crains que nous ne soyons guère plus avancés l'un que l'autre dans nos enquêtes respectives : nous en sommes au même point.

— Je ne le pense pas, inspecteur. Vous savez plus de choses que moi sur le dénommé Duval ?

— Non. J'estime que vous et moi nous avons tiré de ce curieux individu

tous les renseignements qu'il pouvait nous donner sur l'étonnante personnalité d'André Serval. C'est déjà beaucoup pour nous éclairer mais c'est nettement insuffisant. Et je crois que vous feriez fausse route en vous imaginant que ce Duval pourrait vous apporter le moindre éclaircissement sur le crime lui-même... J'ai même la conviction que le successeur de Serval poursuit lui aussi sa propre enquête pour tenter de découvrir le meurtrier.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Le fait qu'il prend d'extraordinaires précautions pour se cacher : il craint d'être assassiné à son tour.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui... Et le seul moyen pour Duval d'éviter cette regrettable éventualité est de découvrir au plus vite le redoutable criminel qui continue à rôder autour de la maquette de la future cathédrale.

— Ce que vous dites là est étrange... Pensez-vous que ce soit l'un des autres collaborateurs directs ?

— Non. Sans que vous ne m'en ayez soufflé un mot, je suis certain qu'aucun de ces artisans ne serait capable de commettre un meurtre ! Ce sont tous des hommes trop honnêtes dont l'idéal sincère est trop grand ! Plus je réfléchis à l'affaire et plus j'estime qu'il faut chercher ailleurs... Croyez-vous avoir vraiment retrouvé tous les personnages, sans exception, avec lesquels André Serval a été en contact direct ?

— Je le pense... A l'exception, bien entendu, de Rabirot, qui est mort depuis plusieurs années, et de toute sa clique de financiers véreux.

— Vous n'oubliez personne ?

— Il y a eu aussi la femme, la belle Evelyne.

— Nous y sommes ! Il faut absolument la retrouver !

— C'est curieux : vous me répétez exactement ce que j'ai dit tout à l'heure à mon rédacteur en chef.

— Du moment que deux fureteurs obstinés, tels que vous et moi, sont du même avis, c'est qu'ils doivent avoir raison. Souvenez-vous... Ne vous ai-je pas dit, il n'y a pas si longtemps, qu'il peut exister un moment, dans une enquête criminelle, où l'instinct de celui qui cherche peut jouer un rôle prédominant ? Je pense que ce moment est arrivé. Tout n'est pas net dans l'histoire de cette femme : le plus étrange est sa brusque disparition, il y a quatre années. Ne trouvez-vous pas incroyable qu'elle n'ait pas essayé de revoir entre-temps cet André Serval pour lequel elle avait une telle admiration ?

Moreau regardait son vis-à-vis avec un étonnement grandissant, mais l'inspecteur continua comme s'il n'avait pas remarqué l'intérêt suscité par sa dernière réflexion :

— Voici quatre années et soixante-deux jours que tout le monde a perdu la trace de cette femme à Paris... La dernière fois où on l'y aperçut, ce fut dans un bar proche des Champs-Élysées qu'elle avait fréquenté avant de faire la connaissance de Rabirotff. Vous ne vous doutiez pas que nous avons depuis longtemps une fiche sur elle ?

— Non.

— Fiche très banale ! La dame était fille en carte avant d'avoir trouvé l' « oiseau rare » dans la personne de son financier... Ce fut d'ailleurs lui qui fit une démarche à la préfecture pour que cette carte assez gênante fut supprimée ! A partir du moment où elle put trouver ses moyens d'existence en avouant, selon l'expression consacrée de « ces dames », qu'elle avait enfin « un ami sérieux subvenant à ses besoins », la police des mœurs l'a laissée tranquille et elle ne fut plus dans l'obligation de passer les visites médicales... Avant d'acquiescer ce semblant de conduite auprès d'un commanditaire, la belle Evelyne était passée par le cycle habituel qui l'avait conduite directement de la protection officielle de l'Assistance publique à celle, plus occulte, d'un souteneur notoire pour qui elle travailla pendant plusieurs années. J'ai donc pensé qu'il serait intéressant de retrouver cet amant de cœur et cela m'a amené à faire une découverte troublante : le matin même où — sur les conseils de son nouveau et riche protecteur Rabirotff — Evelyne se présentait à la préfecture pour demander le retrait de sa carte, le corps du souteneur fut

trouvé transpercé par six balles de revolver, dans une avenue déserte du bois de Boulogne ! J'ai bien dit six balles... tout le chargeur ! Exactement le même nombre que dans le corps d'André Serval ! Sans faire de rapprochements trop prématurés, on peut conclure que le meurtrier du souteneur avait montré le même acharnement pour achever sa victime que celui du bâtisseur de cathédrale. Qu'en pensez-vous ?

— Rien.

— Bravo ! Si vous n'aviez pas été piqué, dès votre jeunesse, par la mouche du journalisme je pense que vous auriez pu faire un excellent détective... Mais, même si l'on ne tire aucune conclusion de deux faits relativement éloignés dans le temps, il est toujours permis — en tenant compte de la similitude des crimes — de bâtir une ou plusieurs hypothèses. C'est un jeu d'esprit qui offre des avantages et des inconvénients mais que je ne déteste pas... Aussi, ai-je échafaudé non pas une mais une foule d'hypothèses qui, toutes, m'ont ramené par une sorte d'étrange automatisme à l'idée fixe que la même femme, c'est-à-dire la fille rousse, s'était trouvé jouer un rôle dans l'existence de deux hommes qui avaient été assassinés au petit jour selon le même procédé.

— Cette Evelyne n'a jamais joué le moindre rôle dans la vie d'André Serval !

— Sans doute... Mais qui nous dit qu'elle ne demandait pas à en jouer un ?

Moreau resta silencieux.

— Je constate avec plaisir que nous sommes du même avis, dit Berthet en souriant. Il fallait donc retrouver la belle disparue. Je puis vous annoncer que c'est fait... Ce fut moins difficile que vous ne pourriez le supposer... Quand on a comme moi, le triste privilège d'avoir été contraint par les nécessités de sa profession à côtoyer perpétuellement ce que l'on appelle — assez à tort d'ailleurs — « le milieu », on finit par se rendre compte qu'une fille reste toujours une fille... Elle peut avoir des « hauts » qui, dans son existence, se traduisent pas les périodes où elle a rencontré le mécène dont les largesses lui permettent de ne se prostituer qu'à bon escient mais elle retrouve tôt ou tard,

des « bas » dont elle ne parvient pas elle-même à sonder la profondeur... Elle retombe plus ou moins à la rue qui la condamne à faire de nouveau le « tapin » alimentaire... Vous suivez bien mon raisonnement ?

— Il commence à me passionner...

— Tant qu'Evelyne vécut avec Rabirotff, ce fut pour elle un « haut » sublime, mais quand celui-ci disparut en ne laissant que des dettes et la menace d'un scandale — qui ne fut évité de justesse que grâce à l'extrême habileté dont André Serval sut faire preuve — la situation de la jolie fille devint plus délicate. Elle commença par s'empresse de déménager de l'hôtel particulier de la rue de la Faisanderie après avoir pris soin d'emporter le maximum de cadeaux « personnels » se résumant malheureusement pour elle à quelques fourrures et à quelques bijoux. Oui, ce Rabirotff fut à l'égard de sa compagne infiniment moins généreux qu'on ne pourrait le supposer ! Il l'habilla et la para uniquement pour qu'elle lui fit honneur dans les lieux de plaisir où il s'exhibait avec elle mais il ne fut jamais question, dans son esprit basement calculateur, de constituer pour la belle créature — dont il se méfiait — un capital qui lui permettrait d'envisager l'avenir avec moins d'anxiété... A cette époque, Evelyne fut interrogée plusieurs fois par nos services au sujet de la mort tragique de Rabirotff, puis on finit par la laisser tranquille car elle n'en était en rien responsable.

« Craignant l'indiscrétion de journalistes, elle s'était installée chez une ancienne camarade du « métier » mais, après quelques semaines, les deux filles ne s'entendirent plus. Evelyne déménagea : dès lors on ne trouve plus trace de son domicile à Paris, où elle resta cependant encore huit mois. De toute façon, pendant cette période, elle habita certainement chez des particuliers car j'ai fait vérifier toutes les fiches des hôtels et garnis. Si on ignorait son domicile, on put néanmoins l'apercevoir — à intervalles assez espacés, il est vrai — dans ce même bar où Rabirotff avait fait sa connaissance quelques années plus tôt : l'établissement a été fermé, il y a déjà trois ans, à la suite d'une rixe qui coûta la vie au barman. Ce fut un règlement de comptes banal comme il s'en passe fréquemment dans le milieu. Ce qui vous indique que l'établissement ne jouissait pas de la meilleure réputation ! Les femmes le fréquentant étaient généralement belles mais il n'y en avait pas

une qui ne fut sous la protection d'un souteneur... Et j'ai pensé — du moment qu'elle était retournée dans ce milieu mal famé après ses déboires financiers — que la belle Evelyne ne pouvait avoir échappé à la loi commune du milieu. D'ailleurs son existence avec Rabirosso, toute confortable qu'elle fût, devait lui peser... Elle regrettait certainement l'époque où elle « travaillait » pour son « régulier » : ces filles-là ne peuvent s'arracher à leur passé... Si incroyable que cela puisse vous sembler, elles l'aiment !

« ... Ayant donc admis la présence d'un nouveau « protecteur » dans la vie de notre belle héroïne, je n'avais plus qu'à effectuer une sérieuse prospection parmi ces messieurs dont certains nous sont tout dévoués et nous servent d'indicateurs pour peu que nous ayons bien voulu passer l'éponge sur quelques-uns de leurs exploits ! J'ai retrouvé « le Monsieur d'Evelyne » : c'est un Corse qui est en prison depuis six mois pour purger une peccadille. Il en a encore pour trois mois... J'ai été lui rendre visite dans sa villégiature forcée de Melun en lui faisant comprendre que, s'il me donnait quelques renseignements sur sa belle amie, je m'arrangerais pour faire pencher en sa faveur le plateau de « la bonne conduite » dans la balance pénitentiaire... Il n'y a pas un seul de ces messieurs qui ignore que « la bonne conduite » peut apporter une libération anticipée...

« Le « Monsieur » s'est « mis à table ». Après tout, une Evelyne de plus ou de moins compte assez peu pour lui ! Il retrouvera, à sa sortie de prison, autant de filles rousses qu'il voudra... J'ai donc appris que, après l'arrestation de son protecteur, la belle créature avait jugé plus prudent de se réfugier en province d'où elle avait continué à lui envoyer pendant quelques semaines de substantiels colis... Mais ces envois avaient brusquement cessé ! L'honorable gentleman en avait été d'autant plus peiné qu'il avait bien été obligé de se rendre à l'évidence : si sa « régulière » ne le comblait plus de présents, c'était tout simplement parce qu'elle avait trouvé un autre protecteur... En somme, elle s'était conduite comme une « malpropre » ! Cela se réglerait dès que le gentleman aurait retrouvé sa liberté !

« Comme tout se sait avec une rapidité déconcertant dans le « milieu », le nouveau protecteur d'Evelyne n'était plus un Corse mais un Nord-Africain qui avait réparti son « cheptel féminin » entre Gênes et Marseille à raison

d'une fille par ville importante. En somme le bonheur de notre Evelyne, qui est toujours sous cette protection, doit être complet puisqu'elle est tombée, cette fois, entre les mains d'un vrai caïd ! Le plus intéressant de tout ce que je viens de vous confier — sous le sceau du secret, bien entendu — est, mon cher ami, que je ne le sais que depuis vingt-quatre heures...

— Comment cela ?

— Ma petite visite à la maison d'arrêt de Melun ne date que d'hier... Les nouvelles que je vous donne sont donc toutes fraîches... A vous de savoir les exploiter avec rapidité et avec discernement sans oublier de faire preuve d'une certaine prudence...

— Vous continuez à vous moquer de moi ? Je sais très bien que vos subordonnés doivent être déjà sur les lieux !

— Oui et non, cher ami... Nous nous occupons, en effet, du « caïd » qui ne saurait longtemps nous échapper... Nous surveillons également avec la plus grande sollicitude l'activité galante de tout son harem, à l'exception cependant des agissements d'une seule de « ses employées » : la belle Evelyne !

— Pourquoi ?

— J'ai estimé qu'il était préférable de ne pas tout mêler... Si nous arrêtons la fille rousse pour prostitution, il y a beaucoup de chances pour qu'elle ne nous dise rien d'André Serval... Si, au contraire, nous continuons à lui donner l'impression qu'elle peut exercer en toute quiétude le métier que la morale réproouve, peut-être se laissera-t-elle aller à certaines confidences qui nous sont absolument nécessaires à vous et à moi... Vous me comprenez ? Mais comme elle n'est plus une débutante ni une apprentie dans la profession, je suis persuadé qu'elle ne se confiera qu'à quelqu'un dont elle ne se méfiera pas. « Nos » hommes ont le plus grand tort, sinon de se faire repérer, du moins de manquer parfois du tact nécessaire... Que voulez-vous ? Je ne puis tout de même pas leur expliquer à tous ce qu'est un Maître d'œuvre ni comment il s'y était pris pour essayer de construire une cathédrale ! Les crédits de la préfecture sont malheureusement trop limités pour nous permettre de

perfectionner les cours du soir !... Je me suis donc trouvé dans l'obligation de chercher quel était, à part moi, l'homme qui avait le mieux étudié cette curieuse affaire. Il n'y en a qu'un : vous, mon cher Moreau !

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de me demander de faire le mouchard auprès de cette femme ?

— Loin de moi une pensée aussi abjecte ! J'ai trop de respect pour votre noble profession pour vous imposer un travail aussi répugnant... Non ! Vous agirez à votre guise et selon votre idée, uniquement pour les besoins de votre enquête journalistique... Aucun de mes hommes ne se mêlera de vos affaires... Le côté « loi du milieu » ou « souteneur » ne vous intéresse pas, je le sais... Et je vous approuve ! La seule chose qui compte pour vous est de savoir pourquoi André Serval a été tué. Et par qui. Mais cela, ce sera sans doute plus difficile... Vous avez la chance que votre journal n'ait publié jusqu'à présent que d'assez vagues informations sur le crime de la rue de Verneuil sous une forme très impersonnelle. Aucun article sur l'affaire n'a encore été signé par vous pour la bonne raison que votre reportage n'est pas terminé : Evelyne vous ignore donc... Croyez bien qu'il ne doit pas en être de même de vos confrères que l'orgueil professionnel a poussés à étaler leur signature au bas d'articles plus ou moins réussis... Ceux-là, la fille connaît leurs noms : ils sont fixés pour toujours dans sa mémoire et ils ne pourront rien tirer d'elle ! Vous, c'est très différent : quand on vous voit pour la première fois, vous donnez l'impression d'être un très gentil garçon... ne m'en veuillez pas de ce que je vais vous dire : presque d'un débutant ou d'un amateur assez innocent ! Vous n'inspirez pas la méfiance... C'est excellent cela, mon petit Moreau ! Vous pouvez très vite devenir le confident de la jolie fille... Prenez le temps nécessaire... Nous avons, quai des Orfèvres, une patience d'anges... d'anges gardiens bien entendu ! Jouez le jeu ! Tirez-en habilement votre épingle... Je vous donne la chance unique de faire le plus grand reportage de toute votre carrière... La seule chose que je vous demande, en échange, est de me le laisser lire sur les « morasses » la veille de sa publication... Cela me suffira : s'il y a des mesures policières à prendre, je n'agirai qu'à l'heure même où paraîtra le journal. C'est vous dire que, aux yeux du monde entier, vous ferez figure d'une sorte de surhomme qui a tout deviné, tout prévu ! Cette perspective ne vous sourit pas ?

— Il y a quand même une chose que je n'arrive pas à comprendre : comment se fait-il qu'une femme de la classe de cette Evelyne — parce qu'enfin elle avait une certaine classe ! Tous les collaborateurs de Serval m'ont parlé d'elle avec une sorte d'admiration cachée... — Comment se peut-il qu'une telle femme soit revenue dans le milieu qu'elle aurait dû être heureuse d'avoir quitté ?

— Ne vous laissez pas impressionner à distance par sa beauté dont tous vous ont parlé, jeune homme ! Attendez de l'avoir vue et surtout de l'avoir entendu parler ! Peut-être alors déchanterez-vous. Si André Serval — qui, lui, était un homme raffiné — n'a pas voulu de cette femme pour collaboratrice, c'est sans doute parce qu'il se dégageait d'elle une impression qui ne trompait pas. Je vous l'ai dit : une fille reste une fille !

— Et comment peut-elle se livrer à la prostitution ? Je croyais que c'était interdit ?

— Ça l'est, mon bon ami ! Et c'est bien pour cela que le métier n'a jamais été aussi florissant... Mais n'allez pas croire que la belle Evelyne — qui déjà, à ses débuts, ne repérait ses clients que dans des bars chics et jamais sur la voie publique — aguiche le passant dans la rue ! Elle est nettement d'une classe au-dessus, si l'on pouvait ranger « ces dames » par catégories... Naturellement, elle opère dans un « clandestin » d'une grande ville de province dont je viens de griffonner l'adresse à votre intention sur ce bout de papier... Ne suis-je pas un très bon ami de vous donner d'aussi bonnes adresses ? Vous n'avez plus qu'à partir... et, dans quelques jours, votre reportage sera terminé. N'oubliez pas votre promesse de me le faire lire vingt-quatre heures avant tout le monde ! Avouez que vous me devez bien cette petite récompense en échange des renseignements que je viens de vous donner. Il ne me reste qu'à vous souhaiter bon voyage !

Moreau, qui avait jeté un regard sur le carré de papier avant de l'enfourer dans une poche, s'était levé :

— Après tout, je crois que je n'ai pas eu une trop mauvaise inspiration quand j'ai décidé de venir vous rendre visite, inspecteur ! Notez bien que je ne suis pas absolument convaincu que cette Evelyne pourra nous apporter un

éclaircissement quelconque sur la mort d'André Serval ! Mais il n'est pas inintéressant non plus pour moi de faire sa connaissance : les descriptions que j'ai faites d'elle jusqu'ici dans mon reportage pourront être modifiées... Il n'y a rien de plus dangereux, dans mon métier, que de parler d'un personnage vivant que l'on ne connaît pas : tôt ou tard le vivant se venge en démentant tout ce que l'on a écrit sur lui avec la meilleure bonne foi du monde ! Les vivants ne sont jamais contents ! C'est la véritable raison pour laquelle nous nous étalons avec complaisance sur les crimes : les morts ne peuvent pas protester...

— Même votre Maître d'œuvre ?

— Lui, c'est très différent... C'est même assez curieux : depuis le premier moment où je me suis intéressé à sa mort, j'ai ressenti l'impression bizarre que son ombre m'épiait, qu'elle me conseillait d'aller voir un tel ou un tel, qu'elle m'aidait aussi à rechercher la vérité... Ce que je vous dis là doit vous paraître stupide — à vous qui êtes habitué aux réalités de la vie et qui n'avez pas le droit de croire à la puissance de l'au-delà — mais c'est cependant la vérité ! Si j'ai continué ce reportage, si je me suis passionné et acharné comme je ne l'ai encore jamais fait de ma vie, je sais maintenant que c'est parce qu'André Serval lui-même m'encourageait...

Berthet regarda avec une réelle curiosité son interlocuteur avant de répondre :

— Contrairement à ce que vous pensez, je ne nierai jamais la force de puissances surnaturelles qui nous dépassent... Et je suis persuadé que le Maître d'œuvre continuera à vous accompagner secrètement dans votre voyage...

Mais quand Berthet fut seul dans son cabinet, il pensa comme Duvernier l'avait fait quelques heures avant lui : « Toute cette affaire est véritablement insensée ! Voilà Moreau qui se laisse envoûter par l'ambiance indéfinissable dans laquelle elle baigne ! Il y a un peu de tout dans le « dossier Serval » : du mysticisme et du paganisme, de l'honnêteté et du chantage, du rêve et de la réalité, du sang et de l'amour... Oui, de l'amour ! Peut-être même y en a-t-il beaucoup plus que nous le croyons, Moreau et moi ? Et ne faudrait-il pas

chercher dans un amour désespéré le véritable mobile du crime ? Ce serait tout de même incroyable que la prodigieuse légende, créée autour d'un bâtisseur de cathédrale, s'écroulât dans un vulgaire drame passionnel. Ce serait dommage pour la fin du reportage du jeune Moreau... Moi aussi, j'aurais aimé connaître cet André Serval autrement que comme une ombre... »

Une heure plus tard, Moreau montait dans le *Mistral* à la gare de Paris-Lyon. Le soir même, il était à Marseille.

C'était là où la fille rousse « travaillait ».

Le journaliste ne perdit pas une seconde ; un taxi le déposa à l'adresse indiquée par l'inspecteur.

Après avoir sonné, il attendit assez longtemps avant que la porte d'entrée ne s'ouvrit et il éprouva la sensation désagréable qu'un regard inquisiteur l'observait à travers le judas pratiqué dans la porte. Enfin, il fut introduit dans un vestibule sombre par une femme sans âge et vêtue de noir qui lui demanda d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférente :

— Vous désirez, monsieur ?

Moreau fut un moment interloqué par une question aussi saugrenue dans un tel lieu, mais il comprit vite que la prudence la plus élémentaire devait être de règle dans ce temple des plaisirs cachés. Et il répondit sur le ton le plus désinvolte qu'il put trouver :

— Je désire, madame, ce que les clients viennent chercher ici : la beauté !

Un sourire imperceptible effleura les lèvres minces et dures de la femme en noir qui dit, plus aimable :

— Si vous voulez bien entrer ici ? Je vais prévenir Mme Anthénor...

En entendant ce nom étrange qui avait déjà été inscrit par l'inspecteur Berthet sur le carré de papier, le jeune homme comprit que son interlocutrice n'était qu'une sous-maîtresse : n'en avait-elle pas d'ailleurs toutes les apparences sous sa dignité de mauvais aloi ?

Le salon où il se retrouva seul, attendant Mme Anthénor, était meublé avec un goût discutable. Le mobilier capitonné, le lustre cuivré, la tenture poussiéreuse recouvrant les murs devaient être là pour donner au visiteur l'impression qu'il se trouvait dans un intérieur bourgeois de province et non pas dans une maison très spéciale. Seules quelques gravures suggestives, accrochées sur les murs pour inciter le client aux rêveries douces pendant les minutes où il attendait l'apparition de la réalité charnelle, rappelaient assez peu discrètement que l'établissement ne reniait pas sa destination tout en restant « clandestin »... Un clandestin très relatif qui devait entretenir les meilleures relations de « cousinage » avec la police des mœurs : ne faut-il pas de tout pour faire un monde et pour satisfaire les désirs insatiables d'une grande cité ?

« Madame » parut : elle était l'incarnation vivante de « la » tenancière. Le détail qui frappait le plus en elle était la quantité de faux bijoux qu'elle avait réussi à accumuler sur son opulente personne : longues boucles d'oreilles en faux brillants, colliers de fausses perles à triple rangée, bracelets de faux diamants, fausse émeraude à l'annulaire gauche, faux rubis à l'annulaire droit... Les cheveux étaient décolorés, le visage sans âge, le maquillage outré, le parfum de seconde qualité et la voix trop suave pour être sincère :

— Bonjour, monsieur... Je crois bien que c'est la première fois que nous avons le plaisir de recevoir votre visite ?

— En effet, madame, répondit Moreau avec une timidité voulue.

Il se souvenait des paroles de l'inspecteur : « *Vous avez presque l'air d'un débutant... Vous n'inspirez pas la méfiance.* » Si la tenancière, qui devait avoir l'habitude de juger la « clientèle » au premier coup d'œil, tombait dans le piège, sa pensionnaire Evelyne ne serait pas plus perspicace.

L'attitude modeste et presque rougissante du jeune homme dut impressionner favorablement Mme Anthénor qui demanda d'une voix de plus en plus douce :

— Sans doute êtes-vous de passage à Marseille ?

— On ne peut rien vous cacher...

— Et je mettrais ma main au feu que vous êtes parisien ? On reconnaît tout de suite les Parisiens ! Ils ont un petit chic à eux... Joli garçon avec cela ! Que puis-je pour vous ?

— L'un de mes bons amis, qui vient de temps en temps à Marseille, m'a vivement recommandé votre maison...

— Il en a été satisfait ?

— Très satisfait.

— A la bonne heure ! Nous faisons toujours l'impossible pour que nos amis repartent contents... Comment s'appelle votre ami ?

— Tel que je le connais, il n'a pas dû vous dire son nom mais seulement son prénom : c'est un homme très connu, nettement plus âgé que moi... Pierre... « Monsieur Pierre »...

— Monsieur Pierre ? répéta Mme Anthénor en fouillant dans sa mémoire. Evidemment, cela me dit quelque chose... M. Pierre, un Parisien... Ah ! j'y suis ! N'est-ce pas ce monsieur exquis qui a les tempes légèrement argentées ?

— C'est lui ! répondit vivement Moreau trop heureux d'entendre ce commencement de description d'un personnage qu'il inventait de toutes pièces.

— Un bon client ! Il y a déjà longtemps que nous ne l'avons revu...

— Il est très pris en ce moment... Les affaires... Il est marié aussi.

— Nous nous en doutions ! La clientèle mariée est la plus sûre... Eh bien, quand vous le reverrez, je vous demande de lui transmettre notre plus amical souvenir.

— Il y sera très sensible ! Et le fait qu'il m'ait donné votre adresse est la meilleure preuve qu'il pense encore aux bons moments qu'il vous doit.

— Puisque les amis de vos amis sont les nôtres, cher monsieur, que puis-je pour vous ?... D'abord, comment dois-je vous appeler ? Dites-moi simplement

votre prénom, comme votre ami : la maison est discrète...

— Jacques, lança Moreau... « Monsieur Jacques » !

— Un nom qui vous va bien... Je vous écoute.

Le jeune « client » semblait de plus en plus intimidé. Il bafouillait presque :

— Je... C'est que... J'ai toujours eu un type de femme en tête...

— Voyez-vous ça ! Quel genre de femme ?

La voix de Mme Anthénor se fit caressante pour ajouter dans un souffle :

— Dites-moi tout, jeune homme...

Il sembla hésiter avant de lâcher le lourd secret de ses pensées intimes puis finit par dire d'une traite :

— Une rousse aux yeux verts !

Puis il respira fort comme s'il se sentait soulagé.

— Mais c'est une très belle idée, dit la tenancière. Vous avez du goût ! Je suis de votre avis : c'est peut-être le genre de femme le plus attrayant... Laissez-moi réfléchir : Florence ? non !... Marie-Lou peut-être ? non plus ! Ce ne sont pas des vraies rousses et les yeux ne sont pas verts... A vrai dire je n'en vois pas pour le moment mais ne vous inquiétez pas ! Nous trouverons ! Ce serait pour quand ?

— Tout de suite si possible !

— Aussi pressé que cela ? Ah, jeunesse ! Je dois vous confier qu'actuellement nous ne pouvons pas avoir de pensionnaires à demeure... Depuis quelques mois, nous sommes condamnés à la plus grande prudence... Des maisons rivales nous jalouent ! C'est humain ! Et nous sommes toujours à la merci d'une dénonciation possible... Notre rôle doit donc se limiter à faire des présentations. Bien entendu, une fois la formalité remplie, rien ne vous empêche de louer ici une chambre à l'heure, à la demi-journée ou même pour

la nuit... On ne peut rien nous dire : nous avons la licence d'hôtel ! Vous remplirez une fiche pour le cas où il y aurait un contrôle mais elle sera déchirée à votre départ...

— En somme votre organisation rappelle celle des agences matrimoniales ?

— Un peu. Beaucoup de ces rencontres se sont d'ailleurs terminées par d'excellents mariages et rien ne peut « nous » apporter plus de joie !... C'est normal : notre « clientèle » est strictement composée de messieurs de la meilleure société de la ville : gros industriels, armateurs, propriétaires terriens de la région d'Aix...

— Mon ami m'a dit que vous aviez le goût très sûr dans le choix des jeunes femmes que vous présentiez... Je crois même me souvenir qu'il m'a parlé de l'une d'elles, qui était précisément une rousse aux yeux verts, et dont il a gardé le meilleur souvenir : une certaine Evelyne. Ce nom ne vous dit rien ?

« Madame » fit un nouvel effort de mémoire avant de répondre :

— Evelyne ? Je ne vois pas du tout... C'est un prénom assez peu courant — et charmant ! — dont je me souviendrais... Votre ami ne vous l'a pas décrite ?

— Il m'a dit qu'elle était grande, élancée, rousse avec les yeux verts... Tout à fait le type de femme qui me plaît. C'est la raison principale pour laquelle je suis venu chez vous.

— Je connais bien une autre rousse qui est très gentille mais qui n'a pas les yeux verts... C'est une Corse.

— Une Corse ? demanda Moreau. Peut-être est-ce elle après tout ? Sans doute me suis-je trompé de prénom... Comment s'appelle-t-elle ?

— Maria... Elle est bien en chair mais jolie, appétissante, petite...

— Petite ? Ce ne doit pas être la jeune femme dont mon ami m'a parlé !

Sans savoir trop pourquoi, Moreau avait la conviction que l'ancienne maîtresse de Rabirot était grande, élancée, avec la taille mannequin. Mais il était presque certain aussi qu'Evelyn avait dû changer de prénom pour cacher sa véritable identité... Il se sentait stupide de ne pas avoir pensé plus tôt que la plupart des filles qui font ce métier prennent un « nom de travail » et il ajouta à tout hasard :

— Je crois me souvenir également que mon ami Pierre m'a dit que cette jeune femme était parisienne.

— Nous avons beaucoup de Parisiennes à Marseille ! répondit vivement Mme Anthéor.

Elle avait pour principe absolu de ne jamais laisser repartir un client sans avoir tout tenté pour satisfaire ses caprices... Ce n'était que de cette façon que l'on pouvait établir la bonne réputation d'une maison. Aussi ajouta-t-elle, prise d'une subite inspiration :

— Attendez donc... Vous êtes terribles, vous les Parisiens ! Où que vous soyez, vous voulez toujours retrouver des femmes de la capitale ! Je me souviens que votre ami était exactement comme vous ! Et j'eus même, à cause de son désir, l'un des rares incidents de ma « carrière »...

— Un incident ? demanda Moreau subitement inquiet.

— Oui. L'une des dernières fois où il est venu — il doit y avoir de cela déjà cinq ou six mois — je n'avais qu'une Parisienne de premier choix à lui présenter. J'ai donc téléphoné à cette jeune femme mais quand je lui ai appris, croyant lui faire plaisir, que c'était pour rencontrer l'un de ses compatriotes, elle m'a répondu qu'elle ne viendrait pas et qu'elle se refusait à travailler avec nous si nous lui présentions des Parisiens ! Avouez que c'était inouï ! J'étais très ennuyée pour votre ami auquel j'ai dû dire que je n'avais aucune Parisienne de classe ! Il est reparti assez dépité et je me suis souvent demandé si ce n'était pas la véritable raison pour laquelle il n'était plus revenu nous voir depuis longtemps. Mais que pouvais-je faire ? Je suis une honnête femme, monsieur, et je n'ai pas pour habitude de tromper la clientèle. On ne peut pas leurrer un véritable Parisien ! Très vite, quand il se retrouvera seul

dans une chambre avec la fille, il s'apercevra qu'elle ne vient pas de Belleville mais qu'elle est née à Carpentras ou à Ajaccio.

— Ce scrupule professionnel vous honore, madame... Mais pourquoi diable cette fille ne voulait-elle pas rencontrer de Parisiens ?

— Je n'ai jamais pu le savoir. A chaque fois qu'on lui parle de Paris, elle change de conversation comme si ce nom seul lui faisait horreur ! Sans doute a-t-elle conservé de très mauvais souvenirs de sa jeunesse dans la capitale ? Avec les femmes, il faut s'attendre à tout, monsieur Jacques !

— Où est cette femme, actuellement ?

— Toujours à Marseille... Je la fais travailler de temps en temps bien que je lui en ai voulu de m'avoir fait perdre un si bon client ! Je l'ai mise en quarantaine et puis un jour, je ne sais plus à quelle occasion, j'ai eu besoin d'une rousse aux yeux verts... Mais, au fait, elle a les yeux verts ! Seulement votre ami ne l'a jamais vue. Elle ne se nomme pas non plus Evelyne mais Fabienne.

— Vous n'auriez pas, par hasard, sa photographie ?

— Ah, non ! Nous ne faisons que des présentations directes...

— Directes ?... Je comprends. Quel genre de femme est-ce ?

— Curieuse... et loin d'être sotte ! C'est la raison pour laquelle je ne fais appel à son concours que par intermittence.

— Vous vous êtes donc réconciliées ?

— Il le faut dans le métier ! Et je dois reconnaître que tous ceux à qui je l'ai présentée, en prenant bien soin qu'ils ne fussent pas de Paris, se sont déclarés enchantés ! Confidentiellement, je puis même vous dire qu'elle doit être très agréable dans un lit... Seulement je ne la présenterais pas à n'importe qui !

— Vous ne pourriez pas lui téléphoner ?

Il sentit que Mme Anthénor hésitait. Après l'avoir dévisagé à nouveau mais avec une certaine sympathie, elle finit par dire :

— Ecoutez : vous êtes jeune, beau garçon et très gentil. Je ne demande qu'à vous faire plaisir et j'aimerais assez réparer indirectement de cette façon le demi-camouflet que j'ai été contrainte de faire subir malgré moi à votre excellent ami qui me prouve, en vous envoyant ici aujourd'hui, qu'il ne m'en tient pas rancune... Seulement voilà : Fabienne est une femme chère. C'est pour cela qu'elle travaille peu...

— Mais si elle travaille « bien » ?

— Evidemment !... vous reconnaîtrez que je vous aurai prévenu ! Je vais lui téléphoner : elle doit être encore chez elle à cette heure... Si vous avez la patience d'attendre, elle pourra être là dans trente ou quarante minutes tout au plus. Notez bien que je vais être obligée de lui mentir, ce dont j'ai horreur ! Aussi vous devez me promettre, avant de la rencontrer, que vous ne lui direz pas le contraire de ce que je vais lui raconter au téléphone ?

— Je lui dirai tout ce que vous voudrez.

— Oh ! Ce sera bien simple : pour elle, vous ne nous arrivez pas de Paris mais de Béziers.

— Pourquoi Béziers ?

— Parce que c'est une ville où elle n'a certainement jamais mis les pieds.

— Il va peut-être falloir que je prenne un accent ?

— N'exagérons rien ! Il y a beaucoup de gens à Béziers qui n'ont aucun accent... A partir de maintenant vous êtes « Monsieur Jacques », le fils de l'un de mes vieux clients, gros marchand de vin à Béziers... Nous sommes d'accord ?

— Entièrement ! C'est même une chance : je possède quelques notions vinicoles...

— Elle aussi mais pas tout à fait sur le même plan !

— Vous voulez dire que ?

Il avait joint un geste à sa question.

— Vous verrez !... Que prendrez-vous en l'attendant ? Un peu de champagne ?

— Ce que vous voudrez...

— Alors du champagne !

Elle avait déjà ouvert la porte pour appeler d'une voix sèche :

— Madame Hélène ?

La femme en noir reparut et se tint, silencieuse, déférente et compréhensive sur le pas de la porte pendant que la patronne lui donnait les ordres :

— M. Jacques, qui nous est très recommandé par un de nos bons amis, va attendre Mlle Fabienne... Faites porter dans le boudoir japonais une bouteille de Mumm 49. Je crois, cher monsieur, que vous vous sentirez plus à l'aise dans la pièce où l'on va vous conduire... Elle est moins cérémonieuse, plus intime... Dans ce salon de réception, vous risqueriez de rencontrer d'un instant à l'autre d'autres personnalités qui préféreraient elles-mêmes conserver l'incognito... Madame Hélène ! Vous n'oublierez pas de montrer, dans le boudoir, à notre nouvel ami la sonnette pour qu'il puisse appeler s'il a besoin de quelque chose... Voulez-vous, cher monsieur Jacques, que l'on mette quelques biscuits secs avec le champagne ?

Devant le geste très vague du jeune homme, signifiant que cette attention lui était complètement indifférente, elle ajouta en retrouvant son sourire :

— C'est vrai qu'à votre âge... A tout à l'heure !

Restée avec lui, Mme Hélène dit sur un ton mielleux et impersonnel :

— Si vous voulez bien me suivre...

Il le fit et se retrouva, quelques instants plus tard, solitaire devant une

bouteille de champagne tiède qu'une soubrette, dont le sourire engageant et l'habillement auraient pu convenir à une « pensionnaire », avait plongé dans un seau à glace en disant d'une voix stupide :

— Comme cela, il sera plus frais... C'est deux mille francs sans le service, monsieur...

Moreau paya en ajoutant le pourboire et en pensant que l'« attente » lui coûtait cher... Mais n'était-ce pas un risque à courir ? Cette Fabienne aux yeux verts, convoquée par téléphone, ne serait-elle pas une Evelyne se cachant sous une identité professionnelle ?

Sur le plateau, apporté par la servante, se trouvaient deux verres : celui du « client » et celui de la fille qui viendrait se prostituer. C'était pitoyable : le jeune homme détourna les yeux de la contemplation du plateau ridicule pour regarder le décor du « boudoir japonais » et il frissonna... C'était pire.

La pièce exotique et poussiéreuse sentait le renfermé : elle ne possédait aucune fenêtre. La lumière provenait de hideuses appliques électriques en « *Modern Style 1900* » rappelant la belle époque du fer forgé doré, des feuilles de zinc et des cigognes en bronze. De chaque côté de l'unique porte, dans laquelle s'encadrerait bientôt le visage de la fille qui croyait venir « travailler », étaient placées deux plantes vertes à demi asphyxiées par les vapeurs du calorifère à air chaud et qui ne demandaient qu'à mourir... Le mobilier se réduisait au guéridon sur lequel avait été posé le seau à champagne, à un fauteuil dont la teinte était douteuse et à un canapé capitonné sur le dossier duquel avait été épinglée une dentelle jaunâtre. Moreau choisit le fauteuil. En un tel lieu, le canapé l'inspirait peu... Sur les quatre murs enfin se trouvaient des glaces en pied reflétant le maigre mobilier à l'infini. Enfoncé dans le fauteuil, le jeune homme se sentait parfaitement ridicule : tout cela suintait le factice et la tristesse...

Après quelques minutes, Moreau commença à se demander si l'inspecteur Berthet ne s'était pas moqué de lui. S'il en était ainsi et si l'on apprenait à son journal qu'il s'était fait bernier comme un gamin, il n'aurait plus qu'à changer de métier... Mais ne devait-il pas jouer le jeu jusqu'au bout pour tenter de retrouver la fille rousse ? La blondeur de la femme dont il attendait la venue avec anxiété ne voulait pas dire que ce ne serait pas celle qu'il recherchait. La teinte de cheveux féminins ne signifie plus rien de nos jours : en quelques heures les brunes tournent au blond, les blondes se font brunes et les rousses

deviennent platine. La seule chose importante était que la fille annoncée par Mme Anthénor eut les yeux verts : ce qui n'était pas si fréquent. « C'est encore heureux, pensa le garçon, que les femmes ne puissent pas changer la couleur de leurs yeux ! » Et il se reprochait amèrement de n'avoir pas songé à demander à Berthet s'il possédait une photographie d'Evelyne. Les services de l'identité judiciaire avaient certainement dû conserver des photographies de la fille puisqu'elle avait été en carte. Qu'est-ce qui prouvait même qu'elle n'y fût pas à nouveau depuis qu'elle était retombée sous la coupe de « protecteurs » ? Berthet ne lui avait rien dit à ce sujet.

Le plus insensé de toute l'aventure était que Moreau ne savait pas comment était faite, ni même à qui pouvait ressembler la femme qu'il recherchait. Les vagues descriptions qu'il avait pu arracher aux collaborateurs d'André Serval s'étaient toutes limitées à des lignes générales : « Evelyne était rousse avec des yeux verts... Elle était également grande, élancée... » Des centaines de femmes dans le monde pouvaient répondre à ce signalement ! Depuis le premier jour où il avait entendu la concierge de la rue de Verneuil prononcer le nom d'Evelyne, l'imagination ardente du jeune homme n'avait pas cessé de parer l'inconnue d'aspects différents. N'avait-elle pas été tour à tour, dans son esprit, la femme fatale jonglant avec les cœurs des hommes les plus endurcis comme celui d'un Rabirot, l'admiratrice éperdue d'un bâtisseur de cathédrale et finalement — après les révélations de Berthet — une fille pitoyable ? Moreau ne savait plus... La seule chose certaine était que cette unique présence féminine dans la vie d'André Serval avait quelque chose d'extraordinairement fascinant. Sans même s'en rendre compte, Moreau était un peu amoureux de la femme mystérieuse sur le compte de laquelle ni Rodier, ni Legris, ni Duval, ni aucun des artisans interrogés ne s'étaient montrés bavards. A chaque fois que le jeune homme avait insisté pour leur demander si elle était vraiment jolie, les chefs de corporations l'avaient regardé, étonnés, comme s'il leur posait une question superflue. La beauté féminine comptait peu pour ces hommes rudes et simples dont toute l'existence resterait marquée par la venue de l'homme aux cheveux blancs qui avait réussi à les entraîner dans l'un des plus nobles rêves du monde ! Comment auraient-ils pu s'intéresser à une femme, alors qu'ils n'avaient tous, comme leur chef, qu'une idée en tête : bâtir le sanctuaire ? Moreau, lui, était jeune : un désir réel de connaître Evelyne pour elle-même s'était

progressivement glissé dans son cœur en supplantant parfois la seule curiosité professionnelle. Aussi l'attente dans le boudoir aux miroirs lui parut-elle interminable.

Enfin Mme Anthénor reparut pour annoncer :

— La personne est arrivée, cher monsieur... Je vais vous l'envoyer pour que vous puissiez faire connaissance. Si elle vous plaît, nous nous arrangerons ensuite...

Elle était ressortie sans attendre la réponse. Pour elle, il ne devait jamais y en avoir à la phrase consacrée qu'elle venait de prononcer sur un ton presque solennel. Moreau s'était levé, anxieux. Il s'adossa au fauteuil en faisant tous ses efforts pour paraître calme et en fixant la porte... Celle-ci se rouvrit, sans bruit, au bout de quelques instants, pour livrer passage à une grande femme dont les cheveux étaient blond-platine et les yeux tour à tour bleu-gris ou verts selon les reflets de la lumière tamisée...

*

Il y eut un moment de silence.

La fille s'était arrêtée sur le seuil, non par timidité — car elle devait avoir une grande expérience de ce genre de présentation — mais pour dévisager ce « client » inconnu qui avait manifesté un tel désir de la connaître. L'examen des yeux clairs fut impitoyable : Moreau sentit même, à plusieurs moments très rapides, une expression de cruauté. Cette créature ne devait guère être une tendre malgré le métier qu'elle faisait ! Elle était grande — d'une taille très au-dessus de la moyenne des femmes — et habillée avec une recherche qui détonait presque dans le cadre désuet du boudoir japonais. Ailleurs qu'en cet endroit, la femme aurait peut-être pu faire illusion mais, chez Mme Anthénor, le côté « fille » reprenait nettement le dessus sur le côté « demi-mondaine ».

Le jeune homme remarqua que les hanches étaient développées : le corps révélait une femme ayant nettement dépassé la trentaine et qui devait faire des efforts désespérés pour paraître plus jeune que son âge. Le visage, déjà flétri, indiquait que les années avaient compté double : la fille, qui avait dû être belle, n'était plus que sensuelle... Une sensualité à fleur de peau qui s'offrait

au premier venu à condition qu'il y mît le prix. Ce devait être une femme pour qui le plaisir n'était complet que s'il s'alliait au commerce.

Ses yeux venaient de se faire tout à coup suppliants... Ils semblaient dire : « Eh bien ! ne me trouves-tu pas à ton goût ? Qu'est-ce que tu attends ? » Il y avait aussi un étrange côté « esclave » dans cette femme qui incarnait admirablement la fille soumise. La peau enfin — et ce fut le détail qui frappa le plus le journaliste — était parsemée, principalement à la naissance du cou, de petites taches de rousseur... Cette fille aux cheveux décolorés était une authentique rousse : Moreau était à la fois déçu qu'Evelyne ne fut pas aussi belle qu'il l'avait maintes fois imaginée et désespéré de faire sa connaissance en d'aussi lamentables circonstances. Mais était-ce la belle Evelyne ? Rien ne le prouvait. Son examen silencieux terminé, la femme s'avança enfin pour lui tendre la main — une longue main dont l'attache était fine — en disant d'une voix qui, elle, était plutôt vulgaire :

— Bonjour ! Comment vous appelez-vous ?

— Jacques...

— Vous venez de Béziers, je crois ?

— Oui.

— C'est une jolie ville ?

— Si l'on veut ! Cela dépend de la façon dont on la regarde...

— C'est un peu comme pour une femme ?

Remarque qui surprit Moreau : son interlocutrice n'était pas sotte. Il devrait se montrer très adroit pour parvenir à savoir si, oui ou non, il se trouvait en présence de l'ancienne compagne de Rabirot. Aussi demanda-t-il en prenant le ton d'un garçon qui ne sait pas trop comment poursuivre la conversation avec une femme qui l'intimide :

— Et vous ? D'où êtes-vous ? De Marseille ?

— Moi, cela n'a aucune importance... Qu'est-ce que cela changerait entre

nous que vous le sachiez ? Ou je plais, ou je ne plais pas ! Dites-le tout de suite : ce sera plus simple ! J'aime la franchise.

— Vous êtes comme Mme Anthénor ?

Une lueur, indiquant qu'elle se demandait s'il ne se moquait pas d'elle, traversa rapidement son regard mais elle l'atténua aussitôt par une ébauche de sourire en disant :

— Pourquoi avez-vous tenu absolument à me rencontrer ?

— Je rêvais depuis longtemps de faire connaissance avec une femme aux yeux verts...

— Maintenant c'est fait ! J'espère que vous n'êtes pas trop déçu ?

— Au contraire. Savez-vous que j'aime beaucoup votre prénom : Fabienne ! Il n'est pas si fréquent...

Ce qu'il y avait de plus décevant dans cette femme était sa voix cassée, éraillée même... Et brusquement, Moreau pensa que si la voix était dans cet état, ce devait être parce que la femme buvait... Il y avait une certaine boursoufflure sur les traits du visage et l'empâtement prématuré du corps pouvait provenir de la boisson... Mme Anthénor ne lui avait-elle pas laissé sous-entendre que la femme qu'il allait voir, avait un penchant marqué pour ce vice ? S'il en était ainsi, le journaliste possédait peut-être le moyen de faire parler cette Fabienne... Il remplit aussitôt un verre de champagne qu'il lui offrit mais elle le refusa en disant :

— Celui-là ne vaut rien ! Tout à l'heure, nous en aurons du meilleur... Je connais la maison !

A peine terminait-elle cette affirmation que Mme Anthénor reparut, le sourire sur ses lèvres grasses :

— Alors, monsieur Jacques ? Etes-vous content de connaître enfin « notre » belle Fabienne?

— J'en suis enchanté, madame !

— Tant mieux ! Mais vous n'allez pas rester tous les deux dans ce boudoir. Je vous ai fait préparer au premier étage une chambre charmante... la plus jolie de toutes... Celle que préfère Fabienne : le n° 4... Elle va vous y attendre... Là-haut vous serez tout à fait tranquille pour... bavarder.

— A tout à l'heure ! dit la femme blonde en adressant cette fois, avant de quitter le boudoir, le sourire le plus engageant à « Monsieur Jacques ».

Et il se retrouva à nouveau en tête à tête avec la tenancière qui lui dit en ne prenant plus aucune précaution oratoire :

— Vous ne m'en voudrez pas, cher monsieur, si je vous demande de me verser un petit acompte ? Bien que vous soyez venu nous voir sur les conseils de l'un de nos bons amis communs, je n'ai pas encore le plaisir de vous connaître suffisamment... La prochaine fois où vous nous rendrez visite, ce sera différent : quand je connais mes clients, j'ai horreur de leur demander de régler d'avance ! Je trouve que c'est un manque de tact absolu et que cela ne fait pas « grande maison »... Donc, c'est seulement pour aujourd'hui que je vous prierai de vous plier à cette petite formalité... Si mes comptes sont exacts, avec la chambre que vous allez occuper et la nouvelle bouteille...

— Quelle nouvelle bouteille ? Celle-ci est à peine entamée.

— Je sais, mais Fabienne a horreur du champagne qui ne vient pas d'être frappé ! Aussi en ai-je déjà fait mettre une autre là-haut au frais dans la glace... Ce qui nous fait un total de quatre mille huit cents francs sans le service.

— Je tiens à vous faire remarquer, chère madame, que j'ai déjà remis un pourboire à votre soubrette en réglant tout à l'heure cette première bouteille.

— Alors c'est parfait : vous le donnerez cette fois-ci à Mme Hélène... Cela lui fera un tel plaisir ! Bien entendu, il faudra vous arranger vous-même avec notre belle Fabienne pour son petit cadeau personnel...

— C'est comme le service : ce n'est pas compris ?

— Nous préférons laisser au client le soin de fixer lui-même le prix auquel

il évalue sa « partenaire »... Il vaut mieux que ce soit une petite entente personnelle entre vous...

Moreau paya la tenancière sans dire un mot et suivit Mme Hélène qui venait de réapparaître pour le conduire à la chambre n° 4.

Pendant qu'il gravissait un escalier, précédé par la dame en noir, il pensa que la journée lui reviendrait cher si Fabienne n'était pas Evelyne, mais cela serait encore très bon marché s'il découvrait enfin que la fille à la peau rousse et aux cheveux décolorés avait bien été l'admiratrice éperdue d'André Serval. Seulement il lui fallait tout mettre en œuvre pour être fixé le plus rapidement possible : ses moyens financiers limités l'empêchaient de multiplier ce genre d'aventure...

La fille l'attendait déjà.

*

Assise nonchalamment sur le lit, qui était le meuble essentiel de la pièce aux rideaux fermés, Fabienne semblait rêver en utilisant un long fume-cigarette... Il fut étonné de voir la rapidité avec laquelle — pendant qu'il discutait « prix » dans le boudoir japonais avec Mme Anthénor — elle s'était débarrassée de ce qu'elle devait appeler « sa tenue de ville » pour la remplacer par un déshabillé noir et suggestif dont la transparence permettait d'apercevoir des formes bien en chair. Elle avait cependant conservé, sous le déshabillé, son soutien-gorge, un pantalon de dentelle, ses jarretelles, ses bas noirs et des souliers vernis dont les talons, à la hauteur démesurée, semblent être l'apanage des femmes exerçant « le métier »... Placée sur une table basse au pied du lit, « la deuxième bouteille » attendait dans un seau à glace, escortée de deux verres et d'une assiette où la générosité de Mme Anthénor avait répandu quelques petits biscuits secs...

Dès que le jeune homme fut dans la pièce, celle qui était déjà prête à devenir sa compagne d'un moment se leva pour aller pousser le verrou intérieur de la porte qui venait de se refermer sans bruit sur la disparition de Mme Hélène. Ce geste de la fille — qui avait dû l'accomplir des milliers de fois — avait été machinal ainsi que son retour vers la bouteille dont elle

commença à verser le contenu dans les verres sans dire un mot. Le glissement de la bouteille retombant dans le seau à glace eut une résonance sinistre : c'était comme un signal voulant dire que « le travail » allait commencer avec son automatisme absolu.

Aucun bruit extérieur ne parvenait dans la chambre rose où régnait le silence monacal imposé par le règlement intérieur de la parfaite organisation de Mme Anthénor.

La fille tendit un verre à Moreau en demandant de sa voix légèrement traînante, fleurant le faubourg :

— Tu n'as pas soif ?

A partir du moment où le verrou avait été fermé, elle estimait avoir le droit d'affirmer son pouvoir de femme en tutoyant son nouveau partenaire qui parut trouver cela normal puisqu'il répondit :

— Autant que toi !

Et ils dégustèrent la première coupe de l'intimité...

Il put constater qu'elle vidait la sienne d'un trait. Quand elle la reposa sur le plateau, elle passa sa langue sur ses lèvres charnues en disant avec une sorte de satisfaction :

— Je savais bien que celui-là serait bon...

Puis elle remplit à nouveau les verres.

Il continuait à la regarder faire : ses moindres gestes étaient mécaniques et ses paroles devaient être identiquement les mêmes que celles qu'elle avait dites la veille à un autre « partenaire » ou qu'elle prononcerait le lendemain pour un nouveau venu. La fille ne pouvait pas changer et ne le cherchait pas : que lui importait que le visage et le corps — qu'elle allait faire semblant d'aimer pendant quelques instants et peut-être même pendant quelques heures — ne fussent jamais les mêmes ? Pour elle, un homme n'était qu'un homme avec lequel se répéterait perpétuellement le même sketch. Cela, Moreau l'avait compris tout de suite : la fille qu'il avait devant lui — qu'elle fut

Fabienne ou Evelyne — était une professionnelle connaissant à fond son métier.

Elle venait de s'asseoir à nouveau sur le lit en croisant intentionnellement ses jambes qu'elle savait belles et en demandant, câline :

— Pourquoi restes-tu debout ? Tu ne veux pas venir près de moi ? Serais-tu un grand timide ?

Et elle souriait à cette pensée.

— Je n'ai pas l'habitude de fréquenter ce genre de maison ! avoua-t-il en s'efforçant de faire passer le plus de sincérité juvénile dans ses paroles.

Cette confidence acheva de la mettre en confiance, ce que recherchait Moreau pour l'amener insensiblement sur le seul sujet de conversation qui l'intéressait : oui ou non, était-elle Evelyne ? Mais plus il l'observait et plus il avait l'impression d'avoir fait fausse route. Il en arrivait même à se demander si la femme qu'il avait devant lui avait pu être réellement belle. Dans cette chambre, rarement aérée et aux lumières diffuses — où tout n'était que mensonge — le vernis, dont la fille avait fait preuve pendant les premières minutes de conversation dans le boudoir du rez-de-chaussée, commençait à s'écailler. La vraie nature reprenait le dessus et les vices accumulés par les années de débauche transparaient sur le visage : la boisson et sans doute la drogue s'étaient ajoutées à la prostitution pour accentuer la déchéance. Les rides semblaient déjà indélébiles. Quand la bouche trop bien dessinée faisait un effort pour sourire, cela ne donnait qu'un rictus tour à tour désabusé ou amer.

Moreau lui offrit une nouvelle cigarette qu'elle alluma d'un geste vulgaire avec le mégot de sa cigarette précédente. Elle ne s'arrêtait de fumer que pour boire. Très rapidement, la deuxième bouteille fut vide.

— Si nous en faisons monter une autre ? dit-elle. Et, sans même attendre la réponse, elle sonna.

Comme si elle n'attendait que ce moment, la soubrette frappa à la porte que Moreau alla déverrouiller : une troisième bouteille remplaça la seconde

dans le seau à glace. Quand le jeune homme voulut payer, la servante répondit avec une amabilité obséquieuse :

— Oh ! Mais cela ne presse pas ! Monsieur paiera tout à l'heure en descendant...

Et elle s'esquiva discrètement.

Moreau comprit qu'après la troisième bouteille la « maison » commençait à le considérer comme un client sérieux. Il progressait, bien décidé à aller jusqu'au bout de l'ignoble expérience si c'était nécessaire.

Tout en remplissant le verre de la fille, il lui demanda :

— Ce que je vais te dire va sans doute te paraître stupide, mais je ne comprends pas comment une femme telle que toi peut se plaire ici ?

— Tu n'es pas le premier à me poser cette question ! Et je te répondrai comme aux autres qu'ici ou ailleurs, le résultat pour moi est le même... Tu me fais mon petit cadeau pour que nous n'en parlions plus ?

Il lui tendit quelques billets qu'elle plia en disant :

— Tu vois : je te fais confiance... Je ne les compte pas ! Si tu te mettais à l'aise ?

— J'ai tout le temps...

Elle eut à nouveau une lueur furtive d'étonnement mais presque aussitôt le regard redevint vague et impersonnel pendant qu'elle répondait sur un ton légèrement dépité :

— Ce sera comme tu voudras !

— Tu n'es pas vexée au moins ?

— Moi ? U m'en faut plus, mon petit bonhomme. J'ai l'habitude ! J'ai connu beaucoup de clients comme toi qui venaient dans les « maisons » uniquement pour bavarder avec les femmes... Après tout, c'est leur droit du moment qu'ils paient ! Ce que je n'aime pas, c'est quand on me fait perdre

mon temps pour rien ! Toi, au moins, tu es correct... Sais-tu que tu n'es pas vilain garçon ? Tu as sûrement une petite amie à Béziers ?

— Non, mais j'ai... une fiancée !

— Voyez-vous ça ! Et tu profites de ne pas avoir encore la corde au cou ?

— Exactement !

— Tu as raison, va ! Elle est jolie, ta fiancée ?

— Oui... mais elle n'a pas les yeux verts !

— Ça te travaille, cette idée ?

— Un peu...

— Comment s'appelle-t-elle ?

Il lâcha au hasard le premier nom qui lui passait par la tête :

— Jacqueline...

— Comme c'est drôle ! Et tu t'appelles Jacques !... Jacques et Jacqueline ça fera gentil quand vous serez un petit ménage.

La troisième bouteille était déjà aux trois quarts vide : c'était elle qui buvait : lui se contentait de donner l'impression d'en faire autant et il alla au-devant de son désir :

— Je vais dire qu'on nous apporte un magnum...

Elle esqua un nouveau sourire pendant qu'il sonnait. La soubrette reparut, écouta la commande avec une expression d'extase et disparut. Moreau savait que sa cote allait encore monter dans la maison.

— Tu es jeune, dit la fille pendant l'attente de la quatrième bouteille, mais tu es déjà un seigneur ! C'est rare dans notre métier de rencontrer des garçons de ton âge qui savent vivre... Ça fait plaisir !

La servante reparut avec le magnum qu'elle déboucha. Les yeux verts

suivirent avec satisfaction ses gestes qu'ils connaissaient cependant par cœur. Quand « les amoureux » furent à nouveau seuls, le regard s'arracha à la contemplation de la bouteille pour errer pendant un instant sur les murs de la chambre. Moreau remarqua alors qu'il y avait une sorte d'inquiétude latente dans ce regard comme si la femme cherchait à éviter une vision lointaine...

Après qu'elle eût vidé un nouveau verre, il eut l'impression qu'elle n'aurait plus la force de lui cacher un secret s'il savait s'y prendre pour le lui arracher et il dit avec une grande douceur :

— Fabienne...

Elle eut un sursaut et demanda :

— Pourquoi viens-tu de prononcer mon nom de cette façon ?

— Parce que je l'aime et que je finis par m'y habituer... Ça te va très bien, Fabienne... C'est ton vrai prénom ?

— Tu ne te figures tout de même pas, répondit-elle d'une voix de plus en plus pâteuse, que je vais galvauder mon vrai nom pour faire ce travail ? Cela n'existe pas dans le métier ! Nous avons toutes des prénoms d'emprunt... Souvent c'est la patronne de la maison où nous travaillons qui les choisit pour éviter que nous soyons plusieurs à porter le même... Cela créerait de la confusion quand un client réclamerait l'une ou l'autre... Ici, je suis la seule Fabienne mais ailleurs, on me dirait peut-être de prendre un autre prénom ! Mais je n'accepte que les prénoms distingués ! Je laisse les Lulu, les Mado et les Cora aux autres... Et toi, Jacques, c'est le vrai ?

— Bien sûr ! Nous nous appelons tous Jacques de père en fils dans la famille.

— Tu as encore tes parents ?

— Non.

— Alors nous sommes quittes ! S'ils étaient vivants, nous ne serions peut-être pas ici, toi et moi...

— En ce qui me concerne, ce n'est pas sûr !

— Au moins toi, tu es franc !... Oh ! Nous ne sommes pas plus mal ici qu'ailleurs... La patronne est « chic »...

— Tu as fait beaucoup de maisons ?

— Quelques-unes... Mais seulement « du premier choix » ! Il n'y a que comme cela que l'on peut rencontrer des hommes « bien »... Ici, c'est l'établissement le plus « sélect » de Marseille.

— Tu n'as jamais travaillé à Paris, une belle fille comme toi ?

— Je déteste Paris !

La réponse avait été immédiate et sincère.

— Je crois que tu t'y serais encore mieux débrouillée.

— Tu es fou ! Il y a trop de femmes à Paris... Ce n'est plus un métier, c'est de la concurrence perpétuelle !

— Ne penses-tu pas que ce serait plus intéressant pour toi de « travailler » en indépendante plutôt que dans un clandestin ?

— C'est trop dangereux maintenant... On se fait « embarquer » presque tous les jours par les « poulets » et il faut se « taper » cinq heures de taule à chaque fois comme punition ! Merci ! Et puis l'attente aux terrasses de cafés ou dans les bars, j'en ai soupé... Ici au moins, c'est confortable : on sait où on aboutit... Il n'y a jamais d'histoires, la clientèle est triée à l'entrée par la patronne ou par la sous-maîtresse... Enfin je ne travaille que sur rendez-vous ferme, quand Mme Anthénor me convoque.

— Tu habites dans le quartier ?

— Petit curieux ! Mon adresse personnelle ne regarde personne, pas plus que ma vie privée !

— Tu peux donc en avoir une ?

— Cette question ! J'en ai une comme tout le monde...

— Alors si je veux te revoir, ce ne peut être qu'ici ?

— Tu as compris.

— C'est dommage ! Cela m'aurait fait un grand plaisir de te voir ailleurs que dans ce cadre... Je t'aurais volontiers invitée à déjeuner ou à dîner si tu l'avais voulu.

— Il n'en est pas question pour deux raisons : d'abord j'ai pour principe de ne jamais fréquenter les clients en dehors du travail, ensuite je ne veux pas « doubler » Mme Anthénor qui ne me ferait plus travailler si elle l'apprenait.

— Personne ne le saurait.

— Tu parles ! Et les copines qui pourraient nous rencontrer ! Si tu savais ce que les femmes peuvent être rosses entre elles !

Moreau hésita quelques secondes avant de dire :

— Tu ne m'en voudras pas mais je vais être obligé de te quitter.

— Déjà ? Nous n'avons rien fait ensemble !

— Ce sera pour la prochaine fois... J'aime bien connaître une fille avant de faire tout, tu me comprends ?

— Oui. Ça se défend... Eh bien va-t'en si tu es pressé !

— Je suis à Marseille pour affaires mais j'ai l'impression qu'avec toi je les oublierai vite ! Veux-tu que nous nous revoyions demain à la même heure ici ? Je vais prévenir la patronne qu'elle nous réserve une chambre.

— Pas celle-ci ! J'en connais une bien mieux : la 7 ! Elle est toute bleue... La première fois qu'un client vient on ne lui donne jamais la meilleure chambre. C'est un peu normal : on attend de le juger... Maintenant ça y est : tu es « tabou » ! Tu as fait marcher les consommations... Je m'occuperai de la chambre, ne t'en fais pas !... Tu vas tout de même m'embrasser avant de partir ? Attends ! Je vais ôter mon rouge...

Il dut s'exécuter : les lèvres sensuelles étaient imprégnées de vinasse. Il en eut presque un haut-le-cœur et dut faire un réel effort pour n'en rien laisser paraître. La fille, déjà saoule, s'accrochait à lui en balbutiant :

— Pas mal ! Tu as des dispositions mais tu es trop timide... On voit bien que tu es un fils de famille !

— Je me sauve !

— Minute ! Je sonne pour prévenir que tu descends... C'est quand même dommage ! Pour une fois que je tombe sur un beau garçon, il n'a pas envie de moi ! C'est bien ma veine !

— Mais si, Fabienne, j'ai envie de toi... Tu devrais te dire au contraire que si je m'étais conduit autrement, cela aurait prouvé que je n'avais plus l'intention de te voir... A demain !

— Bye ! dit la fille en remplissant son verre.

Mme Anthénor attendait au bas de l'escalier :

— Alors, cher monsieur, tout s'est bien passé ?

— Très bien. Elle est charmante... Je veux la revoir demain à la même heure.

— Vous serez toujours chez vous ici.

— Je suis un peu pressé aujourd'hui... Que vous dois-je pour les bouteilles que je n'ai pas encore réglées ?

— Permettez-moi de vous offrir la troisième bouteille... Vous ne réglerez que le magnum.

— Vraiment, vous êtes trop aimable...

— Ça ne fera donc que cinq mille francs...

Il faillit avoir un nouveau haut-le-cœur mais paya sans sourciller.

— Au revoir, chère madame.

— A demain, cher monsieur Jacques...

*

Bien qu'il eût fait très attention de peu boire, l'air de la rue lui parut indispensable.

Il se sentait la tête lourde et l'esprit vide. Il avait surtout l'impression d'être encore imprégné de l'odeur de renfermé très particulière qui s'exhalait de chaque pièce de la maison des illusions et des fausses confidences. Tout en marchant vers le centre de la ville, il commença à réfléchir : avait-il eu raison ou tort de ne pas pousser plus loin son interrogatoire ? Un pressentiment lui avait fait comprendre qu'il ne devait pas précipiter les choses pour arracher à la fille son secret si elle était réellement Evelyne. Elle se serait butée dans sa soulographie et n'aurait sans doute plus rien dit. En agissant avec prudence, il s'en était fait une amie : il pensait même maintenant qu'elle le désirait. Demain serait le grand jour où elle lui confierait tout parce qu'elle le retrouverait avec une entière confiance. Il se dégoûtait de la comédie qu'il avait jouée mais il n'y avait pas d'autre solution. L'inspecteur Berthet le lui avait fait comprendre.

Si, au contraire, la fille n'était pas Evelyne mais bien la Fabienne anonyme, tout ce travail d'approche était inutile et l'argent, qu'il avait été contraint de dépenser pour jouer les grands seigneurs, serait pour lui une perte sèche... Cette dernière pensée le décida à entrer dans le premier bureau de poste qu'il vit pour appeler d'urgence son rédacteur en chef. A cette heure, Duvernier était certainement au bureau.

Il l'eut très rapidement au bout du fil.

— Où êtes-vous donc ? lui demanda Duvernier.

— A Marseille.

— Qu'est-ce que vous fichez là-bas ?

— Je poursuis mon reportage.

— Vous n'allez tout de même pas me dire que la belle disparue s'y trouve ?

— Qui sait ? Je pense être sur une excellente piste... Seulement ce n'est pas facile et ça coûte cher... Il me reste très peu d'argent et je ne pourrai pas tenir la cadence si je manque de munitions.

A son grand saisissement, Duvernier répondit :

— Combien vous faut-il ?

— Au moins cinquante mille...

— Alors ça doit être sérieux ! Où faut-il vous les faire envoyer ?

— A mon hôtel par mandat télégraphique. Voici l'adresse.

— Je donne tout de suite des ordres. Vous les aurez dans deux heures. C'est tout ?

— Oui. Merci !

— Bonne chance !

Duvernier avait déjà raccroché. Moreau était épanoui : pour la première fois, son chef hiérarchique lui faisait confiance. N'était-ce pas la preuve irréfutable que son reportage était excellent ? Cela lui redonna confiance : il irait jusqu'au bout de l'étrange aventure...

Il ne ressortit de la poste qu'après avoir fait un nouvel appel téléphonique à Paris :

— Allô ? la Préfecture ? Passez-moi le bureau 212... C'est l'inspecteur Berthet ? Il n'est pas là ? Il est en déplacement pour quarante-huit heures ? Bien... Non, il n'y a pas de commission à lui faire : je le rappellerai.

Il raccrocha, un peu ennuyé : il aurait voulu demander à Berthet qu'il lui fit parvenir d'urgence une photographie anthropométrique d'Evelyne, prise à l'époque où elle était en carte. Maintenant qu'il avait vu Fabienne, cette photo lui aurait été précieuse. Il se reprocha amèrement de n'avoir pas pensé à la

demander à l'inspecteur avant de quitter Paris.

Il traîna tout le reste de la soirée dans Marseille, échafaudant plan sur plan pour la « séance » du lendemain qu'il voulait décisive. Quand il rentra à son hôtel pour prendre un peu de repos, l'avis d'arrivée du mandat télégraphique envoyé par Duvernier l'attendait : il irait toucher l'argent dès le lendemain matin à la poste centrale. La nuit lui parut interminable et il eut beaucoup de mal à s'endormir : le visage ravagé de la fille aux yeux verts et aux cheveux décolorés le hantait. Chacune des paroles qu'elle lui avait dites lui revenait en mémoire et trois certitudes émergeaient du dialogue échangé avec elle dans la chambre aux volets clos : la fille avait d'abord horreur de Paris où elle était certainement née et où elle avait vécu un certain temps : ses intonations faubouriennes la trahissaient. Elle se refusait à rencontrer un client ailleurs que dans un clandestin : ceci prouvait qu'elle était méfiante. Enfin, elle ne pouvait plus résister à l'attrait de la boisson : c'était là le meilleur atout du jeune homme. Un atout ignoble mais infailible.

A 2 heures, le lendemain, il était introduit par Mme Hélène dans la chambre bleue tant vantée par Fabienne.

Celle-ci s'y trouvait déjà, semblant dégrisée et souriant d'un rictus moins amer. Elle avait un nouveau déshabillé, s'harmonisant vaguement avec la teinte de la pièce. Il était tout aussi transparent que celui de la veille pour laisser voir les éternels dessous de la séduction organisée : le soutien-gorge, les jarretelles, les bas de soie sans oublier les souliers à hauts talons... La bouteille de champagne aussi était là, avec les deux verres et l'assiette de biscuits secs un peu plus rassis. Les rideaux étaient fermés, les lumières irisées, l'atmosphère toujours empuantie par l'odeur de renfermé ajoutée à celle du parfum dont la fille avait éprouvé le besoin de se vaporiser pour la deuxième rencontre avec son timide soupirant. Le rouage de la machine à séduction, soigneusement surveillé par Mme Anthénor, s'était remis en marche...

La seule différence était que personne, cette fois, ne s'était permis de demander au jeune homme de payer d'avance : il comprit qu'il était définitivement classé dans la clientèle sérieuse.

— Tu ne m’embrasses pas ? demanda la fille après avoir verrouillé la porte.

Il le fit pour la seconde fois et fut encore plus écœuré par l’odeur du parfum que par celle de la vinasse.

— Content de me revoir, mon chéri ?

— Tu le vois bien...

— Moi aussi... J’avais tellement peur que tu ne reviennes pas...

— Pourquoi ? Je n’ai qu’une parole.

— Je sais... Mais entre ce que les hommes promettent un soir et ce qu’ils font le lendemain, il y a un monde ! Tu aimes cette chambre ?

La pièce lui parut être identique à l’autre, à l’exception de la tenture mais il répondit :

— Elle me semble plus intime...

— Tu as raison ! Si je n’ai pas voulu te revoir dans l’autre, c’est... Tu me jures de ne jamais le dire à personne ?

— C’est juré.

— Dans la « rose », il y a des micros...

— Des micros ?

— Oui... Chaque nouveau client est « flanqué » dans la 4... On ne sait jamais ! Il y a de tout dans un port : des types, qui paraissent très distingués, sont parfois des gangsters ou des policiers... On est obligé d’être prudent... Grâce aux micros, la patronne entend de son bureau tout ce qui se dit dans la pièce...

— Alors elle doit être rassurée maintenant ?

— Elle est ravie ! Ici il n’y a pas de micros : nous serons bien tranquilles et

tu pourras me dire tout ce que tu as sur le cœur... Je suis discrète, moi ! Et je comprends la vie...

— C'est pour cela qu'hier tu as chanté les louanges de Mme Anthénor dans l'autre pièce ?

— Si je te disais que cette femme-là, c'est une pourriture...

— Je te croirais volontiers ! C'est aussi la raison pour laquelle tu m'as dit que tu ne voulais pas me rencontrer ailleurs qu'ici ?

— Oui... Bois un peu... Nous pourrions bien nous entendre, tous les deux... Tu me plais ! Déshabille-toi ! Tu me donneras ce que tu voudras après...

Il retira son veston et lui remplit à nouveau son verre qu'elle avala d'un trait selon son habitude. Quand ce fut fait, elle passa à nouveau sa langue sur ses lèvres en murmurant dans un souffle :

— C'est bon le champagne, hein ?

— C'est merveilleux...

— Eteins le plafonnier. On ne va laisser que les petites lumières... Viens...

Elle avait retiré son déshabillé et s'étalait, amoureuse, s'offrant sur le lit.

Il lui tendit un nouveau verre plein — sa seule arme pour se défendre — en disant :

— La bouteille est vide. Je vais sonner pour qu'on nous monte deux magnums tout de suite : après, nous ne serons plus dérangés...

Deux heures plus tard, elle était complètement ivre. Il avait dû faire des prodiges pour continuer à alimenter la conversation en trouvant tous les lieux communs que l'on peut employer en de telles circonstances avec une fille. Ils avaient parlé du temps, de la mode, du cinéma, de tout sauf de Paris. Us avaient même fait quelques projets d'avenir mais en prenant bien soin d'éviter le passé... Il avait surtout réussi à ne pas la toucher bien qu'elle lui eut répété plusieurs fois en hoquetant :

— Prends-moi, mon petit Jacques !

Maintenant, elle n'avait même plus la force de prononcer ces quelques mots. Il comprit qu'il était temps d'en venir au fait, sinon elle sombrerait pour des heures dans un sommeil d'ivrogne. Elle était à point — « cuite » selon une expression plus triviale — pour avouer si elle avait réellement quelque chose à confier...

Il s'était assis sur le rebord du lit, en entourant de son bras la tête dodelinante aux cheveux platinés. Les yeux d'émeraude le regardaient, noyés d'amour et injectés d'alcool. Il se pencha sur le visage ravagé pour murmurer avec la voix la plus douce qu'il put trouver :

— Fabienne, mon amour... J'ai eu la chance de rencontrer ce matin sur la Canebière l'un de tes plus grands amis...

— Un ami ? balbutia la fille. Je n'en ai pas, à part toi...

— Mais si, voyons... Souviens-toi : il m'a même dit son nom... André Serval...

Les lèvres charnues tremblèrent brusquement sans pouvoir articuler un son, tout le corps nu fut secoué par un frisson et elle s'assit sur le lit dans un effort surhumain. Les yeux avaient changé de teinte : ils étaient passés au grisacier. Les traits s'étaient durcis, la bouche devint mauvaise. Tout cela était hideux mais le garçon poursuivit, implacable, de sa voix douceuse :

— André Serval est également l'un de mes vieux amis... Avoue que c'est étrange ?

L'expression du visage était devenue hagarde : une angoisse indescriptible s'y lisait. La fille était à la torture et étendit ses deux bras en avant, comme si elle voulait chasser une vision d'épouvante, pendant qu'elle articulait enfin :

— C'est faux ! Tu mens ! Tu ne le connais pas ! Tu ne peux pas le connaître !

— Mais si, Evelyne...

Elle le regarda de plus en plus hébétée. Et, brutalement, une rage folle sembla l'empoigner à l'idée que son secret venait d'être découvert par un inconnu... Elle hurla :

— Je ne m'appelle pas Evelyne mais Fabienne !

— Je sais : tu m'as expliqué hier comment les choses se passaient pour le choix des prénoms... J'ai très bien compris : n'y revenons pas ! Disons simplement que tu n'es qu'une pseudo-Fabienne... et je t'approuve ! Seulement je te conseille de crier moins fort si tu ne veux pas ameuter toute la maison sans qu'il y ait besoin de microphones ! Tu ne tiens pas particulièrement à ce que Mme Anthénor ou même la silencieuse Hélène soient au courant de notre aimable conversation ? Je crois que ce serait, de ta part, la pire des maladresses. Encore un peu de champagne ?

— Non !

Elle lança sur le tapis le verre plein qu'il lui tendait.

— Tu as tort de gâcher un si bon champagne ! Evelyne... Sais-tu que je préfère encore ce prénom à celui de Fabienne ? Evelyne... mais, quand on le prononce, il a la douceur du miel !

— Assez !

— Non, pas assez ! Jamais assez quand il s'agit de parler entre nous d'un grand ami commun... Un ami comme on n'en trouve plus : un Maître d'œuvre...

Elle parut alors retrouver toute sa force pour hurler :

— Il n'y a plus de Maître d'œuvre ! Heureusement, il n'y en aura plus jamais !

Et avant que Moreau ait même pu répondre, elle continua, haletante, comme prise d'une frénésie de vérité :

— Tu sais très bien, sale mouchard, que je n'ai pas toujours été ici ! Quand on a débuté dans le ruisseau de Grenelle, en sortant de ce qu'ils ont le toupet

d'appeler « l'Assistance publique » on est obligé de retomber dans un autre ruisseau.. Celui de Marseille ou d'ailleurs, je m'en moque ! Seulement ce que tu ignores, parce que tu n'es qu'un blanc-bec, c'est que j'ai été belle, aimée, entretenue par des « types » très riches ! J'ai eu des autos américaine avec chauffeurs, des diamants et des fourrures qu'on me prêtait quand mes amis l'exigeaient, des robes qui venaient des plus grandes « boîtes »... J'ai eu tout et tous les hommes me voulaient ! Je n'avais qu'à choisir : j'étais la plus belle des rousses... Ça les excite, les rousses !

— Je m'en doute, Evelyne... Malheureusement, tous ceux qui te couraient après n'étaient toujours que des crapules ou des mufles !

— Qui te l'a dit ?...

— Et le pire de tous a été le dernier : « Monsieur

Fred »...

— Une canaille ! C'est de sa faute si tout est arrivé... S'il ne m'avait pas emmenée dîner un soir dans un bistrot en vogue de Saint-Germain-des-Prés, rien ne se serait passé.

— Ce soir-là, Evelyne, tu as vu entrer dans le restaurant un homme très grand, à l'allure encore jeune mais dont les cheveux étaient déjà blancs... Un homme qui quêtait pour une cathédrale...

— Jamais encore je n'avais vu des yeux pareils ! Quand il m'a regardée, ça m'a d'abord fait mal et puis beaucoup de bien. Tu me croiras si tu veux mais c'était la première fois de ma vie que je rencontrais un vrai visage d'honnête homme... Tu ne peux pas savoir la sensation que j'ai éprouvée ! Aussi j'ai voulu le connaître tout à fait... C'était mon droit de femme qui avait tout enduré et qui voulait sa revanche... J'ai mis dans la tête de M. Fred que, s'il aidait cet homme, cela pourrait le dédouaner pour l'avenir... Sais-tu à quoi rêvait l'homme aux cheveux blancs ?

— Uniquement à sa cathédrale ! dit lentement Moreau.

Elle le dévisagea, interloquée, et finit par dire :

— Je vois que tu l'as bien connu, toi aussi... C'est drôle ! Et moi qui croyais que tu m'avais menti... Qui es-tu ?

Moreau ne répondit pas.

Les yeux glauques, injectés, semblèrent s'agrandir encore sous l'effet d'une découverte terrible et elle dit dans un cri :

— Son fils ! Je sais : tu es son fils... Tu me regardes comme lui... C'était pour cela que tu me plaisais... Qu'est-ce que tu veux ?

Moreau devait jouer le jeu :

— Il ne t'avait donc jamais dit que j'existais ?

— Non. Il s'entourait de mystère... C'était pour cela aussi qu'il n'a pas voulu faire attention à moi... Je comprends, maintenant... Ce que je vais te dire a l'air d'une plaisanterie mais j'étais tombée amoureuse de lui tout de suite... J'étais folle d'un homme qui se moquait de moi, pour qui je ne comptais pas, qui ne pensait qu'à sa cathédrale et qu'à toi, son fils, sans doute ?

— Sa cathédrale passait avant tout, Evelyne, même avant moi... J'ai souffert autant que toi.

— Oui... Tu peux comprendre alors que ce qui m'arrivait était terrible : je n'étais qu'une fille sans instruction et lui un poète, un rêveur, un créateur quoi ! Je ne pouvais pas atteindre un homme pareil qui restait perpétuellement dans les nuages ! Mon malheur a été de ne pas me rendre compte de tout ce qui nous séparait ! Cette comédie a duré plus de cinq années ! A un moment j'ai bien cru qu'il n'arriverait pas à la construire sa cathédrale... Je ne voulais pas le voir réussir ! Je savais que s'il commençait à bâtir, tout serait fini pour moi et que je n'aurais plus aucune chance de l'intéresser... J'ai soif...

Moreau remplit son verre mais l'empêcha d'y toucher en disant :

— Tu boiras tout à l'heure.

— Laisse-moi ! supplia-t-elle.

— Pas avant que tu ne m'aies tout dit... Après, je te promets que nous boirons ensemble.

— C'est vrai ?

Elle reprit de sa voix éraillée :

— Quand Fred, qui le finançait, a senti que les choses tournaient mal, il a voulu m'emmener avec lui à l'étranger... Je n'ai pas accepté parce que j'aurais été séparée pour toujours du seul homme que je désirais et qui ne voulait pas de moi... J'ai dit à Fred que ce serait une lâcheté d'abandonner ainsi un honnête homme qui lui avait toujours fait confiance et, peu à peu, je lui ai mis en tête l'idée que c'était à lui, Fred, de se sacrifier... Je me souviens de lui avoir répété plusieurs fois par jour : *« Tu as fait tellement de tort à cet homme que tu dois réparer... Il n'y a qu'une façon : disparaître en beauté ! Le suicide, c'est un acte de courage quand on emporte avec soi toutes les responsabilités pour éviter que d'autres, qui sont innocents, ne les supportent ! »* Tu ne le croiras peut-être pas mais Fred a fini par m'écouter... J'ai été enfin débarrassée de lui ! Pourquoi me regardes-tu avec cet air bizarre ? Je n'ai pas participé à la disparition de cette canaille ! Je n'ai fait que lui en donner l'idée... C'était bien mon droit !

— Qui pourrait te le reprocher ?

— Dès que je me suis retrouvée libre, j'ai offert à ton père de l'aider... Il ne l'a pas voulu. Il a été dur pour moi, injuste aussi... Il m'a même déclaré que je n'avais pas eu une existence assez digne pour me permettre de travailler à ses côtés ! Je suis partie. La police m'a ennuyée pendant quelque temps au sujet du suicide de Fred, puis elle a fini par me laisser tranquille... Je n'avais plus d'argent : j'ai bien été obligée de reprendre « le » métier... Et j'ai commencé à boire : cela m'a aidée à oublier... J'ai retrouvé des amis qui m'ont conseillée... Une femme seule, ça se débrouille mal... Je ne voulais pas non plus rencontrer les gens qui m'avaient connue à Paris quand j'avais de l'argent. Ici j'étais tranquille... Je me sentais protégée si je faisais correctement mon travail... Seulement, malgré moi, il m'arrivait de repenser au seul homme qui n'avait pas voulu de moi... C'est plus fort que ma volonté d'oubli : j'avais besoin de savoir ce qu'il devenait et si son fameux projet aboutissait. A la fin je n'ai pas pu résister et je suis remontée à Paris... Je me suis renseignée et j'ai su tout ce qu'il préparait. Ton père était possédé par le démon du Bien ! C'est pire que celui du Mal ! J'ai soif...

— Une gorgée, mais pas plus !

Après lui avoir tendu le verre, il le lui arracha avant qu'elle ne l'eût vidé. Le reste du contenu se répandit sur le lit.

— Ce que tu viens de me dire est tellement vrai, Evelyne ! Moi aussi, je n'ai jamais pu lutter contre ce père qui m'écrasait de toute sa Bonté...

— Toi et moi, mon petit, nous ne sommes que des malheureux : nous n'avons jamais demandé qu'un homme pareil fut dans notre vie !... A Paris j'ai appris qu'il allait enfin construire « sa » cathédrale... Ma rivale ! Et je me suis dit que ce n'était pas juste qu'une fille — qui avait réussi à le débarrasser d'une crapule comme Fred et qui avait accepté de changer complètement d'existence parce qu'elle était amoureuse — n'ait même pas eu un remerciement ou un regard ! Il avait dû continuer à me mépriser sans se préoccuper de ce que je pouvais être devenue pendant ces cinq dernières années ! Je l'ai épié, le suivant dans ses déplacements à travers Paris... Pendant la nuit qui a précédé le jour où il allait annoncer à ses principaux collaborateurs que la cathédrale allait être construite, j'ai réussi à pénétrer dans sa mansarde où je l'ai attendu... J'ai encore soif !

La main du jeune homme tremblait pendant qu'il remplissait le verre. Il savait que, dans quelques instants, il atteindrait enfin le point culminant de la sordide confession pour laquelle il venait de jouer pendant deux jours une sinistre comédie.

Il approcha le verre de la bouche d'Evelyne et lui tint la tête pendant qu'elle y trempait ses lèvres.

— Continue, dit-il en se penchant à son oreille. Je suis ton ami...

La voix, de plus en plus lasse, reprit, entrecoupée de hoquets :

— Il est rentré tard. J'avais un revolver, dont je ne m'étais jamais séparée depuis qu'il m'avait servi pour supprimer un souteneur qui ne voulait pas me voir cesser d'être une fille soumise... Oui, cela s'était passé quand Fred m'avait conseillé d'aller à la Préfecture pour demander le retrait de ma carte... « L'autre » m'avait fixé rendez-vous une nuit au bois de Boulogne : comme je

savais qu'il voulait me faire la peau, j'ai acheté l'arme... C'était un type qui avait la réputation d'étrangler avec un foulard les filles qui ne voulaient plus lui obéir ! Je l'ai devancé... On l'a retrouvé le lendemain mais on n'a jamais su d'où venaient les six balles dans sa sale carcasse ! La police a mis ça sur le dos d'un règlement de comptes... Après tout, c'en était un ! C'était pour cela que j'aimais ce revolver qui m'avait déjà sauvée une fois ! Pourquoi, puisqu'il m'avait débarrassée d'un homme qui voulait me tuer, ne me servirait-il pas une seconde fois à supprimer un homme qui m'avait méprisée ? Tu ne trouves pas que c'est la pire des insultes pour une femme, le mépris ?

— Sûrement !

— Je me suis cachée derrière le rideau de la penderie où Serval rangeait ses effets. Jamais il n'aurait pu se douter que j'étais revenue après quatre années et que j'étais là, tout près de lui, dans son intimité où il n'avait pas voulu m'accepter ! Pendant des heures je l'ai regardé marcher de long en large dans le grenier... Vingt fois j'ai eu envie de sortir de ma cachette pour lui crier enfin mon amour mais il n'aurait pas plus compris cette nuit-là que le jour où nous nous étions quittés devant le corps de Fred ! Il n'était pas né pour me comprendre... Tout en marchant, il parlait à voix haute de son rêve, s'arrêtant devant sa table pour consulter des plans, revenant ensuite vers la maquette qu'il regardait avec amour... Ah ! cette maquette... Si je l'avais détruite dix années plus tôt, rien ne se serait passé ! Il la contemplait comme si elle était déjà la réalisation de sa folie... J'ai compris, ce soir-là, que depuis le premier instant où la maquette était entrée dans la mansarde, elle y avait changé l'atmosphère. André Serval avait installé chez lui une maîtresse... J'ai vu ses longues mains fines et blanches s'approcher d'elle et en caresser les contours comme elles l'auraient fait avec les formes d'une femme adorée... Mais sa cathédrale-miniature restait insensible aux caresses...

« Il lui appartenait cependant corps et âme ! Je n'avais plus devant moi que l'humble esclave d'une œuvre alors que je n'étais même pas parvenue à faire de cet homme un amant ! Pour le ravir définitivement à mon implacable rivale, il ne me restait qu'un seul moyen : le tuer !

« J'ai quand même hésité pendant toute la nuit, évitant le moindre mouvement, retenant mon souffle pour qu'il ne devine pas ma présence. Ce

fut « notre » seule nuit d'amour... Elle m'a semblé ne jamais devoir finir parce qu'elle était silencieuse et trop courte parce que je savais que je le perdrais à l'aube...

« Quand j'ai aperçu l'aurore qui commençait à poindre à travers les rideaux de l'unique fenêtre, lorsque j'ai vu naître le matin où la gloire de l'homme qui ne voulait pas m'aimer allait éclater aux yeux du monde, j'ai armé doucement le revolver... Il ne l'entendit pas. Il ouvrit les rideaux pour laisser la lumière envahir la mansarde qui changea d'aspect en perdant tout le mystère de la demi-obscurité. L'unique lampe, posée sur la table et dont les reflets avaient donné pendant la nuit une apparence irréaliste à ma rivale, était devenue inutile. Serval l'éteignit au moment où sa méditation amoureuse prenait fin. Ce fut le dernier geste que je lui laissai faire...

La tête aux cheveux platinés venait de s'incliner sur l'épaule gauche pendant que la bouche demeurait entrouverte, incapable de continuer à parler, exhalant un souffle rauque. Les yeux étaient révoltés.

— Evelyne ! cria Moreau en la secouant. Réveille-toi ! Tu as encore des choses à me dire, voyons !

Et, en un éclair de pensée, il se remémora la scène —qu'il avait déjà décrite dans son reportage — pendant laquelle André Serval avait réussi à arracher au financier mourant les renseignements qui lui permettraient de sauver son œuvre en faisant « chanter » les Krasfeld, les Reumer et tant d'autres... Aujourd'hui c'était lui, Moreau, qui extirpait, bribe par bribe, de la mémoire de la maîtresse de Rabirot le seul témoignage des derniers moments que le bâtisseur de cathédrale avaient passés sur terre... Le plus fantastique de cette confession était peut-être que, dans sa soûlographie grandissante, la fille était persuadée de se trouver en présence du propre fils du seul homme qu'elle avait aimé d'amour !

Elle restait inerte, la tête dodelinant d'une épaule à l'autre, comme si elle fut devenue un pantin mécanique dont le ressort venait de se briser. Il fallait recourir au seul moyen pouvant la sortir de sa torpeur : il retira un magnum de son seau dont il lança le contenu d'eau glacée au visage de l'ivrogne qui suffoqua pendant quelques secondes mais dont les yeux se ranimèrent.

— Parle, ma chérie ! Après tu pourras dormir... Qu'est-ce que tu as fait quand mon père a éteint la lampe ?

La voix reprit, bestiale :

— Je suis sorti brusquement de ma cachette en l'appelant par son prénom : « André » ! Il s'est retourné, ahuri. J'étais sûre qu'aucune femme, jusqu'à cette minute, ne l'avait appelé par son prénom... Il m'a regardée et j'ai vu que ses yeux d'acier n'avaient encore rien compris... Alors j'ai tiré. Tout le chargeur y a passé comme pour l'autre... Je crois bien que j'aurais tiré sur lui pendant des heures si j'avais eu des balles ! Ce n'était qu'un monstre, un homme incapable de comprendre une femme, un génie qu'il fallait abattre... Il s'est écroulé au pied de ma rivale...

— Et après ?

— Après ? Tu ne me laisseras donc pas tranquille ?... Je me suis enfuie. Pendant toute la journée j'ai erré dans Paris mais — dès que la nuit fut revenue — j'ai été jusqu'au parvis de Notre-Dame. Je m'y sentais poussée par une force prodigieuse... J'ai regardé la masse sombre de la cathédrale qui semblait vouloir m'écraser et je l'ai insultée ! Je lui ai crié toute la joie que j'éprouvais à l'idée qu'il ne viendrait plus lui faire la cour tous les soirs... Je crois bien avoir hurlé, dans cette nuit merveilleuse, ma joie d'avoir enfin volé à une cathédrale l'un de ses innombrables amants ! C'était enfin la victoire de ma chair sur la pierre ! Et j'ai chanté n'importe quoi... tout ce qui me passait par la tête : des rengaines d'amour, des cantiques aussi que j'avais appris dans ma jeunesse et qui me revenaient en mémoire devant l'église... J'ai tout mélangé parce que j'étais heureuse ! J'étais libérée ! Je n'avais plus aucune raison d'être jalouse... Je me suis quand même demandé si la cathédrale — la grande, la vraie, celle qui se dressait devant moi et qui existait depuis des siècles — savait qu'il était mort ? Aussi, me suis-je approchée du portail central en murmurant contre la pierre : « *Je l'ai tué ! C'est fini... Plus jamais, Cathédrale maudite, tu ne le verras rôder dans ton ombre ou s'accouder au parapet d'un quai pour te contempler amoureusement pendant des heures !* » Il m'a semblé que l'écho répétait ma phrase, que tous les personnages grimaçants du portail me la renvoyaient... J'ai écouté... La musique très douce des trois mots « *Je l'ai tué !* » m'a fait du bien, beaucoup de bien !... Je me suis assise sur le parvis désert et j'ai attendu le lever du jour... Mes yeux étaient fermés mais je ne dormais pas ! J'ai veillé, au contraire, comme l'avait fait « mon » amant de rêve pendant la nuit précédente. Mes pensées étaient vagues... Je crois bien me souvenir qu'elles flottaient autour d'un mort.

Le corps de la fille venait de retomber sur le lit d'où il ne se relèverait plus avant des heures. Presqu'aussitôt la bouche entrouverte exhala un ronflement sonore.

Pendant quelques instants, toujours assis sur le rebord du lit, Moreau contempla le triste visage — sur lequel les cheveux encore détrempés d'eau glacée s'étaient plaqués — avec une pitié mêlée de dégoût... Dégoût du crime, dégoût du vice, dégoût de lui-même pour l'ignoble besogne qu'il venait d'accomplir. Pris d'horreur à la pensée qu'il se trouvait sur le même lit, il le quitta brusquement et recula dans la pièce. La sueur coulait sur son propre front... Après avoir rendossé son veston, il revint vers le lit pour glisser dans la main moite de la fille quelques billets. Elle avait fait son travail... Puis il sortit vite en prenant soin de refermer sans bruit la porte derrière lui.

Mme Anthénor attendait au bas de l'escalier :

— Alors, cher monsieur Jacques, « on » est toujours satisfait ?

— Elle a été extraordinaire, madame ! Surtout ne la dérangez pas : elle dort...

— Chère petite Fabienne ! Comme elle doit faire de beaux rêves !

— Que vous dois-je ?

— Cela fera avec la chambre, une bouteille et les deux magnums : quinze mille... Ce n'est pas trop cher ?

— Mais non !

Ce n'était pas cher pour ce qu'il venait d'apprendre. Il paya largement en disant :

— Le reste sera pour le service...

— Merci pour le personnel, cher monsieur.

Il n'écouta pas et se dirigea vers la porte donnant sur la rue. Au moment où il allait la franchir, Mme Anthénor demanda de sa voix suave :

— Pouvons-nous espérer que vous nous reviendrez un jour ?

Il eut un geste vague.

L'OUBLI

Dans la rue, il réalisa qu'il venait de s'évader d'un cauchemar. La sensation de dégoût éprouvée dans la chambre faisait maintenant place à un sentiment indéfinissable où tout se mêlait... Pendant qu'il marchait vers son hôtel, il commença à réfléchir : se pouvait-il vraiment que tout ce que la femme à la chevelure décolorée venait de lui confier sous l'effet de la boisson, fut vrai ? Était-il vraisemblable que l'homme, dont le cœur et le cerveau avaient conçu un projet aussi grandiose, eut trouvé une fin aussi misérable ? Cette mort d'André Serval, racontée par une fille saoule, avait quelque chose de navrant, de stupide aussi... Elle ne cadrerait pas avec la vie prodigieuse de l'homme qui n'avait rêvé que de grandeur. Il était insensé que la vulgarité sensuelle eut tué le génie créateur et que tout se terminât, comme le plus banal des romans policiers, par un crime passionnel !

Que la pensionnaire de Mme Anthénor ait bien connu le bâtisseur de cathédrale, cela ne faisait aucun doute : son soliloque concordait avec ce que Moreau avait déjà appris avant de venir à Marseille... Qu'elle fut Evelyne et non pas Fabienne, ceci était également certain... Mais la boisson n'avait-elle pas eu pour effet de lui faire exagérer les choses ? Ne l'avait-elle pas poussée à se donner un rôle plus important, plus décisif aussi, dans la disparition du solitaire de la rue de Verneuil ? Et même si son étrange récit n'avait rien d'imaginaire, il n'aurait aucune valeur juridique puisque Moreau avait été le seul à l'entendre et qu'il n'avait été ni écrit ni enregistré... Quel crédit enfin la police pourrait-elle accorder aux déclarations d'une femme ivre ? Quand elle serait dégrisée, la fille se souviendrait-elle de ce qu'elle avait raconté au confident d'un soir ? Ne se rétracterait-elle pas en affirmant qu'elle n'avait jamais parlé parce qu'elle ne savait rien du crime ?

Un cas de conscience angoissant se présentait aussi pour le journaliste : après avoir découvert le « pourquoi » de l'assassinat d'André Serval, il se devait, professionnellement, de le dévoiler au grand public dans la suite du

reportage : son métier n'était-il pas d'informer les autres par la recherche incessante de la vérité ? Mais Evelyne serait obligatoirement dans le récit et la justice des hommes, qui exige toujours un coupable, s'acharnerait après la pitoyable créature. Les rôles immondes de mouchard et de dénonciateur constituaient-ils les branches annexes d'une profession dans laquelle on devait avant tout faire preuve d'indépendance d'esprit ? Si Moreau publiait ce qu'il venait d'apprendre, le monstre ne serait plus — aux yeux du lecteur — la fille méprisée mais bien lui, qui s'était permis de dévoiler la tragédie dont il venait de reconstituer les éléments en utilisant un moyen abject. Si Evelyne n'avait pas été saoule, elle n'aurait rien avoué.

En arrivant à l'hôtel, il fut assez surpris de s'entendre interpellé dans le hall par une voix qu'il connaissait :

— Je pense, cher ami, que vous ne rentrez aussi tard que parce que vous avez découvert quelque chose d'intéressant ? Je ne vous imagine guère en train de rêvasser sur le Vieux-Port ou de faire une croisière romantique au château d'If ! Vous êtes un garçon beaucoup trop précis pour perdre ainsi votre temps.

— Quand je vous ai téléphoné hier et que l'on m'a répondu que vous étiez « en déplacement », j'aurais dû prévoir que vous rôdiez déjà dans ces parages...

— Mais oui : déjà ! Vous m'avez appelé quai des Orfèvres ? Pourquoi ?

— J'aurais assez aimé que vous me fissiez parvenir une photographie anthropométrique de la fille que je recherchais...

— J'ai pensé comme vous, après votre départ, que cette photo pourrait vous être utile et je vous l'ai apportée... Voici la dame de face et de profil...

— C'est bien elle ! dit le jeune homme... On se rend compte qu'à l'époque où ces clichés — qui n'ont cependant rien d'œuvres d'art ! — ont été pris, elle était beaucoup plus belle...

— Ce qui signifie que vous n'avez plus besoin de ces petites images pour l'identifier... Vous l'avez donc vue ! Pourrais-je savoir l'impression qu'elle

vous a faite ?

— Douloreuse, inspecteur !

— Je le prévoyais... on ne peut pas « être » et avoir « été », surtout dans la profession choisie par cette aimable personne ! Je vous écoute...

— Mais je ne vous dois aucune confiance !

— C'est vrai : j'oubliais notre pacte... D'ailleurs je ne suis pas venu dans cette bonne ville de Marseille pour vous « cuisiner » mais plutôt pour vous protéger.

— Moi ? Je n'en ai nullement besoin !

— On croit cela, jeune homme... Et puis un beau matin, au petit jour, on se réveille ou plutôt on ne se réveille pas parce que l'on a six balles dans la peau... Ça ne vous rappelle rien : six balles ?

Moreau ne broncha pas. Berthet continua en souriant :

— Vous n'auriez tout de même pas voulu que je laisse un jeune et excellent ami tel que vous aux prises avec une bande de coquins ?

— Ce qui veut dire ?

— Simplement que tout se sait dans « le milieu » avec une rapidité déconcertante ! Je vous ai prévenu que la belle Evelyne était actuellement sous la coupe d'un « protecteur » arabe... Rien ne prouve que ce monsieur vous permettra d'emporter les mille et un secrets que la charmante créature vous a certainement confiés chez Mme Anthénor. Ce pourrait être très ennuyeux pour un « caïd » d'avoir l'une de ses protégées embarquée dans une sale affaire... Cela risquerait de rejaillir sur lui, d'attirer l'attention sur ses propres activités et surtout de lui retirer une appréciable source de revenus ! Toutes les femmes qui travaillent chez cette bonne Mme Anthénor rapportent... Vous ne vous en être peut-être pas aperçu ?

— Oh, si ! dit Moreau en faisant la grimace.

— Mon cher, on n'a rien pour rien ! Il vous sera toujours possible de faire passer cette facture un peu douloureuse dans vos frais généraux de déplacement. Votre journal est riche et ne fera aucune difficulté pour vous rembourser : songez qu'il attend avec impatience la fin de votre reportage ! Sincèrement je crois que, cette fois, vous tenez une belle fin...

— Quelle fin ?

— Je pensais que vous aviez enfin découvert le meurtrier d'André Serval ?

— Les découvertes de ce genre vous concernent, inspecteur, pas moi !

— La tendre Evelyne a cependant parlé. Vous n'allez tout de même pas me faire croire qu'elle est restée muette comme la dame de Portici pendant vos aimables tête-à-tête ?

— Je serais bien incapable de vous répéter nos conversations ! Nous étions saouls tous les deux...

— Vraiment ? Alors vous devez avoir envie de dormir... Si, par hasard, il vous arrivait de faire de vilains cauchemars, n'hésitez pas à frapper contre le mur qui se trouve à la tête de votre lit... Un hasard prodigieux a voulu que nos deux chambres soient voisines dans cet hôtel ! N'est-ce pas merveilleux ?

— Merveilleux en effet... Bonsoir.

— Bonne nuit !... Moreau ? J'ose espérer que vous n'oublierez pas de tenir la promesse que vous m'avez faite en échange des quelques renseignements que j'ai bien voulu vous donner à Paris ?

— Quelle promesse ?

— Mais... de me laisser lire votre reportage avant tout le monde lorsqu'il sera terminé ?

— Je tiens toujours mes promesses... Le seul ennui est que je me demande si je vais terminer ce reportage ou l'envoyer à tous les diables.

— Ne prenez pas de décision trop hâtive, jeune homme ! Vous verrez

comme une nuit de repos porte conseil !

*

Allongé sur son lit, Moreau s'efforça de revivre en mémoire les moindres détails de sa seconde visite chez Mme Anthénor. Il entendait surtout résonner douloureusement la voix éraillée de la fille saoule... Il se demandait aussi pourquoi Berthet était venu le rejoindre à Marseille. Du moment que l'inspecteur avait pris cette décision, ce devait être qu'il flairait réellement un danger. Redoutait-il, comme il venait de le lui laisser entendre, que le protecteur d'Evelyne ne s'en prit à un journaliste qui s'était permis de faire parler l'une de « ses » protégées ? Ou bien craignait-il que Moreau ne lui faussât compagnie et ne câblât aussitôt à son journal les renseignements qu'il venait de recueillir ? Sinon pour quelle raison le policier aurait-il pris soin de descendre dans le même hôtel et de s'installer dans une chambre contiguë ?

Finalement vaincu par la fatigue accumulée, le jeune homme s'endormit.

Il fut réveillé par un appel téléphonique.

— Cher ami, demandait la voix de Berthet, je voulais d'abord m'assurer que vous aviez passé une bonne nuit. Elle me paraît avoir été excellente puisqu'il est près de midi...

— Déjà ? rugit le journaliste en sautant au bas de son lit.

— Si vous tirez vos rideaux, vous pourrez constater vous-même que cette bonne ville de Marseille est caressée par un soleil éclatant !... A propos, je viens de dire que l'on vous monte un substantiel petit déjeuner... J'ai pensé que vous deviez avoir très faim : les émotions creusent... Oh ! non... Pas celles que vous avez ressenties hier ! D'ailleurs, comment en auriez-vous eues puisque vous m'avez laissé entendre que vous n'aviez rien appris d'intéressant ? Je parle de la réelle surprise que vous ressentirez dans un instant quand vous lirez le journal que j'ai pris soin de faire déposer sur le plateau de votre petit déjeuner... Si vous aviez besoin de quelques renseignements complémentaires après lecture, n'hésitez pas à taper contre le mur ! Je viendrai aussitôt dans votre chambre.

Un brusque déclic mit fin à la conversation : Berthet avait raccroché. Le jeune homme, abasourdi, tenait encore le récepteur en main quand un garçon d'étage apporta le petit déjeuner. Moreau se précipita sur le journal.

En première page, s'étalant sur trois colonnes, on pouvait lire ce titre : « *Une femme a été trouvée, ce matin, noyée dans le bassin de la Joliette.* » Le journaliste n'attendit pas d'avoir lu les détails de la découverte macabre pour frapper énergiquement contre la cloison. Quelques secondes plus tard, Berthet entra dans la chambre.

— Ce n'est pas elle ? demanda Moreau.

— Dès que j'ai appris cette nouvelle, je me suis rendu à la morgue du port pour voir l'inconnue... Je n'ai encore rien dit à mes collègues marseillais auxquels je laisse la gloire de faire cette découverte mais aucun doute n'est possible : le corps n'a pas séjourné assez longtemps dans l'eau pour que l'on ne puisse pas reconnaître « votre » belle Evelyne... Pauvre fille ! Elle était dans un triste état !

— Comment pouvez-vous être sûr de ce que vous m'avancez puisque vous ne l'avez jamais vue ?

— Vous oubliez les photographies ?

Le jeune homme était blême.

— Je devine votre pensée, dit Berthet. Vous craignez qu'elle n'ait décidé d'en finir quand elle a quitté la maison de rendez-vous où elle n'habitait pas ?

— Je me suis conduit hier à son égard comme un monstre...

— Non. Vous avez fait votre métier... Mais vous avez peur qu'une fois dégrisée, elle ne se soit dit qu'elle avait trop parlé sans savoir exactement qui vous étiez ? Je suis même convaincu qu'à la réflexion, elle vous a pris pour un policier.

— Charmant !

— Ne soyez donc pas injuste pour une profession qui ne vous a jamais fait le moindre tort et qui, au contraire, vous a souvent fourni

d'excellents renseignements qui vous ont permis de noircir du papier sans dire trop de bêtises ! En ce qui concerne cette malheureuse, vous pouvez avoir la conscience tranquille : elle ne s'est pas suicidée... On l'a tuée !

— Vous en êtes certain ?

— Si vous vous étiez donné la peine de lire l'article du journal jusqu'au bout, vous sauriez déjà qu'avant d'être précipitée dans le bassin, la fille avait eu la gorge tranchée.

— Quelle horreur !

— Oui. C'est assez dans la méthode arabe et c'est ce qui m'a incité à me rendre aussitôt chez l'aimable Mme Anthénor... Inutile de vous dire que lorsque j'ai sonné à sa porte accueillante ce matin à 8 heures, on ne m'y attendait pas... La clientèle de l'établissement est d'habitude moins matinale. Après une attente assez longue, on a fini par m'ouvrir et j'ai eu le plaisir rare de voir une Mme Anthénor en robe de chambre et en bigoudis : ce n'était pas joli, joli ! Mais passons sur ces considérations d'esthétique... N'ayant pas encore lu les journaux, ni écouté sa radio, la tenancière ignorait tout du crime. Je dois reconnaître qu'elle manqua défaillir dans mes bras quand je le lui appris. Mais très vite — fut-ce le pouvoir mystérieux de ma petite carte professionnelle que j'ai exhibée ? — elle revint à la réalité de la vie et sa langue se délia... J'ai appris ainsi que sa pensionnaire avait passé la veille et même l'avant-veille de très agréables moments dans la compagnie d'un jeune homme charmant se prénommant M. Jacques... Un détail de votre identité que j'ignorais... J'appris aussi qu'après votre départ d'hier, la fille énamourée avait dormi copieusement et ne s'était réveillée que vers minuit.

— Elle était ivre-morte !

— C'est ce que m'a confirmé Mme Anthénor qui vous en veut beaucoup d'avoir laissé sa pensionnaire dans un tel état.

— Cette maquerelle ne manque pas de toupet ! J'ai fait marcher son commerce de bouteilles.

— Bien sûr ! Seulement la « cuite » de la belle Evelyne risquait de lui

attirer des ennuis avec la police des meublés et garnis. Comme ni vous ni votre conquête n'aviez rempli de fiches, vous étiez tenus d'évacuer les lieux avant minuit : ce que vous avez fait longtemps avant mais pas la fille qui continuait à ronfler... Vers 11 heures, Mme Anthénor — qui ne badine pas avec le règlement — vint la secouer pour l'obliger à sortir du lit et à se rhabiller. Malheureusement ni sa poigne vigoureuse, ni celle de la sous-maîtresse, ni l'aide de l'aguichante soubrette ne furent suffisantes : la fille grognait en ne voulant rien savoir ! La pauvre Mme Anthénor fut donc contrainte d'utiliser le téléphone pour appeler dans un bar mal famé, où il tient généralement ses assises en jouant à la belote ou au poker, le « protecteur » d'Evelyne... Je vous ai déjà parlé de lui quai des Orfèvres : c'est le caïd des caïds, un Arabe... Et c'est là où mon récit va devenir passionnant !... Le protecteur répondit à la tenancière qu'elle n'avait pas à s'inquiéter et qu'il serait là dans cinq minutes pour récupérer la brebis endormie de son cheptel. Il faut vous dire que ce garçon-là est loin d'être un apprenti et qu'il a pignon sur rue, c'est-à-dire qu'il ne se déplace que dans une somptueuse voiture américaine... Je ne perdrai pas mon temps à vous dire que la fille fut « embarquée » en moins de temps qu'il ne lui en fallut pour reprendre ses esprits ! La suite, vous la connaissez : six heures plus tard, elle flottait entre deux eaux, dans le bassin...

— Mais enfin, pourquoi l'a-t-il tuée ?

— Pourquoi, mon bon ami ? Parce que ce garçon qui connaît les arguments frappants, a certainement fait parler la tendre créature de gré ou de force... Mettez-vous un peu à sa placée ! Il voulait savoir pourquoi sa protégée lui attirait de tels ennuis avec une patronne aussi compréhensive que Mme Anthénor. C'est un homme prudent qui ne laisse pas sa volaille rôder sur le trottoir : c'est trop dangereux ! Les rafles sont fréquentes et les heures passées par les filles en cabane ne rapportent pas ! C'est du temps perdu, donc un manque à gagner... Tandis que le travail en « maison » — même clandestine — est toujours rémunérateur tout en étant plus sûr : tout le monde a le droit d'entrer dans un bâtiment qui possède la licence d'hôtel ! Il n'y a pas de racolage dans la rue... Il suffit de ne pas franchir le seuil de l'établissement en compagnie du partenaire ! Mme Anthénor se charge de ce travail en convoquant les dames par téléphone. En réalité elle appelle le protecteur qui

lui envoie ce qu'il a sous la main. Le partage des bénéfices se fait d'une façon équitable : la tenancière conserve pour elle le montant de la chambre et le prix des consommations, le souteneur s'attribue intégralement ce que la générosité du client a bien voulu glisser dans la main de la fille à titre de petit cadeau personnel...

— Et la fille, qu'est-ce qu'il lui reste ?

— Mais vous êtes un novice, mon petit Moreau ? il ne lui reste rien, si ce n'est le souvenir des nouvelles heures d'extase qu'elle vient de connaître.

— Ces filles sont idiotes !

— C'est assez mon avis... mais elles aiment ça !

— Vous n'allez tout de même pas me dire qu'une Evelyne, qui avait vécu une autre existence avec Rabirot, était de cet acabit ?

— Rabirot ne valait guère plus cher que le caïd... Savez-vous qu'il n'a rien laissé à sa compagne lorsqu'il s'est suicidé ? Si la fille avait été un peu intelligente, elle aurait mis quelques économies à gauche... Seulement c'était une fille soumise née, doublée d'une romantique... Je pense que le seul homme au monde qui aurait pu la tirer de là était André Serval : le drame est qu'il ne l'a pas voulu !

— Il dut être, en effet, le seul qu'elle ait aimé autrement que par vice.

— Aussi ne lui a-t-elle pas pardonné de ne pas l'avoir compris ! Voilà, cher ami, toute l'histoire...

— Pardon ! Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi le « protecteur » a tué cette femme qui lui rapportait ?

— Après l'avoir fait parler, il a dû se dire qu'il ne devrait plus miser sur une ivrogne... Les Arabes ne boivent pas d'alcool, ne l'oubliez pas ! Ils restent toujours lucides... Et ce garçon ne pouvait pas se douter que le M. Jacques, de Béziers, n'était qu'un gentil reporter ! Il a acquis très rapidement la conviction que vous étiez des nôtres... Pourquoi laisser courir une de ses protégées qui avait eu la stupidité d'avouer à un indicateur qu'elle avait

assassiné un honnête homme rêvant de bâtir une cathédrale ?

— ... ainsi que le premier souteneur, retrouvé au bois de Boulogne, le corps transpercé de six balles de revolver !

— C'est vrai : j'allais l'oublier celui-là ! Eh bien, vous reconnaîtrez que deux meurtres par une fille qui fait le tapin, c'est beaucoup pour le protecteur qui a pris en main ses destinées ? Croyez-moi : la solution radicale était, de l'avis du caïd, la meilleure... Il sait depuis longtemps que les morts se taisent ! Il doit avoir également une certaine expérience du maniement du couteau : c'est tellement pratique ! Et c'est silencieux... Pauvre Evelyne ! Triste fin d'amoureuse ! y

— Vous n'allez pas laisser courir ce misérable ?

— Son signalement est déjà communiqué à tous nos services... Mais je ne serais pas éloigné de penser qu'il est toujours à Marseille.

— Ce serait une erreur de sa part !

— Oui et non... Oui, parce qu'il aurait le plus grand intérêt à mettre une certaine distance entre sa précieuse personne et le lieu de son exploit nocturne... Non, parce qu'il voudrait avant tout clore définitivement la bouche à ce M. Jacques à qui sa protégée a fait trop de confidences... J'opinerais plutôt pour la deuxième hypothèse : cet homme-là vous recherche en ce moment, mon petit Moreau ! La première chose, qu'il doit déjà être en train de faire, est de se renseigner dans tous les hôtels pour savoir si un « M. Jacques X..., de Béziers » n'y serait pas descendu. Mais comme c'est un garçon aussi prudent qu'organisé, il a dû confier cette petite enquête à l'un de ses bons amis du gang arabe dont l'organisation vaut largement celle de la bande corse. Pendant ce temps, lui se cache... Il attend dans l'ombre mais vous pouvez être certain que, si nous ne l'arrêtons pas avant, il ne vous laissera pas quitter Marseille sans vous avoir donné de ses nouvelles... et quelles nouvelles !

Moreau était resté très calme et demanda simplement :

— Que dois-je faire ?

— Ne pas bouger de cette chambre pour le moment : vous me servez d'appât...

— Ce qui veut dire ?

— Que j'ai pris soin de donner quelques instructions aux différents portiers et chefs de réception des principaux hôtels de la ville ; quand quelqu'un se présentera chez eux en demandant d'un air très innocent si un certain M. Jacques, de Réziers, habite là, la réponse suivante sera faite partout : « *Vous voulez dire un M. Jacques Duret ?* » — *oui, il fallait bien vous gratifier d'un nom de famille quelconque ! Vous ne m'en voulez pas ? Celui-là n'est pas plus laid qu'un autre !* — *Ce monsieur est venu en effet il y a deux jours, arrivant de Béziers, pour retenir une chambre. Malheureusement, nous étions complets et nous lui avons conseillé d'aller à l'Hôtel Splendid... »*

— Vous avez donné mon adresse ici ?

— Mais je vous ferai remarquer que j'ai choisi une chambre voisine de la vôtre et que quelques-uns de mes collaborateurs surveillent discrètement les abords de l'hôtel... Les plus distingués sont même perdus dans une lecture assidue des publications répandues sur les tables du hall d'entrée. Quand nous aurons mis la main sur l'émissaire du caïd, ce ne sera plus qu'un jeu d'enfant de trouver votre nouvel ennemi ! Nous avons l'avantage, dans la police, d'avoir des méthodes très efficaces pour délier les langues les plus discrètes... Nous n'avons plus qu'à attendre tranquillement en tête à tête avec l'espoir que mon petit stratagème réussira...

— Et si le caïd a quitté Marseille ?

— Logiquement, ce sera pour rejoindre la frontière italienne : je vous ai dit à Paris que son cheptel était réparti sur le littoral, entre Marseille et Gênes. Il n'ira que dans un lieu où il trouvera des subsides. Le grand port italien me paraît le plus indiqué : les femmes rapportent là-bas... Tous les postes frontières sont alertés : la belle voiture américaine y est signalée !... J'ai eu également une conversation téléphonique avec mes excellents confrères de la police criminelle italienne qui connaissent admirablement leur métier ! Voilà, jeune homme ! Vous voyez que tout est prévu... Il n'y a qu'une chose à laquelle vous ne vous attendiez pas, le jour où vous vous êtes lancé dans ce brillant reportage, c'est que vous seriez contraint d'être un jour sous notre

protection.

— Je ne vous ai rien demandé !

— Je le reconnais... Vous m'avez fait comprendre, devant une certaine tombe du cimetière de Bagneux, que vous ne pouviez plus supporter la présence discrète de l'un de mes angles gardiens... Seulement j'ai pour principe de ne pas écouter « la clientèle », c'est-à-dire l'immense masse des braves gens qui se croient plus malins que ceux dont la mission ingrate est de leur éviter des ennuis malgré eux...

La sonnerie du téléphone retentit.

— Vous permettez ? dit Berthet qui avait déjà pris le récepteur et écoutait son interlocuteur invisible : Jalin ? C'est moi... parfait !... Tenez-moi au courant au fur et à mesure... J'attends ici.

Dès qu'il eut raccroché, il se retourna vers Moreau, anxieux :

— Tout va bien. La manœuvre se déroule comme je l'avais prévue : un monsieur bien habillé est entré dans le hall et a demandé au concierge si M. Jacques Duret était encore là. Sur la réponse affirmative du cerbère qui lui a dit que vous n'étiez pas encore sorti de votre chambre, il a déclaré qu'il était inutile de vous déranger parce qu'il ne s'agissait que de vous faire livrer un colis que l'on apporterait dans l'après-midi... Et le monsieur est ressorti tranquillement... Il a gravi les escaliers de la gare Saint-Charles et a rejoint une traction-avant noire qui stationnait dans la cour de la gare. Dans la voiture, deux hommes l'attendaient : ce doit être une fine équipe, n'en doutez pas ! La traction a démarré aussitôt vers une destination mystérieuse sans se douter qu'elle était filée par une de nos voitures. L'épilogue ne saurait tarder... Pourquoi ne faites-vous pas honneur à ce succulent petit déjeuner, cher ami ? Je vous conseille de prendre des forces et de vous habiller. On ne sait jamais !

— Si vous croyez que la nouvelle de la fin affreuse de cette pauvre fille m'a ouvert l'appétit ! Je crois que si je tenais le salopard, je l'étranglerais !

— Il faudrait que vous fussiez plus rapide que lui... Mais auriez-vous

l'intention de devenir le défenseur de la mémoire des prostituées parties vers un monde meilleur ? Je pensais que vous n'aviez continué cette enquête que parce que vous étiez décidé à exalter la figure d'André Serval et pour que son grand projet pût enfin être réalisé ?

— C'est toujours la raison essentielle de mon reportage.

— Alors n'oubliez pas que la créature, sur le sort de laquelle vous vous attendrissez, n'était qu'une criminelle qui a tué, de sang-froid et après Une longue préméditation, André Serval. Si elle n'avait pas été égorgée par son dernier souteneur, elle n'aurait pu éviter la Cour d'assises et j'ai tout lieu de croire que ce crime, ajouté à celui qu'elle avait commis une dizaine d'années plus tôt au bois de Boulogne, l'aurait conduite tout droit à la guillotine sans même avoir le bénéfice de circonstances atténuantes.

— Je ne suis pas de votre avis, inspecteur. Evelyne aura toujours dans mon esprit deux excuses valables : son enfance, qui l'a conduite de l'Assistance publique au ruisseau et qui est à la base de tout... Son amour total, profond, désintéressé surtout pour le seul honnête homme qu'elle a rencontré sur sa route : aussi monstrueux et stupide qu'il soit, son second meurtre ne peut qu'être classé dans la catégorie des grands crimes passionnels.

— Au fond, mon petit Moreau, sous une apparence un peu hurluberlue, je pense que vous êtes un garçon très humain... Il nous faudrait des êtres comme vous dans la police...

Le jeune homme haussa les épaules et s'habilla en silence pendant que Berthet, qui venait de se plonger dans la lecture du journal, disait :

— Ces Marseillais, tout de même ! Ils ne sont pas mauvais en football ! Us viennent de flanquer une de ces piles aux Lillois : 8 à 2... Pourquoi diable ne jouent-ils pas tous au football plutôt que d'errer la nuit le long du port ? C'est très malsain, les ports...

La sonnerie du téléphone retentit à nouveau.

— C'est moi, répondit l'inspecteur... Où cela ? La villa « Sans-Souci » ?... Un nom charmant pour abriter de tels personnages... Dans le quartier Sainte-

Marthe ? Cela ne m'étonne pas : c'est un excellent lieu de retraite... J'arrive.

Il raccrocha.

— Vous êtes prêt, cher ami? Je vous emmène...

— Où?

— Vous n'avez jamais assisté à la prise de gros gibiers de ce genre ? Vous verrez : c'est assez curieux... Il est nécessaire que vous ayez assisté à ce sport au moins une fois dans votre vie pour compléter votre éducation de reporter...

Trois minutes plus tard, ils étaient tous deux sur la banquette arrière d'une voiture de la police qui traversa la ville en trombe. Pendant le parcours, Berthet expliqua :

— Le processus de ce genre d'opération est toujours le même : dès que nous avons repéré, grâce à la filature de quelques comparses comme cela vient de se produire, l'endroit où se terre la bande, nous donnons l'alerte par radio tout en continuant à surveiller discrètement les lieux. En ce moment, le dispositif d'attaque est mis en place. Quand nous arriverons, la villa « Sans-Souci » sera encerclée et ceux qui l'occupent seront contraints d'en sortir, morts ou assez mal en point : généralement, il y a un peu de grabuge. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! Après son crime de cette nuit, « notre caïd » devait avoir l'intention de se terrer pendant quelque temps dans cette villa d'où il aurait continué à donner ses ordres : je ne serais même pas étonné que nous tombions sur le G. Q. G. de la bande arabe de ce secteur.

Dès que la voiture se fut arrêtée, un agent casqué s'approcha :

— Le dispositif est en place, chef...

— Us vous ont repéré de la villa ?

— Maintenant, oui.

— Faites les sommations et si personne ne sort, donnez l'assaut...

La villa « Sans-Souci » rappela étrangement à Moreau le style banlieusard

de la maison du solitaire de Garches. Elle était entourée d'un jardin, clos par une haie derrière laquelle s'abritaient les policiers mitraillettes en main. Un inspecteur en civil traversa le jardin et sonna. Aucune réponse, aucun bruit ne répondit de l'intérieur.

— Au nom de la Loi, ouvrez ou nous enfonçons la porte ! répéta trois fois l'inspecteur.

Ce fut encore le silence.

Une escouade de policiers traversa à son tour, en courant, le jardin et commença à faire pression sur la porte qui ne résista pas longtemps. Les hommes s'engouffrèrent dans la maison où ne retentit qu'une seule détonation. Quelques minutes plus tard, les policiers ressortaient en encadrant quatre individus qui tenaient leurs mains croisées sur la tête.

— Tout s'est passé sans douleur pour une fois ! constata Berthet.

Mais l'un de ses hommes vint lui dire :

— Jalin en a descendu un qui s'était caché derrière une porte et qui a tenté de lui donner un coup de couteau.

— Venez ! dit Berthet à Moreau.

Ils se retrouvèrent dans une pièce quelconque. Sur le plancher un homme était étendu, les bras en croix.

— Cela ne vous rappelle rien ? demanda l'inspecteur au journaliste.

— Oui... Un autre homme, dans la même position, allongé dans une mansarde au pied d'une maquette de cathédrale...

— Mort instantanée ? demanda Berthet à Jalin qui tenait encore son arme à la main.

— Oui, chef. Je n'ai tiré qu'une seule balle mais elle a suffi.

Après avoir sorti de l'une de ses propres poches une photographie anthropométrique, Berthet s'agenouilla pour la comparer avec le visage du

mort avant de dire :

— C'est bien lui ! Ce ne sera pas une perte pour la Société... Eh bien, monsieur Moreau, qu'est-ce que vous faites à rester debout ainsi ? Approchez-vous et contemplez tout à votre loisir le dernier souteneur pour lequel Evelyne a travaillé... Je vous présente le caïd...

Le jeune homme regarda le faciès inerte : l'homme n'était pas beau. Une cicatrice barrait sa joue gauche et les yeux, grand ouverts, n'avaient même pas la fixité impressionnante de la mort.

Berthet, qui l'observait, lui demanda :

— Qu'est-ce que vous pensez de cet épilogue ?

— Je pense, répondit lentement le journaliste, qu'il est fantastique que toute cette histoire se termine pour moi comme elle a commencé : par la vue d'un autre homme, les bras en croix...

— Venez, mon petit ! Nous n'avons plus rien à faire ici, vous et moi. Maintenant l'affaire est du ressort du médecin légiste.

*

Le retour en voiture fut silencieux. Berthet comprenait que Moreau n'avait aucune envie de parler mais quand ils franchirent la porte de l'hôtel, l'inspecteur dit enfin :

— Nous allons prendre un bon scotch au bar. Il vous fera le plus grand bien !

Quand ils eurent bu les premières gorgées, il continua sur un ton que le jeune homme ne lui avait jamais connu :

— Je reconnais qu'il y a de quoi être songeur !

En tout cas, vous pouvez maintenant terminer et publier votre reportage sans craindre de faire le moindre tort à la pauvre fille... C'est bien à cela que vous songez ?

— Oui...

— Vous êtes un garçon encore mieux que je ne pensais... Et un journaliste comme on aimerait en rencontrer beaucoup ! J'avais très bien compris, lorsque vous êtes revenu hier de chez Mme Anthénor, le combat que votre conscience d'homme livrait à votre conscience professionnelle... Une nuit a suffi pour tout arranger ! J'espère quand même que vous me laisserez lire vos feuillets en priorité ? qui sait ? peut-être pourrais-je vous aider à rectifier quelques erreurs qui auraient pu s'y glisser ? Voulez-vous un bon conseil : sautez dans le premier avion pour Paris... Vous en avez un dans une heure : je vous y ai fait réserver une place. Dès que vous serez dans la capitale, allez vous enfermer chez vous pour rédiger les pages qui vous manquaient encore et demain matin, avant de porter votre texte à Duvernier, passez donc à mon bureau à la Préfecture : je vous y attendrai à partir de 8 heures. Je rentrerai par le dernier train qui part ce soir à 21 heures. Je dois encore rester ici cet après-midi pour m'occuper de quelques formalités... J'ai l'impression que vous tenez un succès sensationnel en perspective ! Vous allez être le seul de toute la Presse à expliquer aux lecteurs avides de crimes que la mort violente et restée jusqu'à ce jour inexpliquée d'un individu peu recommandable dans une allée du bois de Boulogne il y a déjà quelques années, le suicide du sieur Rabiouff, le crime de la rue de Verneuil, le séjour forcé d'un beau Corse à la maison d'arrêt de Melun, la noyade d'une fille dans le port de Marseille et la mise hors de combat d'un redoutable souteneur arabe dans la villa « Sans-Souci » ne constituent qu'une seule et même affaire !... Pauvre André Serval ! Il ne méritait tout de même pas d'avoir son nom mêlé à ceux d'individus de cet acabit ! Mais pourquoi diable, aussi, avait-il éprouvé le besoin d'aller quêter un soir dans ce restaurant de Saint-Germain-des-Prés ? C'est un quartier où évolue une faune pittoresque, seulement on y fait parfois de déplorables rencontres !

— Vous oubliez qu'André Serval voulait construire une cathédrale ?

— Je ne l'oublie pas... Et je pense que si un jour on arrive enfin à la construire, ce sera un peu grâce à vous... ou, pour être plus précis, grâce à la flamme juvénile que vous allez faire passer dans vos lignes ! Maintenant dépêchez-vous : l'avion ne vous attendrait pas !

La précipitation et surtout l'actualité des faits qui venaient de se dérouler à Marseille, incita le rédacteur en chef à faire commencer la publication du reportage dès le lendemain dans l'édition de midi. Elle se poursuivit les jours suivants. La foule se passionna d'abord pour le côté criminel de l'affaire, puis elle fut intéressée pendant quelques jours par la personnalité d'André Serval. Malheureusement la foule est versatile. Le reportage qui avait commencé par un fait divers — l'assassinat dans la mansarde — se terminait par un autre fait divers : la descente de police dans le quartier Sainte-Marthe. Entre ces deux événements, dont le souvenir s'effacerait vite, se dressait l'ombre d'un sanctuaire. *« L'homme avait été tué parce qu'il voulait construire une cathédrale... »* Et après ? Cela ne valait-il pas mieux pour lui plutôt que d'avoir continué à vivre en s'apercevant que l'indifférence était le sentiment dont on pouvait souffrir le plus ici-bas ?

Dès que la publication de son reportage avait été terminée, Moreau avait fait ouvrir dans le journal une liste de souscriptions pour essayer de compléter le Capital nécessaire. Pendant les premiers jours, l'argent avait afflué mais très rapidement, selon les pronostics qu'avait fait Duvernier, les versements étaient devenus dérisoires... Un jour enfin, le rédacteur en chef avait été contraint de dire à son subordonné :

— Nous sommes obligés d'ouvrir une nouvelle souscription pour les sinistrés des récentes inondations... Nous ne pouvons pas non plus parler éternellement de « votre » basilique ! Les confrères commencent à nous traiter de radoteurs ! Il faut tout le temps changer de disque dans ce métier, mon cher ami ! Trouvez-moi vite autre chose... Maintenant, il nous faudrait un reportage gai... Vous savez bien ! Quelque chose de « croustillant » comme un beau scandale dans l'élection d'une reine de beauté ! Les gens ont bien assez de soucis actuellement pour ne pas perdre leur temps à lire des choses trop sérieuses, ni surtout continuer à donner de l'argent à fonds perdu pour un monument que l'on ne construira jamais ! Savez-vous ce que l'on devrait faire des quelques milliards déjà accumulés pour l'église-fantôme et qui dorment inutilement ? Les employer à bâtir des logements à bon marché ! Il y a encore tant de familles nombreuses ou de jeunes ménages qui ne savent où habiter... Voilà un thème de reportage, très « grand public », que vous pourriez développer ! Ce serait enfantin pour vous de dire, dans un premier papier que, devant l'impossibilité de réaliser le grand projet, les dépositaires des fonds ont

pris la sage décision de les utiliser pour améliorer le bien-être de la collectivité... Ce serait un succès certain ! Et vous verriez la montée de notre tirage !

— Vous oubliez le testament d'André Serval ?

— J'y pense, au contraire ! Et je suis persuadé que si votre bonhomme vivait encore, il serait le premier à prendre cette décision !

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous, monsieur Duvernier... C'était un homme d'une autre époque qui estimait — comme ceux du Moyen Age — qu'il est préférable pour un peuple d'édifier un sanctuaire grandiose destiné à la communauté plutôt que de bâtir une multitude d'habitations individuelles confortables...

Le rédacteur en chef regarda le jeune homme avec commisération pendant qu'il sortait du bureau et, quand il fut seul, il marmonna :

— Pauvre garçon ! Ce n'est pas lui que j'aurais dû envoyer rue de Verneuil ! Cette affaire l'a beaucoup trop ému...

*

Une heure plus tard, Moreau était au rond-point de la Défense.

La hideuse statue de la femme vengeresse se trouvait toujours là, au centre. Les hangars et les immeubles lépreux encerclaient encore la place. Le règne de la laideur continuait.

Par centaines, les voitures contournaient le rond-point et passaient indifférentes, emportant chacune leur contingent d'hommes — assoiffés de mouvement — vers leur destin...

Le garçon se sentait désespéré.

Volontairement, il essaya de ne plus voir ce qui l'entourait pour imaginer ce que serait ce lieu s'il était dominé par le sanctuaire. Dans une sorte de halo lumineux, il entrevoyait des foules immenses qui pénétraient sous les voûtes... Il les voyait aussi en ressortir transfigurées, éblouies par la vraie Beauté... Il

crut même apercevoir, perdus dans ces hordes heureuses, des visages qui lui étaient devenus familiers : ceux de Rodier, de Dupont, de Legris, de Picard, de Bréal, de Dubois, de Duval enfin... Mais chacun des artisans lui apparaissait, dans une sorte de surimpression, tel qu'il l'avait vu la première fois : le vieux sculpteur sur bois en cote bleue penché sur le tour électrique des « Galeries du Meuble », le maître verrier en bottes de caoutchouc lavant les voitures dans le garage de Saint-Ouen, le maître ferronnier servant au buffet de la gare Montparnasse, le maître ébéniste cirant des souliers dans l'échoppe du passage du Havre, le maître tailleur de pierre chez le mandataire aux Halles, le maître charpentier dans le magasin d'accessoires de l'Opéra-Comique, le maître appareilleur enfin sur le seuil de la maisonnette de Garches... Il les voyait tous comme auréolés par leur travail.

A un moment même, il eut l'impression furtive qu'une fille rousse, une pécheresse, se dissimulait dans l'ombre d'un portail pour regarder passer un homme aux cheveux blancs qui dominait la foule de sa haute taille. Et il vit des larmes couler des yeux de la fille...

Tout ce défilé invraisemblable était enrobé d'une musique d'abord très douce, venue du fond de la nef sur les ailes légères d'un chant grégorien, puis éclatante de sonorité aux accents de cloches dont le carillon se déversait sur Paris...

Ce fut, le regard encore rempli de cette fantasmagorie et les oreilles bourdonnantes de ces harmonies, que le jeune homme abandonna le lieu de son rêve pour redescendre lentement vers la grande ville qui était prête à l'entourer à nouveau de ses tentacules. Partout les lumières s'allumaient, partout la vie banale continuait. Bientôt Moreau redeviendrait, comme ces milliers d'inconnus qu'il croisait dans un nouveau crépuscule, le personnage anonyme retournant à la routine d'une profession. Pour justifier, vis-à-vis de sa propre conscience, l'oubli dans lequel allait s'enliser la grande idée, il se répétait en marchant : « Les choses ne sont-elles pas mieux ainsi ? Il y a déjà eu trop de jalousies et de morts autour de ce projet pour que l'œuvre dont André Serval voulait faire une cathédrale d'amour ne devînt pas une cathédrale de haine. Il est donc préférable qu'elle ne soit jamais bâtie ! »

Il se le répétait mais il se sentait le cœur et l'âme vides.

FIN